

UNIVERSITE JEAN MOULIN LYON 3

MASTER 2

Science Politique

Sécurité internationale et défense

MEMOIRE DE RECHERCHE

-

PSYCHOLOGIE DU COMBATTANT

**Essai d'étude psychanalytique du comportement des combattants face à la mort
lors des deux grands conflits mondiaux**

-

Par Eric Ladigue

Sous la direction du Professeur
David Cumin

-

Juin 2006

Précisions

Selon Lacan, « c'est la réaction hostile qui guide notre prudence et qui déjà inspirait à Freud sa mise en garde contre toute tentation de jouer au prophète. »

La psychanalyse est une science merveilleuse, mais qui peut souffrir autant de l'incompréhension du profane que des égarements de celui qui, même en toute bonne foi, tenterai d'outrepasser les préceptes de cette science.

Afin de respecter une démarche rigoureuse, le but de ce présent mémoire de recherche en Science-Politique s'attachera donc à essayer de déterminer, de comprendre et d'expliquer la psychologie des combattants confrontés à la violence et à la mort lors des deux grands conflits mondiaux qui ont émaillés le XXe siècle. Cette approche sera réalisée en tentant de rapprocher la théorie psychanalyste de la réalité du terrain des champs de bataille, telle que l'a vécue les acteurs des conflits. Acteurs qui ne justifiaient pas d'un entraînement psychologique particulier pour affronter la réalité des combats.

En souhaitant que ce travail de recherche suscite l'interrogation du lecteur selon ses propres concepts face à la violence et à la mort, à l'image de tous ces combattants qui se sont retrouvés un jour sur les champs de batailles, afin de défendre l'idée qu'ils avaient de la liberté.

*« Vous dites que c'est la bonne cause qui sanctifie même la guerre ?
Je vous dis : c'est la bonne guerre qui sanctifie toute cause. »*

Nietzsche « Ainsi parlait Zarathoustra »

*« Nous savions que pour certains d'entre nous, ce serait un aller simple seulement.
Mais nous étions convaincus que la cause sacrée que nous défendions
vaut bien le sacrifice de notre vie. Ces pensées vers les nôtres,
la conviction que nous allions nous battre pour eux,
pour notre pays, pour la liberté, le plus cher
de tous les liens, affermissaient
notre détermination. »*

Wilfrid Freve, Lance Corporal des Fusiliers Mont Royal (Juin 1944)

Remerciements

Je souhaite remercier tout particulièrement Monsieur David Cumin, professeur à l'Université Lyon III, qui m'a fait confiance dans ce choix de mémoire, et a accepté d'en superviser la réalisation.

Sommaire

Introduction.....	7
Partie 1 : Approche théorique sur les origines de la violence.....	11
Section 1 : Considérations sociologiques et psychosociales sur la violence.....	11
I) Sociologie de la violence.....	11
A) Les pulsions fondamentales de l'agressivité.....	12
1) L'homme ne se distingue pas de l'animal sur le plan de l'agressivité.....	12
a) L'affirmation de l'homme par l'agressivité.....	13
1) Le sentiment positif de l'agressivité.....	13
2) les conséquences négatives de l'agressivité.....	14
II) L'agressivité constructive : causes et principes.....	15
A) L'appréciation biophysique.....	15
1) L'agressivité acquise.....	15
a) L'analyse psychosociale.....	17
Section 2 : Analyse psychanalytique de la violence.....	21
I) La pulsion : l'affirmation inconsciente du moi.....	21
A) Une force inconsciente mais permanente.....	22
B) Les Pulsions sexuelles et le Moi.....	23
C) Introduction du narcissisme.....	23
1) L'opposition entre pulsions de vie et de mort.....	23
II) L'agressivité : la tendance à nuire.....	24
A) Psychogenèse de l'agressivité.....	25
B) Théorie de l'agressivité.....	27
Partie 2 : Guerre et psychologie.....	27
Section 1 : La culture de guerre dans l'esprit humain.....	28
I) La désillusion.....	28
II) Le processus de développement.....	29
III) Les motions primitives.....	30
A) L'ambivalence affective.....	31
B) Une dualité d'influences.....	32
IV) l'homme par nature n'est pas civilisé.....	32
Section 2 : Le rapport entre l'homme et la mort.....	34
I) Le cas de l'homme des origines.....	35
II) La préexistence du combattant au conflit.....	35

III) L'inné et l'acquis.....	36
A) Le caractère inné	37
B) Le caractère acquis	37
C) La vocation guerrière	39
D) Le sacrifice de soi ou de l'autre	40
E) Culpabilité et souffrance	40
F) Tuer, être tué.....	42
Partie 3 : La lutte pour sa propre survie.....	44
Section I : Psy et comportements face à la mort.....	44
I) Dégats de guerre	44
A) La prise de conscience de la réalité de la guerre dans l'opinion	46
II) Parallélisme entre la psychologie individuelle et l'évolution de la guerre	46
A) L'adaptation au carnage	47
B) La fierté dans le jeu de la vie et de la mort.....	48
III) Les frustrations du désir.....	49
A) L'alcool et la drogue	49
B) La frénésie sexuelle.....	49
C) Les dérives sur le viol (voir section 2).....	50
D) La souffrance gâchée.....	50
E) Colère et incompréhension.....	52
F) L' <i>imagos</i> du corps morcelé	53
Section 2 : L'anéantissement de ce que l'on hait/est.....	54
I) La représentation de l'ennemi.....	55
A) La torture	55
B) Les rapports entre chasse et guerre : l'animalisation.....	56
C) La mise à mort des blessés	57
D) Le massacre des prisonniers	57
II) Le renversement des règles ordinaires de la vie sociale : le viol	59
A) La virilité masculine et la dévalorisation de la femme en temps de guerre.....	59
B) Psychanalyse du viol	60
I) Après la victoire.....	62
A) La non reconnaissance du statut de soldat dans les comptes rendu de bataille ?.....	62
B) Le rôle des médias	63
II) Une mémoire sélective.....	64
A) Le rapport entre le nombre de morts et nombres de blessés.....	65
B) Distinction entre civil et non-combattant	66
Conclusion.....	68
Annexes.....	71

Introduction

D'après Nietzsche, le point décisif du processus de l'évolution, ne se situe pas entre l'animal et l'homme, il est entre l'homme qui est toujours un animal, et l'homme qui n'est plus un animal, c'est à dire l'homme qui est véritablement humain.

Cette vision philosophique de l'évolution humaine et de la distinction ou la non distinction entre l'homme et l'animal semble éclairer les théories de Hobbes et de Rousseau sur l'état animal humain initial. Etat qualifié de primaire certes, mais qui obéissait déjà, non à des lois écrites, mais à des schémas de pensée structurés – et cohérents ?- pour permettre la survie de l'espèce.

Cette survie qui sous-tend l'idée de développements ultérieurs de l'homme a dû nécessairement passer par des étapes clefs rythmées par deux facteurs indissociables dans le développement de toutes espèces : le besoin de nourriture et l'aspect reproductif.

Ces deux notions – nourriture et reproduction – que l'on peut classer comme vitales dans le processus de survie d'une espèce, ont pu imprégner l'esprit au point d'être une composante à part entière de la psychologie animale. En quelque sorte, chacun – homme ou bête – dès la naissance possède ce schéma instinctuel imprégné en lui pour lui permettre non seulement de se développer, mais également d'engendrer et donc de se survivre à lui-même.

Freud a pour sa part étudié ces formes de pulsions dites instinctuelles, comme il a observé quels étaient les effets produits sur les pulsions qui animent l'être humain lorsqu'elles sont repoussées par des interdits qui peuvent prendre l'appellation de morale.

Cette révolution dans la conception que l'homme se fait de lui-même intervient à un moment clef de l'évolution de nos sociétés modernes. A mi chemin entre l'ère nouvelle marquée par la révolution industrielle et son corollaire technologique, mais également sociologique qui a nécessité l'adaptation de l'homme à la société qu'il venait de créer ... et les deux grands conflits mondiaux où l'homme a réalisé avec effroi qu'il pouvait s'exterminer lui-même... et que certains pouvaient même y prendre du plaisir...

Si le premier conflit mondial qui a franchi des seuils décisifs de violence dus à l'avancée des armements sur le plan technique, s'est traduit par une ampleur destructrice inégalée jusqu'alors, les observateurs, comme les soldats, ont tous fait part du caractère affreux que revêtaient désormais les conflits. Entre violences et massacres, le combat est davantage devenue une lutte pour la survie avec une conséquence nouvelle et irréversible : désormais les dégâts énormes, occasionnés dans les rangs des combattants s'étendent également parmi les populations civiles, touchant indistinctement les femmes, les enfants, les personnes âgées...

Si de tout temps la guerre par définition fut meurtrière pour les combattants, ce phénomène nouveau de la violence généralisée qui ne semble désormais n'épargner personne, permet aujourd'hui à l'historien Audoin-Rouzeau d'affirmer que cette violence subie de part et d'autres lors des deux conflits mondiaux fut « assumée, infligée, prise en charge par les acteurs du conflits eux-mêmes ».

Mais comment expliquer ce déclenchement de violence aveugle dont l'historien se sert pour expliquer « la brutalisation » des sociétés actuelles et les dérives génocidaires observées depuis le second conflit mondial ? Doit-on comme ce dernier, associer à cette extension de la

violence la généralisation de la haine qui toucherait indistinctement le soldat et les lignes arrières, militaires et civiles et qui déboucherait comme une finalité logique dans l'esprit du combattant comme un consentement à la guerre ? Ce qui expliquerait paradoxalement à la fois la survenance comme la non généralisation des mutineries au sein des forces armées.

Si le concept de « consentement patriotique » de Jean-Jacques Becker est aujourd'hui largement admis parmi les historiens qui tentent de comprendre cette généralisation de la violence depuis 1914, d'autres auteurs n'hésitent pas à remettre en cause cette théorie qui s'appuie principalement sur l'attachement à la nation, à la patrie, comme motivation principale de défaire l'ennemi. Ce contexte patriotique prendrait appuie sur un nationalisme porteur de haine envers un adversaire suffisamment diabolisé pour être exterminé.

D'autres dont Antoine Prost soutiennent que cette thèse est par trop restrictive et ne permet pas de cerner véritablement les motivations ou les réactions des combattants au front. Selon eux, la thèse du consentement patriotique proviendrait des élites de la nation et de fait ne prendrait pas suffisamment en compte les témoignages et donc le vécu des hommes du terrain. Sur la même idée, l'absence de prise en considération de l'individu lui-même, avec ses différences, ses aspects sociaux, les nationalités et les positions durant le conflit (au front ou à l'arrière) n'apporte aucun fait suffisamment objectif pour déterminer avec précision la ténacité des combattants pour la violence.

Une troisième voie d'analyse est-elle possible, à mi chemin entre l'idée patriotique et la prise en compte de l'individu, pour déterminer comment la violence et la haine des acteurs débouchent-elle sur une forme de consentement à la guerre ?

Dès lors, une attention particulière doit être apportée à l'idée que la culture de guerre peut s'inscrire dans un schéma temporel débordant largement – en amont et en aval -la période du conflit. Ce qui permet à Annette Becker d'affirmer que c'est la guerre qui procède de la culture de guerre, et non l'inverse. En essayant d'aller plus loin, ce ne serait plus la guerre qui permettrait d'expliquer la violence ou la haine, mais d'avantage ce que Becker nomme « la culture de guerre de violence et de haine » qui en expliciterait les débordements.

Mais si nous retenons ce schéma suivant lequel la violence et la haine préexistent et façonnent les conflits, une interrogation émerge dès lors. La violence et la haine déboucheraient-elle inéluctablement sur l'idée d'un consentement à la guerre ? Dans ce cas précis, comment cette culture de guerre prend t'elle naissance dans la conscience –ou l'inconscient, - humain ?

Pour développer cette question, deux étapes clefs du processus de compréhension du psychisme humain doivent dès lors être pris en compte. Ces deux étapes ou phases se résument à cette présentation simpliste mais lourde de conséquences : l'avant et l'après Freud.

Avant Freud, un consensus prévalait pour affirmer que la vie mentale était surtout consciente, et donc dominée par la raison. L'inconscient n'occupant qu'une partie marginale du psychisme.

L'apport extraordinaire de Freud dans ce domaine a permis non seulement d'infirmier cette conception, mais de l'inverser totalement.

Dès lors, il apparaît que l'homme n'est plus le maître de ses pensées, comme le précise le psychologue Lapierre, « la possession de soi est l'illusion d'un être en proie à des forces inconscientes qu'il ne maîtrise pas. »

Au contraire, l'être humain se révèle dominé, influencé, soumis, conditionné par deux grands principes qui ont toujours coexisté en lui : le plaisir et la réalité, c'est-à-dire l'ontogenèse de l'appareil psychique, qui constituent la première topique freudienne.

En clair, dès sa conception, ou plutôt sa naissance, le psychisme humain offre la particularité d'être formé d'un appareil mental inconscient uniquement doté d'instincts primaires dits libidinaux. Il est donc régi par des valeurs dites instinctuelles qui caractérisent le plaisir comme la satisfaction immédiate, le plaisir ou la douleur, la consommation, et l'absence de refoulement.

Rapidement, ce principe du plaisir entre en conflit avec l'environnement naturel et social, et donc le limite dans sa recherche de satisfaction immédiate de ses instincts primaires. Cette dualité, ou plutôt cet affrontement entraîne l'apparition d'un nouveau principe de fonctionnement psychique : le principe de la réalité.

Ce principe de la réalité offre la particularité de modifier les valeurs instinctuelles initiales de l'appareil psychique. Dès lors, les valeurs de satisfaction immédiate se muent en satisfaction remise, le plaisir en restriction, la consommation en production (travail) et l'absence de refoulement en sécurité. Sans que ce nouvel état de réalité ne vienne contrecarrer le principe de plaisir. En fait, c'est l'inconscient qui utilise le principe de réalité pour parvenir au principe de plaisir. Le résultat permet à l'être humain d'acquérir le niveau de conscience psychologique et la raison. Il peut dès lors distinguer le bien du mal ou le vrai du faux.

Mais une interrogation se fait jour à ce propos. Si l'être humain est capable dès cet instant de distinguer avec précision le bien du mal, comment expliquer ces débordements de violences qui ont caractérisé les deux grands conflits mondiaux ? En d'autres termes, le bien et le mal auraient-ils une signification différente dans l'inconscient de chacun ? Et comment l'homme lambda – s'il existe- réagit-il face à ces situations en période de conflit ?

De la même manière, si l'adaptation du plaisir à la réalité implique forcément des détournements conscients ou inconscients de la satisfaction instinctuelle, pourquoi ces détournements conduisent-ils au refoulement des instincts ? Et pourquoi cette « sublimation du plaisir » - que Lapierre définit comme le déplacement des buts des instincts primaires vers des buts de nature différents – produit-elle des sentiments de refoulement vu comme un mécanisme psychique de défense qui repousse dans l'inconscient les tendances instinctuelles non acceptées par le milieu social ?

Aux vues des ses interrogations et principes susmentionnés, le but de ce mémoire de recherche vise à essayer de déterminer – et la tâche n'est pas aisée - quelle est la psychologie du combattant en situation de conflit, comment réagit-il face à l'horreur des massacres, par quel instinct se sublime t'il ou s'abaisse t'il à supprimer des vies, comment appréhende t'il la mort – la sienne, celle du camarade, de l'ennemi -, quelle est la part du bien et du mal dans son inconscient, comment se la matérialise t'il et comment l'influence t'elle ?

Pour procéder à cette analyse du psychisme du combattant, il sera nécessaire non seulement d'examiner la théorie freudienne de la conscience humaine comme celle d'autres psychanalystes et psychologues tel Lacan, mais également de définir cette notion

psychanalytique précisément en essayant d'effectuer les rapprochements adéquats avec des situations réelles vécues par des soldats lors de conflits.

Le but étant de produire une interrogation chez le lecteur sur la condition psychologique du combattant, de lui apporter un éclairage sur les éventuelles réactions des soldats en période de crise afin des mieux les appréhender, éventuellement de tenter d'apporter un début d'explication à des faits ou actions commises lors des guerres, et in-fine de s'interroger soi-même sur nos propres réactions face à des cas similaires, et comment se manifesterait notre instinct de survie si nous étions placés dans les mêmes situations.

Enfin sera-t-il peut-être possible de comprendre pourquoi, à l'image de la réflexion de ce soldat lors du débarquement le 6 juin 1944, ceux qui ne partagent pas le même sort sont-ils incapables de réaliser la souffrance ou la peur vécue : « *Pendant ces journées d'attente des renforts, j'ai beaucoup mûri et seul un soldat confronté à ce genre de situation pourra comprendre*¹. »

« En fait, je crois qu'à cet instant (Utah Beach, le 6 juin 1944), chacun a perçu quelque chose de différent, lorsque nous en avons discuté après les combats, Bolloré par exemple se souvenait d'une riposte farouche. A peine sorti de mon L.C.I, j'ai couru, aussi vite que j'ai pu le faire, notre premier objectif était de nous mettre à couvert. Finalement, je n'ai pas prêté attention à ce qui pouvais se passer autour de moi, j'ai couru, de manière presque machinale. L'instinct de survie, sans doute². »

¹ D. Zane Schlemmer, Sergent de 19 ans appartenant à la Compagnie du Quartier Général, Second Bataillon du 508ème Régiment d'Infanterie Parachutiste, 82ème Division Aéroportée, http://www.dday-overlord.com/zane_schlemmer_4.htm

² Jean Couturier - Commando Kieffer, Normandie 6 juin 1944, perso.wanadoo.fr/stephane.delogu/jean_couturier.html

Partie 1 : Approche théorique sur les origines de la violence

Les évolutions contemporaines et la transformation de la nature des conflits en violences transnationales ou guerres civiles, obligent désormais, pour mieux les comprendre, à redéfinir les stratégies des acteurs, comme de leurs répertoires d'action et de leurs enjeux.

Section 1 : Considérations sociologiques et psychosociales sur la violence

Afin de présenter une réflexion construite sur l'émergence de la violence dans les sociétés, et la manière de la quantifier, il paraît important de poursuivre une logique de travail stricte, consistant dans un premier temps à définir la violence qui peut s'appréhender comme le caractère de ce qui se manifeste, se produit ou produit des effets avec une force intense. Dans cette optique, la violence humaine peut se percevoir comme une manifestation brutale et agressive du comportement de l'homme, et la violence collective, comme un déchaînement incontrôlé de pulsions agressives démultipliées par le nombre d'acteurs.

I) Sociologie de la violence

Dans cette nouvelle perspective, il est utile d'adopter au préalable à toute réflexion sur la violence, une démarche sociologique afin d'analyser ce phénomène dans son contexte humain, plus que sous un angle géostratégique. Cette démarche nécessite une connaissance du comportement et des réactions de l'homme impliqué dans une situation conflictuelle. La question est de déterminer à partir de quel moment l'homme se sent agressé et par quel moyen réagit-il.

A) Les pulsions fondamentales de l'agressivité

A partir de l'étude du comportement de l'individu et ses interactions avec autrui, l'analyse des pulsions fondamentales de l'agressivité chez l'être humain doit nécessairement se réaliser en distinguant le comportement normal du fait pathologique³ pour répondre à l'interrogation suivante : l'homme est-il ou non un animal agressif ? Et si oui, pourquoi ?

1) L'homme ne se distingue pas de l'animal sur le plan de l'agressivité

Selon certains chercheurs qui voient dans l'aspect biologique un fondement du comportement humain : l'homme serait avant tout un animal⁴.

Pour Konrad Lorenz⁵, l'homme ne diffère pas de l'animal sur le plan de l'agressivité. L'agressivité animale se présente avant tout comme l'émanation d'un instinct de combat que se livrent les animaux au sein d'une même espèce afin de maintenir la prépondérance du mâle dominant sur sa communauté. A de rares exceptions près, l'agressivité gratuite entre espèces animales différentes n'existe donc pas. A la différence de l'agressivité pour raisons alimentaires.

Sur le fond, l'animal et l'homme répondent donc aux mêmes lois. Pour Konrad Lorenz, là où ils diffèrent, c'est que l'animal n'extermine pas son rival.

L'homme ne serait donc pas un loup pour l'homme⁶, mais plutôt un « rat » qui tue ses semblables, pour d'autres raisons que le seul fait de maintenir ses rivaux à distance.

Mais la thèse de Lorenz est sérieusement contestée, notamment par les environnementalistes pour qui le comportement social humain est avant tout influencé par le milieu, l'environnement, la culture⁷ dans lequel se trouve l'homme.

³ La méthode sociologique, selon Emile Durkheim

⁴ Pour Darwin, la division du fonctionnement mental et intellectuel provoquée par l'habitude témoigne des origines animales de l'homme. Dans « L'expression des émotions chez l'Homme et les animaux » (1872) il émet la théorie que le moteur de l'évolution est extérieur à l'animal. Selon lui, il existe une pression de sélection, due à l'environnement, une lutte pour la vie qui entraîne une compétition entre les jeunes d'une même espèce. Les survivants donnent alors naissance à la génération suivante, un peu mieux adaptée à son milieu. L'évolution agit donc graduellement et elle est orientée vers la survie du plus apte.

S'inspirant des travaux de Darwin, Freud pour sa part tient compte du temps dans la formation progressive de la psyché humaine depuis ses origines. Il distingue les comportements récents, acquis au cours de la vie de l'individu, des strates plus anciennes qui proviennent d'un héritage psychique archaïque commun à toute l'humanité.

⁵ Konrad Lorenz, *Das sogenannte Böse zur Naturgeschichte der Agression*, Borotha-Schoeler, 1963, *L'Agression, une histoire naturelle du mal*, Flammarion, Champs n°20, Paris, 1969

⁶ Thomas Hobbes / 1588-1679 / *Léviathan* / 1651

Pour ceux-ci, l'agressivité humaine qui conduit à la destruction de la vie ne se caractérise pas par une quelconque appartenance à un milieu naturel, mais serait due à la société⁸.

De plus, certains sociobiologistes critiquent la thèse de Lorenz sur son côté trop arrangeant de la nature. Pour ces derniers, il n'est pas exceptionnel d'assister à des tueries entre animaux. Ce qui reviendrait à dire que l'homme réalise son avidité de pouvoir « naturellement » dans le plaisir de voler et de tuer impunément⁹.

a) L'affirmation de l'homme par l'agressivité

Pour le psychanalyste Erich Fromm¹⁰, l'agressivité de l'homme s'expliquerait avant tout par sa constitution psychique. En fait, l'être humain se caractérise par une faiblesse instinctive - naturelle - qui lui interdit de survivre naturellement dans des environnements défavorables sans sa faculté de raisonner au sein de groupes d'appartenance.

Cette conception de l'homme vivant au sein de groupes sociaux hiérarchisés entraîne l'idée que l'être humain va tendre à se différencier sur le plan social, et à trouver sa juste place entre la caste des dominants et celle des dominés. Le problème pour Fromm, est que l'être humain se définit avant tout comme un être de désir qui souhaite s'appropriier les objets ou la considération de ses semblables. Point qui suscite inmanquablement envies et jalousies conduisant nécessairement à la haine et à la violence.

« Si je suis ce que j'ai, et si ce que j'ai est perdu, alors qui suis je? Rien d'autre que le témoignage vaincu, amoindri, pathétique d'une façon erronée de vivre. Parce que je peux perdre ce que j'ai, je suis nécessairement tracassé en permanence par l'idée que je perdrai ce que je possède. J'ai peur des voleurs, des changements économiques, des révolutions, de la maladie, de la mort, et j'ai peur de l'amour, de la liberté, de mon propre développement, du changement, de l'inconnu.¹¹ »

1) Le sentiment positif de l'agressivité

Dans le monde de l'être, les sentiments d'angoisse et d'insécurité résultant du danger de perdre ce que l'on a, ne sont pas présents. Ainsi, si je suis ce que je suis et non ce que j'ai, ma

⁷ Alexander Alland, *The Human Imperative*, Columbia University Press, 1972, *La Dimension humaine, réponse à Konrad Lorenz*, Le Seuil, Paris, 1974

⁸ John P. Scott, *Aggression*, Univ. of Chicago Press, 1970

⁹ Alain Minc, *Antiportraits*, Gallimard, Paris, 1996

¹⁰ Né à Francfort s/Main, en 1900, Erich Fromm est profondément imprégné de mystique juive. Lié au cercle de Rabbi Nobel, il a participé à la création du Freies Jüdisches Lehrhaus, fréquenté par M. Buber. Il s'est formé à la psychanalyse auprès de Hanns Sachs et Th. Reik. Il a été l'un des premiers psychanalystes non médicaux, et a écrit dans les revues psychanalytiques: *Zeitschrift für psychoanalytische Pädagogik* et *Imago*.

¹¹ Autres aspects de l'avoir et de l'être : Erich Fromm, <http://www.sospsy.com/Bibliopsy/Biblio9/biblio010.htm>

sécurité est préservée, comme mon sentiment d'identité, car mon centre est en moi. Ce qui signifie que ma capacité d'être comme celle de manifester et d'utiliser mes pouvoirs essentiels dépend entièrement de moi et de ma structure de caractère.

Il peut en résulter l'émergence d'un état psychique où l'homme se complait dans cette sécurité latente, comme le fait de rester dans une situation dominée où chacun se repose sur ses acquis, sans prendre de risques. D'où l'apparition d'une admiration pour ce qui est nouveau, ce qui transcende l'acquis pour l'expectative. Fromm n'hésite pas à comparer cet état particulier au mythe du héros de l'Antiquité qui a le courage de quitter la sécurité de ses terres pour découvrir ou conquérir de nouveaux territoires, qu'il nomme le courage d'aller de l'avant sans succomber à nos peurs.

Et c'est paradoxalement, cette forme d'agressivité – la conquête de territoire comme les bouleversements socio-économique qui en résultent - qui a induit des conséquences positives dans la construction de l'histoire des civilisations¹².

L'admiration des héros, que se soit du point de vue de leur manière de vivre qui traduit un sentiment de liberté et de maîtrise de sa destinée ou de la force, soit d'esprit soit physique qui en résulte, transfère l'image physique de l'homme en image idolâtrée, voire fantasmée où chacun essaie de transférer sur le héros ses propres aptitudes pour sortir de sa situation sécuritaire par un rêve qu'il ne peut atteindre.

2) les conséquences négatives de l'agressivité

Mais face à ces conséquences positives de l'agressivité, cohabitent des conséquences négatives dues à des compétitions sanglantes à l'intérieur d'un même groupe d'hommes, ou entre groupes¹³ différents, destinées à affirmer un caractère dominateur.

Si "l'avoir" représente le sentiment de sécurité et donc d'identité (le fait de rester sur ses acquis), l'homme qui répond à ce mode de fonctionnement voue un désir important – voir pulsionnel à posséder ce qu'il aime ou admire, comme un moyen de survie. D'où l'apparition de sentiments nouveaux qui émergent à ce stade : la jalousie de l'autre, de celui qui possède, mais également la compétition, l'antagonisme et l'angoisse. D'ailleurs, même le stade de l'avoir atteint, le désir d'avoir à chaque fois davantage peut prédominer, entraînant une lutte sans fin pour un idéal jamais assouvi.

De ce fait, chacun se met à redouter que son voisin possède plus que soi. Il en découle une logique implacable qui pousse l'être à redouter l'intention agressive de l'autre dans sa quête d'appropriation. Pour éviter tout risque d'attaque, il est nécessaire de gagner en puissance et être préventivement agressif.

¹² Arnold Toynbee, *A Study of History*, 12 vol., Oxford University Press and Thames and Hudson Ltd, London, 1927-1961

¹³ "L'histoire des peuples n'est qu'une longue succession de guerres et de massacres, d'assimilations forcées, de réductions à l'esclavage et de rivalités entre sociétés qui, de génération en génération, défient le temps et le bon sens. Les Etats multi-ethniques ou multi-culturels ne maintiennent le plus souvent leur unité que par la dominance plus ou moins tyrannique d'une de ces unités". André Langaney, *Le Sexe et l'Innovation*, Le Seuil, Paris, 1979, Points Sciences n°54, Paris, 1987, p. 152

« Le fait que le mode avoir et la cupidité qui en résulte conduisent obligatoirement à l'antagonisme et à la lutte interpersonnelle est vrai pour les nations comme pour les individus. Car tant que les nations seront composées de gens dont la principale motivation est l'« avoir » et la cupidité, elles ne peuvent éviter de se faire la guerre¹⁴. »

Selon ce schéma, chaque nation convoite ce que possèdent l'autre. Cette convoitise ne se limite pas au désir, puisque l'étape suivante est le besoin de possession et la tentative d'appropriation quel que soit les moyens : menaces, chantage économique ou guerre.

Et ce sentiment atteint son paroxysme lorsque la nation visée est plus faible que le prétendant.

« Même si elle n'a qu'une chance modérée de vaincre, une nation fera la guerre, non parce qu'elle souffre économiquement, mais parce que le désir d'avoir davantage et de conquérir est profondément enraciné dans le caractère social.¹⁵ »

II) L'agressivité constructive : causes et principes

Relevant davantage de l'appréciation psychologique que sociologique, la détermination des causes de l'agressivité constructive divise les spécialistes entre causes biophysiques et causes psychosociales.

A) L'appréciation biophysique

Il est permis de détailler trois causes de l'agressivité développées par Konrad Lorenz (l'agressivité innée), par Sigmund Freud (la pulsion de mort) ou encore Adler (la volonté de puissance)

1) L'agressivité acquise

Selon cette formulation, l'agressivité serait avant tout acquise par l'homme par des causes extérieures à lui-même, comme par exemple l'influence de son environnement culturel et social. Cette forme d'agressivité traduit avant tout un problème de société qui se manifeste par une réaction à des provocation ou à des frustrations, quoique les deux réactions ne soient pas antagoniques.

¹⁴ Autres aspects de l'avoir et de l'être : Erich Fromm, <http://www.sospsy.com/Bibliopsy/Biblio9/biblio010.ht>

¹⁵ Autres aspects de l'avoir et de l'être : Erich Fromm, <http://www.sospsy.com/Bibliopsy/Biblio9/biblio010.ht>

Les sources de cette agressivité acquise sont multiples et variées, les psychologues décèlent néanmoins des constantes dans ce phénomène comme : l'éducation, la compétition scolaire et sportive, les jouets de guerre, les scènes violentes subies sur les écrans cathodiques comme les meurtres, la cruauté, les guerres..., mais aussi les idéaux véhiculés par la culture ou encore les héros proposés comme modèles. Phénomènes auxquels il faut également ajouter des causes sociétales comme la pauvreté, les inégalités sociales, les abus de l'autorité, les provocations policières, des formes d'exploitation, la sollicitation constante de la publicité et des frustrations entretenues, les formes de vie en société ou de modèles de société : capitalisme, communisme, démocratie, théocratie...

2) L'agressivité innée

L'agressivité innée qui s'oppose à la précédente relève d'une tout autre origine. Selon ce principe, l'homme ne devient pas agressif par l'apprentissage de la frustration ou des causes de son environnement social, mais plutôt selon des causes pulsionnelles qui le submergent. La cause s'origine de la nature même de l'homme.

Pour Konrad Lorenz, le caractère agressif qui conduit l'homme à tuer recèle un caractère inné. En quelque sorte, cette violence exercerait une fonction sociale chez l'homme qui se révélerait nécessaire pour permettre la sélection de l'individu le plus fort et ainsi autoriser la survie de l'espèce.

Lorenz distingue cette forme d'agressivité innée de l'acquise en ceci qu'elle se manifeste comme une forme instinctive au service de la vie d'où émergerait la dispersion territoriale de espèces, la sélection des meilleurs géniteurs, la protection de la famille ou de la fratrie...

3) La pulsion de mort

De son côté, Sigmund Freud a également essayé d'expliquer l'agressivité de l'humain sur ses semblables. Comme Lorenz, Freud éloigne le caractère agressif et le passage à l'acte, de la conscience humaine. Pour Freud, l'agressivité puise sa source dans l'inconscient qu'il représente comme un dualisme de la nature humaine.

Plus simplement, ce sont les pulsions instinctives (voir la partie consacrée à Freud) de l'homme qui force l'être humain à agir de manière non rationnelle, si un comportement rationnel existe bien sur. L'exemple type de Freud se rapporte à la satisfaction sexuelle, l'affirmation de soi, l'envie de possession, tous ces éléments ne présentant pas forcément un caractère raisonnable. En fait, ces pulsions deviennent déraisonnables lorsqu'elles sont laissées sans contrôle, et cet état peut dégénérer vers une situation destructrice pour celui qui les gèrent comme pour celui qui les subies (la distinction est souvent difficile).

Il en résulte un nécessaire besoin de contrôler ces pulsions lorsqu'elles sont irrationnelles, encore faut-il que l'homme ait la faculté de juger ses propres pulsions inconscientes, ou qu'il en ait la volonté.

Par contre, il se distingue de Lorenz sur le point final. Pour lui, la pulsion de vie (Eros) qui cohabite dans chaque être aux côtés de la pulsion de mort (Thanatos) lui est inséparable. Et c'est justement cette pulsion qui pousserait l'homme à commettre des atrocités.

a) L'analyse psychosociale

Les culturalistes environnementalistes se réunissent sur le point que toute vie en société entraîne des rapports sociaux agressifs. Surtout lorsque la vie sociale interagit avec les règles de la vie privée, le Moi. Situation que décrit Henri Laborit à travers la concentration urbaine, ses méfaits, sa désocialisation¹⁶.

Du point de vue de la sociologie, la concentration urbaine peut produire des situations stressantes chez certains individus. Situation pouvant conduire à la psychose, la peur de ne plus être reconnu, de ne plus être intégré. Ce relâchement des liens sociaux, du sentiment d'appartenance à un groupe ou à un clan peut produire deux formes de réaction chez le sujet atteint : le repli sur soi-même pouvant conduire au suicide, ou au contraire la réaction violente vis-à-vis de l'extérieur.

Désormais sans lien régulateur, l'individu n'est plus dirigé ni conduit, son agressivité peut dès lors s'exercer sans crainte de violer un interdit, puisque l'interdit lui-même n'existe plus.

Bien évidemment, des psychologues ont tenté d'apporter des réponses à cette agressivité de l'homme sur lui-même ou sur ses semblables.

Pour Henri Baruk¹⁷, l'élément déterminant dans le passage à l'acte agressif est la violation ou le refoulement de la conscience morale. Dans un cas, l'homme transgresserait volontairement ses propres interdits moraux pour commettre des atrocités. Mais Baruk ne précise pas si cette transgression est temporaire et limitée, ni si elle engendre des frustrations ou des repentis. Dans le second cas, l'être humain refoulerait au plus profond de son âme ses propres interdits pour passer à l'acte. C'est cette conscience morale violée qui selon lui justifierait les violences.

Pour Gaston Bouthoul¹⁸, l'agressivité se caractériserait avant tout par l'hétérophobie, qui peut se définir comme une tendance à craindre celui qui est différent, et qui apparaît comme une des caractéristiques de l'être humain.

Pour l'auteur, ce facteur d'agressivité se manifeste lorsque l'être ressent l'autre comme différent de son Moi, entraînant un sentiment de menace, pouvant conduire à une réaction agressive.

Ce même sentiment de crainte est appréhendé par Pierre Karli¹⁹ comme des émotions de nature aversives, qui sont causées par des situations perçues comme une menace pour

¹⁶ Henri Laborit, *L'Homme et la ville*, Flammarion, Champs n°17, Paris, 1971

¹⁷ Henri Baruk, *Tsedek, droit hébraïque et science de la paix*, Zikarone, Paris, 1970 ; *La Psychiatrie sociale*, P.U.F., QSJ n° 669, 6ème éd. Paris, 1982

¹⁸ Gaston Bouthoul, *Traité de polémologie, sociologie des guerres*, Payot, Paris, 1970

l'intégrité physique de l'individu. Pour ce dernier, la naissance de la frustration entraîne la colère qui conduit à des comportements agressifs.

Cette frustration est également au cœur de la réflexion produite par John Dollard (la frustration-agression) qui pose comme constat que la présence d'un comportement agressif nécessite toujours l'existence d'une frustration. Laquelle frustration conduit inmanquablement à une agression.

La première critique adressée généralement à la théorie de Dollard est le fait que dans la vie de tous les jours, on peut encaisser des frustrations sans réagir nécessairement négativement. De plus, le fait d'accepter des frustrations permet, pour nombre de chercheurs, de franchir le cap entre l'enfance et le monde adulte. C'est, dans ce cadre, l'acceptation de la frustration qui agit positivement sur l'individu.

La frustration en tant que phénomène, ne serait pas en réalité à l'origine du comportement agressif. Cette réaction agressive de l'individu serait due à la signification que revêt le sentiment de frustration. En fait, chacun définira le degré d'acceptabilité que revêt toute frustration avant de passer à l'acte. Cet acte n'interviendra qu'à la condition que la frustration est devenue insupportable, et qu'elle est vécue comme une injustice.

Le facteur important ici est donc avant tout la personnalité du frustré. De là, la pensée que la personnalité agressive d'un individu se détermine sur une base génétique a tenté Dan Olweiss²⁰, pour qui la personnalité agressive apparaît très tôt chez le jeune garçon.

Pour Olweiss, cette attitude infantile est due à l'attitude négative de la mère : froideur, indifférence, hostilité, absence de contrôle. A noter que l'auteur ne mentionne jamais le père dans la survenance des éléments qu'il détermine comme prépondérant dans la mise en place de la personnalité agressive de l'enfant. Ce qui est fort étonnant, voir oedipien.

Pour Henri Laborit²¹, l'agression, la violence, s'origine davantage dans l'angoisse existentielle de l'individu.

Selon l'auteur, l'agressivité destructrice se manifeste à partir du moment où le but que s'était fixé l'individu apparaît comme ne pouvant être atteint. D'où l'émergence d'un sentiment de frustration qui peut entraîner le passage à la violence, soit pour parvenir à son but, soit pour combler le vide laissé par le sentiment conscient ou inconscient de ne pouvoir vivre comme espéré.

Ce qui pose le problème de déterminer le niveau de supportabilité que peut admettre l'individu. Autrement dit, la résistance à l'action psychologique exercée sur l'homme.

¹⁹ Pierre Karli, *L'Homme agressif*, Odile Jacob, Points OJ4, Paris, 1987

²⁰ Dan Olweiss, *Development of stable aggressive reaction patterns in males*, in Blanchard, R.J. et Blanchard, D.C. (Eds), *Advances in the study of aggression*, vol.1, pp.103-137, Academic Press, Orlando, 1984

²¹ Henri Laborit, *L'Homme imaginant*, UGE, 10/18 n°468, Paris, 1970 ; *L'Agressivité détournée*, UGE, 10/18 n°527, Paris, 1970 ; *L'Inhibition de l'action*, Masson, Paris, 1979 ; *La Vie antérieure*, Grasset, Paris, 1989

b) La résistance psychologique

Les limites de cette action psychologique ne sont jamais éternellement figées pour chaque individu. Au contraire, elles sont par exemples sujettes à évolution en période de problèmes graves, crises, guerres... Dans ce cas le niveau d'acceptabilité de l'action psychologique est repoussé, ce qui prime étant la survie.

Sur ce dernier point, l'analyse de John Broadus Watson²² éclaire particulièrement les différentes manières de percevoir la même frustration suivant le contexte dans lequel elle se déroule.

Pour Watson, le niveau d'insupportabilité de l'action psychologique est conditionné aux facteurs temps et lieu. Plus simplement, le fait de divulguer des informations par les médias, la publicité ou la propagande est un facteur influant sur le niveau de résistance du mental de l'individu. En d'autres termes, le même fait se déroulant dans des lieux différents, ne supportant pas la même couverture médiatique revêtira un sentiment totalement différent pour l'individu.

Dès lors, la question qui se pose dans ce contexte ainsi défini, est la manière de déterminer comment peut se transmettre ce sentiment violent, ce passage à l'acte, à l'origine individuel et personnel, à une communauté d'hommes et de femmes, de tous âges et de toutes conditions sociales ?

4) « Le sentiment d'infériorité » ou la volonté de puissance

En posant les concepts du sentiment d'infériorité et de surcompensation comme pivot du psychisme humain, Alfred Adler²³ s'affirme en rupture avec Freud et déplace le principe explicatif des comportements de la libido relative aux comportements sexuels sur le terrain de la "compensation" du sentiment d'infériorité dont l'homme cherche à se départir.

Plus précisément, sa théorie organique de l'infériorité et de la surcompensation tente de remplacer l'explication freudienne du refoulement par le concept des "tendances défensives du moi" d'un état névrotique dérivé des sentiments d'infériorité et de la surcompensation de la "protestation virile".

Selon Adler, le comportement de l'homme est toujours fonction d'un but déterminé dès l'enfance, dont les valeurs prennent leurs formes de la vie sociale et notamment du développement du sentiment communautaire. Si à la manière de Nietzsche il admet que la vie est une lutte, il en résulte que l'homme doit s'affirmer quel qu'en soit la manière. L'échec de l'homme dans cette tentative de domination se traduit par un « sentiment d'infériorité ». Et

²² John Broadus Watson, *Psychology as the behaviorist sees it*, 1913 ; *Behavior : An Introduction to Comparative Psychology*, Holt, New York, 1914

²³ La psychologie individuelle est un ensemble de théories psychologiques élaborées par le médecin autrichien Alfred Adler. Elle constitue l'une des trois disciplines spéculatives de la psychologie des profondeurs, aux côtés de la métapsychologie de Sigmund Freud et de la psychologie analytique de Carl G. Jung.

c'est ce sentiment d'infériorité ressenti qui va permettre le développement de processus psychiques qui chercheront à pallier cette situation de déséquilibre résultante du sentiment d'infériorité.

Dans ce cadre, l'homme qui mobilisera exagérément ses forces psychiques en vue de réagir au sentiment d'infériorité le fera surtout dans le sens de la recherche de puissance ou de supériorité. Et Adler qui notamment a étudié le parcours de Napoléon en déduit que ce phénomène d'infériorité place l'individu entre "l'automisérabilisme" et "l'autoglorification", conduisant l'homme de la sous-estimation de soi à la surestimation.

Section 2 : Analyse psychanalytique de la violence

La violence apparaît comme un phénomène complexe, dont les germes sont difficilement identifiables qui ne s'origine que rarement d'une cause unique, mais résulte de causalités plurielles interagissant entre elles avec d'autres éléments qui sont eux-mêmes à la fois cause et conséquence.

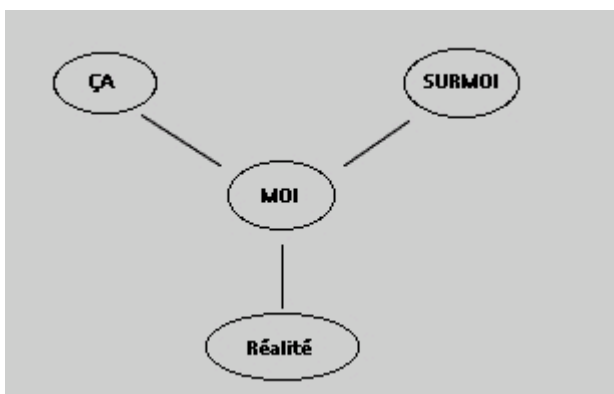
D'autre part, la violence se distingue de l'agressivité. Si cette dernière suppose l'attention de l'autre, la violence de son côté s'en passe et vise davantage la relation ou le lien. De plus elle peut prendre divers aspects et se manifester de manière active sous formes d'injures, de coups, de blessures, ou de manière détournée notamment dans les domaines de l'humiliation, de l'irrespect, du harcèlement...

Enfin la violence est susceptible de prendre corps dans tous milieux tels la cellule familiale, c'est-à-dire l'espace privé, comme l'espace public au niveau des violences institutionnelles.

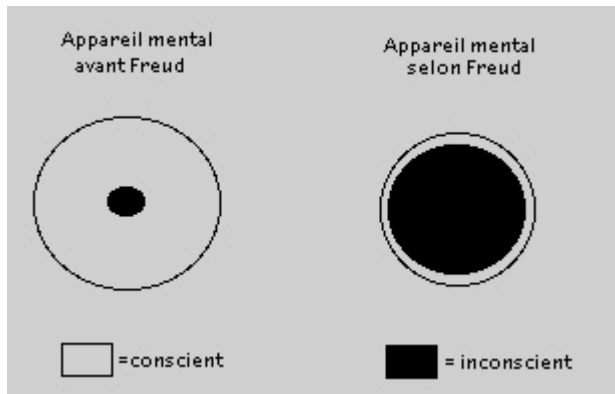
l) La pulsion : l'affirmation inconsciente du moi

Comment se manifeste dans le psychisme humain, la volonté ou l'envie de commettre des violences ? Et comment se manifestent les pulsions qui sont à la base du comportement violent ? Pour réaliser cette analyse, il sera intéressant d'essayer de déterminer la part des facteurs psychologiques – ou pulsions - intervenant dans la commission de violences chez l'homme.

Bien entendu, cette étude se fera de manière progressive.



Légende : Le concept de l'appareil mental selon Freud



Légende : Evolution de la conception de l'appareil mental. Depuis Freud, la part de l'inconscient occupe la plus grande partie de l'appareil mental.

A) Une force inconsciente mais permanente

Par pulsion, on entend généralement une force biologique inconsciente et permanente susceptible de créer une certaine forme de conduite. Plus simplement, cette force peut être assimilée à un état d'excitation (faim, besoin sexuel) qui oriente le comportement animal vers l'assouvissement du besoin généré. La pulsion peut être vue comme une charge énergétique qui alimenterait l'appareil psychique en lui conférant un but afin de réduire la tension accumulée.

Pour les chercheurs en psychologie ou en somatique, il est admis qu'une pulsion se compose de trois éléments indissociables :

- une source : l'excitation interne
- un but : le stade à atteindre pour éliminer la tension
- un objet : la manière d'atteindre le but

De la même manière, la pulsion revêt deux aspects imbriqués :

- l'affect : quantité d'énergie pulsionnelle
- la représentation : le contenu de la pensée, la perception

A partir de ces données – ou pulsions instinctuelles-, Freud distingue pour sa part trois étapes. D'une part le dualisme entre les pulsions sexuelles²⁴ (donc ayant trait à la reproduction et la survie de l'espèce) et les pulsions du Moi (c'est-à-dire l'autoconservation). D'autre part, il introduit la notion de narcissisme, et enfin l'opposition entre pulsions de vie et de mort.

²⁴ Le piège à éviter lorsque l'on parle de pulsions sexuelles, serait de rapporter uniquement cette pulsion à la notion de plaisir. Si le plaisir est évidemment recherché dans l'acte sexuel, il ne faut pas en déduire qu'il est le seul facteur de la pulsion. Depuis les origines de l'animal, la sexualité a une fonction reproductive évidente, qui signifie également la survie de soi-même, la survie du clan, mais également elle permet d'afficher le statut du mâle reproducteur dominant et donc chef de clan. Cette domination du mâle s'accomplissant par tout moyen, dont bien évidemment la violence et la mort.

B) Les Pulsions sexuelles et le Moi

Ces deux notions présentent la particularité d'être vues sous l'angle de l'opposition. Plus précisément, cette opposition se caractérise par les pulsions servant à la sauvegarde de l'individu d'une part, et de l'autre les pulsions assurant la conservation de l'espèce.

S'il est admis que les pulsions sexuelles peuvent compromettre la sécurité de l'individu, et donc entrer en conflit avec le Moi (l'autoconservation), ces deux notions ne sont pas antinomiques immédiatement. Dans les premiers instants de la vie, c'est le principe d'autoconservation qui prend le dessus. C'est-à-dire que les pulsions sexuelles et le Moi s'étayent mutuellement.

C) Introduction du narcissisme

Cette seconde étape voit l'apparition d'une nouvelle donnée dans la théorie des pulsions : le narcissisme. Le narcissisme peut être vu comme l'investissement global du Moi par la libido qui a trois conséquences : un état indifférencié ; la constitution d'une image unifiée du Soi (par autoérotisme ou intériorisation de l'image de l'Autre) ; ou le retrait sur le Moi.

1) L'opposition entre pulsions de vie et de mort

Cette troisième étape sera détaillée ultérieurement, néanmoins pour en cerner les contours, les pulsions de vie et de mort instituent une notion de répétition. A savoir : la pulsion de mort (Thanos) est déclenchée par la remise en cause répétitive du principe de plaisir. Ce phénomène de la répétition créerait une sorte de spirale sans fin qui ne déboucherait jamais sur l'élément placé immédiatement au dessus : le plaisir.

L'importance de cette donnée se traduit par le fait que la tendance à la répétition s'apparente à une propriété des pulsions qui poussent le psychisme à reproduire ou rétablir un état antérieur. Cet état antérieur - l'inorganique- ne serait en fait que l'issue vers laquelle tend toute vie : la mort.

C'est donc cette pulsion de mort qui s'attacherait aux racines de la vie psychique. Cette pulsion est à opposer ou à rapprocher à la pulsion de vie (Eros) qui est sensée organiser et maintenir des formes de substances vivantes.

Le premier réflexe serait d'opposer Eros et Thanos puisque ces deux notions sont contraires. Mais abordées sous un angle plus réflexif, on s'aperçoit que ces deux pulsions sont toujours étroitement intriquées, -par l'action d'Eros- de manière à modifier perpétuellement le comportement humain.

Si apparaît une dissociation de ces deux pulsions, le couple amour/haine prend toute sa dimension.

Dans ce contexte, la mort ne serait que le résultat et le but de la vie, la vie n'étant qu'un accident.

II) L'agressivité : la tendance à nuire

Qu'elle soit réelle, imaginaire ou symbolique, l'agressivité vise toujours un but extérieur au Moi : nuire à autrui. Le fait de nuire à soi-même qui se rapprocherait plutôt du masochisme ne sera pas abordé ici.

Dans ce cadre, il est important de distinguer immédiatement deux aspects de l'agressivité : l'expression pulsionnelle et la mobilisation en vue d'une intention.

Pour Konrad Lorenz²⁵, l'agressivité reste un instinct animal, qui comme lui, est lié à tous les besoins vitaux animalier, comme la chasse pour la nourriture ou la fuite devant un prédateur. Mais cet instinct se singularise sur un point, en effet, il se présente avant tout comme l'émanation d'un instinct de combat entre animaux de la même espèce. Lorenz distingue donc différents degrés dans l'agression. Selon lui, il n'y a pas à proprement parler d'agressivité dans la chasse pour la quête de nourriture. En revanche, l'agressivité existe entre membres d'une même espèce, pour des raisons de compétition ou de soumission, de menace ou d'agression... Lorenz voit dans cette agressivité la forme d'un facteur biologique inné.

Sur le fond, l'animal et l'homme répondent donc aux mêmes lois. Pour Konrad Lorenz, là où ils diffèrent, c'est que l'animal n'extermine pas son rival sauf à de rares exceptions. L'agressivité peut ainsi être vue comme un mode de survie, comme une manière d'établir une hiérarchie entre vainqueur et vaincu au sein de la communauté.

→ Les exécutions sommaires de prisonniers de guerre :

« À peine quelques heures après les meurtres de Fred Hodge et de ses hommes, les SS effectuaient une autre tuerie.

C'est sur une route près de Fontenay-le-Pesnel, au crépuscule du 8 juin 1944, qu'une quarantaine de membres du Royal Winnipeg Rifles, deux du 3e régiment antichar et, finalement, un membre des Cameron Highlanders furent emmenés comme prisonniers de guerre.

Ces soldats, dont certains étaient blessés, furent rassemblés en troupeau au milieu d'un champ. Ils virent s'avancer vers eux plusieurs membres des Jeunesses hitlériennes, armés de Schmeisser et prêts à tirer. C'est sur ces entrefaites que Bill Ferguson, un lieutenant servant dans le Royal Winnipeg Rifles et qui, au départ, était originaire de Vancouver, fit vraiment un geste d'une grande bravoure.

Le lieutenant Ferguson essayait de faire entendre raison aux Allemands. En riant, ceux-ci l'ont réduit en pièces au fusil mitrailleur. Puis, ils pointèrent leur Schmeisser vers les autres Canadiens. Malgré tout, cinq des prisonniers réussirent à s'échapper dans un champ de blé tout près²⁶. »

²⁵ Konrad Lorenz, *Das sogenannte Böse zur Naturgeschichte der Agression*, Borotha-Schoeler, 1963, *L'Agression, une histoire naturelle du mal*, Flammarion, Champs n°20, Paris, 1969

²⁶ Les Amputés de guerre, "Héritage militaire canadien dédié aux 134 soldats canadiens, ou plus, exécutés par des membres de la 12e SS Hitlerjugend en Normandie", Montréal

L'extrait du texte de McLean présenté ci-dessus illustre un tant soit peu la théorie de l'agressivité décrite par Lorenz, vu comme un mode de survie. L'aspect supérieur affiché par le vainqueur, nonobstant sa puissance de feu, peut se traduire principalement par les termes suivant : « en riant, ceux-ci l'ont réduit en pièce », qui place le vaincu dans à une situation à la fois d'humiliation et d'incompréhension, de soumission et de résignation.

C'est sur ce point que Lorenz distingue nettement l'homme de l'animal. Selon lui, l'homme ne se contente pas de maintenir son adversaire à distance, mais il éprouve le besoin ou l'envie de le supprimer. Nous retrouvons donc ici la notion de pulsion meurtrière en l'occurrence, qui peut expliquer l'attitude du vainqueur, qui dans le cas de figure présenté ci-dessus ne risque pourtant rien, l'ennemi étant vaincu et prisonnier. Il est utile de rapprocher cette notion de la théorie de Freud pour qui le passage à l'acte peut être vu ou ressenti comme l'anéantissement de ce qu'on hait.

A) Psychogenèse de l'agressivité

Si la psychologie comme la psychanalyse s'accordent sur l'origine biologique de l'agressivité, en revanche un désaccord demeure sur le sens du mot. Pour la psychanalyse plus restrictive, l'agressivité est vue comme tout acte de caractère hostile, tandis que pour la psychologie, l'agressivité demeure une tendance active tournée vers l'extérieur.

Quoiqu'il en soit, les deux disciplines s'entendent pour affirmer que l'agressivité demeure pulsionnelle, en ceci qu'elle résulte de la projection de la pulsion de mort sur l'autre.

→ Le combattant tuerait par pulsion pour ne pas être tué lui-même :

« La terreur nous habite toujours, nous rend nerveux, la gâchette facile. Lorsqu'en poste de guet une nuit nous entendons marcher, nous crions « who goes there ». Pas de réponse. « Who goes there », une deuxième fois. Toujours pas de réponse. Nous tirons de notre mitrailleuse Bren. Le lendemain matin, nous découvrons sept jeunes hommes d'environ 18 ans, beaux et blonds, membres des SS, sans doute en patrouille de reconnaissance, étendus dans le champ. Étant dans un motorisé pour l'essentiel de la guerre, il ne m'est pas arrivé souvent de tirer sur des individus et d'en voir les conséquences. A chaque fois j'en suis ébranlé. Mais c'est la guerre et il faut survivre. Oui, survivre, c'est tout ce qui compte²⁷ ».

En essayant de se dégager du côté trop technique de la démonstration, et pour faire simple, ce qui je le conviens n'est pas aisé, l'agressivité est liée par la libido (la pulsion) pour la préservation du Moi (affirmation de soi, défense du territoire, sexualité...). De la sorte que sublimée, elle (l'agressivité) se déplace et contribue ainsi à la formation du Surmoi au sortir de l'Œdipe. L'agressivité du ça (l'instance première) s'étant transformée en Surmoi (le Moi provient de la transformation du ça avec la réalité extérieure, le Surmoi peut être vu pour sa part comme une combinaison du Moi lié à l'énergie que dégage la pulsion).

²⁷ Joseph Paul Desjardins, soldat du régiment de la Chaudière (Canada), l'un des trois régiments francophones ayant combattu en Normandie : <http://www.debarquement-normandie.com/>

Notes : avant de poursuivre, il sera utile de redéfinir quelques termes pour la compréhension du lecteur²⁸.

Ça :	<u>intérêts pulsionnels</u> : Besoin de satisfaire immédiatement les pulsions. Principe de plaisir.
Surmoi :	<u>intérêts extérieurs</u> : "tu ne dois pas". Ce sont les interdits, la loi, les limites...
Idéal du Moi :	<u>intérêts narcissiques</u> : "tu dois", "tu devrais".
Moi :	<u>intérêts de la totalité de la personne</u> : pôle défensif de la personnalité construit avec les exigences du ça et les interdits du Surmoi face au réel.

Bien évidemment, et chacun l'aura compris, l'individu face à une situation d'agression, ou lui-même en tant qu'agresseur ne se pose pas la question de savoir si son Moi est en adéquation avec son Surmoi avant de passer à l'acte...

En fait, il apparaît que le Conscient accède à l'Inconscient comme les organes des sens accèdent à la réalité extérieure : par automatisme. Toutes les informations vécues par l'individu sont stockées dans une partie de mémoire à laquelle il peut accéder à un moment précis, dans un contexte particulier, ou face à une situation qui l'exige. Ces informations « refoulées » restent en temps ordinaire du domaine de l'Inconscient et s'ajoutent à d'autres contenus « innés » qui eux n'ont donc jamais transité par la conscience.

A ce niveau intervient le refoulement, qui comme son nom l'indique, est un processus qui agit comme un filtre sous l'impulsion du Moi et du Surmoi et consiste en un retour du refoulé, vu comme une satisfaction personnelle qui n'a pas eu lieu., et qui engendre l'angoisse.

Dès lors, confronté à cette situation, l'individu dispose de trois choix comportementaux : la fuite, la lutte ou l'inhibition de l'action.

Mais on retrouve toujours ce couple dominé/dominant où l'agressivité prend l'allure d'une agression de compétition.

A ce stade, il est permis de distinguer deux formes principales d'agressivité : l'agressivité hostile qui a pour but de blesser l'Autre volontairement, et l'agressivité instrumentale qui de son côté vise à la satisfaction individuelle.

²⁸ L'index des définitions complètes des termes employés se situe à la page 74

B) Théorie de l'agressivité

Ce phénomène est si complexe à analyser et à comprendre que même Freud a dû élaborer deux théories pour tenter d'éclaircir le principe. Une constante demeure dans ses théories : l'agressivité est liée aux pulsions qui se distinguent de l'instinct. Ce dernier peut être vu comme un comportement préformé et spécifique à une espèce. Alors que la pulsion se caractérise par son aspect biologique et mental.

En fait, il apparaît que toute pulsion présente une source (excitation), un but (éliminer la tension) et un objet (interchangeable, qui procure une satisfaction), à la différence de l'instinct pour qui l'objet est fixe.

Freud explique simplement cela à travers la libido et la pulsion de mort. Selon lui, la libido regroupe les pulsions qui unissent les différentes tendances alors que la pulsion de mort les fragmente. Réunies, ces deux pulsions sont à l'origine des phénomènes de vies. Mais si la libido ne parvient pas à canaliser l'énergie agressive, on assiste au retour sur soi de l'agressivité.

Et comme la pulsion à laquelle elle est liée, l'agressivité elle-même dispose d'une source (peur, frustration, échec, danger, dépendance... ou plaisir qui peut tendre au sadisme), d'un but (l'élimination de la tension par le passage à l'acte) et d'un objet (réel ou imaginaire).

Le dernier point important concerne l'agressivité de groupe. Il apparaît ainsi que tout autre groupe menace l'identité d'un groupe donné. A ce stade, le groupe pris comme entité devient le support de nos propres projections.

→ L'effet de groupe sur la psychologie collective : le renversement des valeurs sociales :

« [Nous] arrivons à un Block-Haus de mitrailleurs boches : ils sont crevés, depuis peu. Ils sont trois, tus saignés à la carotide par une petite incision identique : vraiment c'est du beau travail. Duez (le pauvre Duez qui n'a aucune nouvelle de sa femme et de ses enfants depuis le début) est heureux, il jubile. Il leur met le pied sur le ventre et les fait saigner... Gilles, plus pratique, leur prend leur tabac et le fume avec délice. Enfin nous avançons²⁹ ! »

Le témoignage de ce soldat éclaire le concept du groupe pris comme entité et qui devient le support de nos projections. L'emploi des termes crus tels « crevés, saignés » tranche avec la minimalisation de la situation : « petite incision », « beau travail », « délice » peut se traduire par le fait que la source de l'agressivité s'origine dans la peur et le danger et le but est l'élimination de cette peur par le geste du pied sur le ventre. La situation est extrêmement relativisée par les spectateurs de la scène pour qui l'élément important est le fait d'enfin avancer.

²⁹ Les carnets de l'aspirant Laby, médecin dans les tranchées, 28 juillet 1914 - 14 juillet 1919, Bayard, 2001, p.118

Partie 2 : Guerre et psychologie

Section 1 : La culture de guerre dans l'esprit humain

« Pris dans le tourbillon de ces années de guerres, informé unilatéralement, sans recul par rapport aux grands changements qui se sont déjà accomplis ou sont en voie de s'accomplir, sans avoir vent de l'avenir qui prend forme, nous-mêmes ne savons plus quel sens donner aux impressions qui nous assaillent et quelle valeur accorder aux jugements que nous formons³⁰. »

Dès 1915, dans son analyse du contexte internationale et de la tourmente sans précédent née du conflit meurtrier de la première guerre mondiale dans laquelle l'Europe est plongée, Sigmund Freud s'interroge sur les grands changements dans la psychologie humaine qui ont conduit des millions d'hommes sur les champs de bataille, dans des affrontements sanglants où prévalait désormais un sentiment nouveau : la généralisation de la violence. Mais surtout, au-delà des combats en eux-mêmes, il s'interroge sur les caractéristiques psychologiques qui ont conduit l'être humain à un tel besoin – ou réaction- de violence. Et si pour lui, dans un contexte où « même la science a perdu son impartialité³¹ » il convient comme lui de s'interroger sur « le mal de ce temps [que nous ressentons] avec une force excessive », qui a eu pour conséquence une « désillusion » et un « changement d'attitude à l'égard de la mort³² ».

1) La désillusion

Pour Freud, cette désillusion s'explique par un facteur précis. Avec ce conflit, la distinction s'efface entre l'homme présumé « moderne » « de race blanche régnant sur le monde³³ » et les races non européennes dites « moins évoluées », telles que les décrivaient les intellectuels du début du siècle - et les hommes issus de civilisations. « On avait attendu [d'eux] qu'ils fussent capables de résoudre par d'autres voies les dissensions et les conflits d'intérêts ».

Cette désillusion dans l'espèce humaine et la résolution pacifique des conflits s'illustre également par le désenchantement lié à la disparition de la morale –vue comme conduite de vie- qui prévalait alors. A cet égard, Freud constate que la brisure des lignes traditionnelles de conduites de vie rythmant « la communauté civilisée³⁴ » nécessitait avant le déclenchement des conflits une part de renoncement à toute satisfaction pulsionnelle. Pour l'auteur, ce postulat pouvait être atteint par l'homme dans sa recherche des « assises de l'existence³⁵ » de l'Etat, à savoir le non usage du mensonge et de la tromperie.

³⁰ Sigmund Freud « Essai de psychanalyse : considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », Petite bibliothèque de Payot (1981), page 9

³¹ Ibid

³² Ibid p.10

³³ Ibid

³⁴ Ibid p.11

³⁵ Ibid

La fracture fut d'autant plus grande, que la guerre –bien qu'envisagée par certains analystes- ne revêtait nullement cet abandon du développement des rapports moraux entre peuples et Etats. Tout au plus parlait-on de grands affrontements –même meurtriers- en référence au temps des guerres d'empire où l'honneur et la loyauté côtoyaient une forme de respect de l'ennemi.

Désormais et nonobstant le développement des armements et techniques de combats, Freud constate avec amertume qu'un pas décisif est désormais franchi dans la psychologie humaine. Cette nouvelle « rage aveugle », qui si elle est aussi cruelle que les précédentes, offre désormais un visage immoral en ceci qu'« elle rejette toutes les limitations auxquelles ont se soumet en tant de paix » qu'il entend comme droit des gens, n'effectuant plus aucune distinction entre non belligérants et combattants. Avec comme amplificateurs : la haine et l'horreur, l'injustice et la violence, le mensonge et la tromperie.

→ Le prix du sacrifice :

« Nous étions sacrificables. C'était dur à avaler. Nous venions d'une nation et d'une culture qui valorise la vie et l'individu. Se trouver dans une situation où sa vie semble n'avoir aucune valeur est le comble de la solitude. C'est une expérience mortifiante³⁶. »

Pour Freud, ce constat prend sa source dans le comportement des Etats qui imposent aux populations en temps de conflits une forme de soumission et d'expression de sacrifice pour la cause commune. Désormais, en s'affranchissant des règles de conduites – morale, justice, égalité- qui constituaient sa raison d'être, l'Etat rend l'homme désespéré, étranger dans son propre univers, qui adopte en retour un comportement brutal.

II) Le processus de développement

Comment dès lors caractériser la transition du comportement humain entre le bien et le mal ? A partir de quels phénomènes psychologiques l'homme va-t-il développer un comportement agressif et pourquoi ?

Freud constate un principe qui peut se décliner de deux manières. Dans un premier temps, pour expliquer l'avènement de la moralité chez l'homme, l'auteur écarte la théorie rousseauiste de « l'homme bon par nature » pour lui préférer celle du « processus de développement³⁷ » où l'immoralité inhérente à l'homme est canalisée par son éducation et son environnement civilisé.

Mais le fait de parler justement de faits « inhérents³⁸ » à l'humain place Freud devant un dilemme -qui peut s'expliquer du point de vue de la sémantique assez simplement-. En effet,

³⁶ Broken image, 1949, p.5

³⁷ Ibid p.16

³⁸ Ibid

il est permis de dire que Freud n'emploie pas ce terme au hasard. Par inhérent il faut comprendre que l'auteur entend lier une certaine forme d'immoralité au comportement de l'homme, comme une structure intime et nécessaire à l'espèce humaine proprement dite.

Dès lors, dans un second temps, au vue d'une approche d'avantage psychanalytique, Freud admet que l'homme, dans son moi le plus profond, est imprégné de motions pulsionnelles élémentaires tendant à la satisfaction de besoins originels, que l'auteur nomme « motions primitives³⁹ ».

→ Le passage à l'acte et la satisfaction des besoins pulsionnels vue comme une délivrance :

« Soupirs de soulagement ! J'ai tué j'espère mon - peut-être mes boches. J'ai fait mon devoir de Français. Depuis longtemps il me tardait de le faire. Et maintenant c'est de bien meilleur coeur que je ferai mon devoir de médecin⁴⁰. »

Dans cet exemple, l'acte de tuer commis par le soldat est vu comme primordial : La phrase « il me tardait de le faire » peut s'analyser comme une satisfaction d'un besoin incontournable pour l'individu.

III) Les motions primitives

Par motions primitives, il faut entendre un ensemble de pulsions élémentaires dont la classification en bonnes et mauvaises s'effectue par les exigences de chaque société. Il est permis de comprendre par là qu'une société basée sur le respect de la vie humaine condamnera bien évidemment comme mauvaise, l'action de supprimer la vie.

→ Exemple de l'évolution de l'échelle des peines depuis le 16^e siècle

Vol	527
Délits sexuels	234
Blasphème	102
Meurtre/homicide	95
Adultère	79
Sorcellerie	66
Infanticide	56
Emeute	9

Légende : L'échelle des condamnations à mort selon des délits précis varie en fonction des exigences de chaque société dans un temps donné.

³⁹ Ibid

⁴⁰ Les carnets de l'aspirant Laby, médecin dans les tranchées, 28 juillet 1914 - 14 juillet 1919, Bayard, 2001, p.80

⁴¹ Sources : Zürich, vol. 2, 1846; K. Pfyffer, Der Canton

Ce qui attire l'attention dans cette analyse des motions primitives, c'est le caractère que ces dernières développent à s'associer jusqu'à se retourner contre leur créateur, au point de muter. Ainsi, chacun passerait presque naturellement de l'égoïsme à l'altruisme jusqu'à la cruauté... et à la pitié. Ce dernier point est intéressant à plus d'un titre et exprime clairement l'ambivalence ou la diversification des développements observables dans le développement de chaque motion primitive. Le fait de passer d'un état d'égoïsme à un sentiment soit de cruauté soit de pitié, ne peut se traduire que par des influences extérieures au comportement, comme l'environnement sociétal, familiale... de l'individu.

→ La fraternisation contrainte de l'ennemi dans la guerre de tranchées de 14-18

« On voit par endroit, des Français et des Boches dormir côte à côte, éreintés, au fond des boyaux pleins d'eau ; ils se font prisonnier, suivant qu'ils sont plus ou moins nombreux.⁴² »

A) L'ambivalence affective

Ainsi, pour Freud, il y a un caractère indissociable entre ces notions qui apparemment s'affrontent sur le plan psychanalytique. Pour lui, ces notions qu'il qualifie d'« ambivalence affective⁴³ » s'illustrent plus précisément par l'amour et la haine. Aucun de ses deux termes n'étant exhaustif l'un de l'autre. Ce qui corrobore le fait pour Freud que l'homme ne peut dans ce cas être exclusivement classé comme bon ou mauvais, chacun ayant justement une propension à développer alternativement ces deux motions.

Pour revenir sur le paragraphe précédent, il est important de justifier les influences mauvaises qui jouent sur le comportement humain au point de le façonner. De ce point de vue, deux facteurs se complètent. D'une part un facteur interne qui peut s'analyser sous l'angle de l'érotisme, où dans ce sens, les pulsions égoïstes se muent en pulsions sociales, par le désir de plaire. Et d'autre part un facteur externe qui peut s'appréhender par la contrainte extérieure qu'est l'environnement éducatif et civilisationnel. En ce sens, pour l'auteur, la civilisation serait le prix du renoncement à la satisfaction pulsionnelle.

→ L'ambivalence affective : l'amour et la haine

« Pour accéder à notre abris nous sommes obligés de marcher sur une couche de cadavres boches ; c'est inouï ce qu'il y en a : plein les boyaux. A un point qu'on ne peut pas mettre les pieds à côté... Devant notre cagna sont les Boches tués, qui devaient y habiter : nous mangeons avec grand appétit le repas qui leur était préparé : de l'excellente choucroute⁴⁴. »

⁴² Les carnets de l'aspirant Laby, médecin dans les tranchées, 28 juillet 1914 - 14 juillet 1919, Bayard, 2001, p.242

⁴³ Ibid p.17

⁴⁴ Les carnets de l'aspirant Laby, médecin dans les tranchées, 28 juillet 1914 - 14 juillet 1919, Bayard, 2001, p.121

B) Une dualité d'influences

Dans le cadre de ce principe, l'homme est soumis à une dualité d'influences : l'influence du milieu civilisé et l'histoire de la civilisation ancestrale. Et en sens pour Freud, les pulsions externes n'apportent pas obligatoirement des sensations de sérénité. Et pour preuve, toute tentative éducative peut également se solder, ou passer par un stade de punition... ou récompense. Ce qui a pour effet de ne pas offrir une vision réaliste du comportement de l'individu face à de telles influences. Il est légitime de penser que le comportement d'un individu face à l'éventualité d'une répression en regard de ses actes se conforme, non pas à une transformation de ses pulsions égoïstes, mais plutôt à une envie de bien agir par rapport à une norme commune : l'idée sociale. Et pour aller plus loin, rien n'interdit de penser que cette attitude conciliante ne soit pas remise en question dès lors que l'interdit ou la contrainte n'existera plus. C'est pour cela que Freud précise que « nombre d'hommes obéissent à la civilisation sans suivre en cela leur nature⁴⁵ ».

Dès lors, comment interpréter le comportement et les pulsions naturelles qui assaillent l'être humain dans une société civilisatrice qui s'efforcerait de porter le plus haut possible les notions d'exigences morales ?

Comme élément de réponse, Freud propose d'y voir comme résultat une « constante répression pulsionnelle » de l'homme qui peut déboucher justement vers le besoin d'assouvir ses pulsions inhibées à la première occasion.

→ Le besoin de vengeance :

« Je dois aussi mentionner que pendant la matinée du Jour J, nous avons appris la mort de notre aumônier catholique qui avait sauté avec nous et qui a été tué par des grenades allemandes alors qu'il était auprès de nos blessés. Nous nous sommes jurés de venger sa mort sans porter attention aux lois de la guerre⁴⁶. »

Ce témoignage peut illustrer l'idée d'une constante répression pulsionnelle du soldat qui parvient à libérer ses pulsions après la survenance d'un élément causal.

IV) l'homme par nature n'est pas civilisé

Dans ses conclusions, Freud ne paraît pas étonné des comportements humains « non civilisés » qu'il analyse. C'est surtout le contraire qui lui aurait été surprenant, en ceci que l'homme selon lui n'est pas par nature civilisé. Encore que cette affirmation soit à nuancer.

⁴⁵ Ibid p.20

⁴⁶ D. Zane Schlemmer, Sergent de 19 ans appartenant à la Compagnie du Quartier Général, Second Bataillon du 508ème Régiment d'Infanterie Parachutiste, 82ème Division Aéroportée, http://www.dday-overlord.com/zane_schlemmer_4.htm

L'homme apparaît civilisé en fonction du milieu qu'il intègre et la volonté qu'il veut bien accorder à la manière d'exprimer sa civilité. En d'autre terme, l'homme saisira tous les prétextes pour exprimer son refoulement pulsionnel, même si sa « moralité relative, en vigueur au sein de [sa] propre nation, n'en a subi aucun dommage⁴⁷ ».

→ Le comportement non civilisé de l'homme : Les bourreaux d'Auschwitz

« Ici, le "haftling" [détenu] est un objet qu'on manipule. Il doit obéir aux ordres comme une machine. Il ne doit exprimer que l'humilité, la conscience de son indignité, de son néant devant l'autorité. Il n'a aucun droit, il ne pense pas, il est inexistant. Le dressage de la quarantaine vise à lui inculquer cette conviction, à briser sa personnalité puisqu'il est devenu interchangeable, à le conditionner aux nouveaux réflexes des marques de respect, à l'acceptation aveugle des ordres les plus arbitraires.

Dès lors, il est prêt à entrer dans le camp lui-même, c'est-à-dire à être mis au travail⁴⁸. »

Cet extrait offre une vision du refoulement pulsionnel des bourreaux face aux prisonniers par leur volonté d'assumer une autorité, un « dressage » envers ces derniers, et éventuellement leur dénier le statut d'être humain. Le prétexte dans ce cas pour commettre de tels actes peut puiser sa source dans la politique idéologique nazi et la suprématie de la race aryenne sur les autres.

Mais il ne faut pas pour autant en tirer des conclusions définitives sur le psychisme humain et son fonctionnement. En ceci que le stade initial psychique ne disparaît pas avec l'évolution de l'homme. Au contraire, il coexiste au côté des nouveaux éléments venus se greffer sur celui-ci. Au pire, il peut même refaire surface annulant toute évolution. On peut facilement schématiser ce modèle de pensée en se représentant soi-même face à un fait passé jugé profondément injuste. Le sentiment né à l'égard de cette représentation mentale – culpabilité, vengeance... même s'il s'atténue, perdure sous sa forme première. C'est pour cela que Freud parle à cet égard de « psychisme primitif » impérissable. Et la guerre selon l'auteur figure au rang des causes susceptibles de réactiver ce psychisme primitif latent.

A contrario, si nous suivons la pensée de Freud, la disparition du phénomène causal de la résurgence du psychisme primitif, entraînerait donc un retour au « normal ». Normal étant à considérer ici comme l'état dans lequel se trouvait le psychisme avant la survenance de la guerre.

Pour Freud, cette désillusion précédemment évoquée est à compléter par un second facteur afin de cerner l'homme et ses pulsions face à la guerre : le rapport à la mort.

⁴⁷ Ibid P.21

⁴⁸ Maurice Cling, « Vous qui entrez ici... Un enfant à Auschwitz », Graphein-FNDIRP, 1999

Section 2 : Le rapport entre l'homme et la mort

La question pour Freud est simple... ou aurait du l'être, et peut se présenter sous cette forme : quel est le rapport qu'entretient l'homme à la mort ? Encore faut-il préciser de quel mort il s'agit... la sienne, ou celle d'un autre ?

Concernant la première hypothèse, celle de notre propre mort, le sujet est sensible. En effet, l'homme ne parvient pas à se représenter sa mort autrement qu'en spectateur. Il assiste tel un témoin impuissant à la suite des événements. Que le lecteur imagine sa propre mort et il aura normalement l'explication de la théorie freudienne de « spectateur ».

Concernant la mort de « l'autre », en revanche, la réflexion est plus facile. En effet, l'homme entretient un rapport avec la mort quasi charnelle, en ceci que la mort a comme nécessaire condition de réalisation le fait qu'elle succède à la vie et qu'elle est vue comme une étape – pour certaines religions- ou comme un aboutissement, naturel ou accidentel.

C'est pour cette raison, que selon Freud, la mort « exerce une forte influence sur notre vie⁴⁹ ». Ne serait-ce que par le désir de se surpasser soi-même en risquant sa vie. Dans ce contexte, la guerre intervient comme le facteur déterminant pour analyser la mort, en cerner son étendue et ses conséquences en suivant un axe qui n'est plus celui du hasard. Désormais, « les hommes meurent réellement et non plus isolément mais en nombre, souvent par dizaines de mille en un seul jour⁵⁰ ».

A ce stade, Freud introduit deux notions distinctes pour cerner le sujet : il distingue au combat ceux qui font le sacrifice de leur propre vie, de ceux qui en arrière doivent souffrir de la perte d'un proche.

→ L'effroi face à la réalité :

« Je priais le Bon Dieu pour chasser la peur incontrôlable et l'horreur qui montaient en moi. J'ai descendu mon Bren carrier sur le sable. Je me trouvais à l'intérieur, en compagnie du caporal Robert Degrâce. On ne pouvait guère avancer, vu que l'infanterie buttait sur le mur du fond de la plage. Un spectacle effroyable se déroulait sous mes yeux... Des bras, des jambes... des corps morts, des noyés...Le bruit de notre artillerie tirant par-dessus ma tête. Nos tanks tirant à demi-immergés...⁵¹ »

Cet exemple montre la transposition de la violence subies par d'autres à son propre cas.

Pour Freud, la seconde catégorie, celle des personnes qui dans un conflit souffrent de la perte d'un proche, peut s'appréhender à travers deux aspects : celui qu'il attribue à l'homme des origines, et l'autre qui relève des couches profondes de la vie psychique.

⁴⁹ Ibid p.28

⁵⁰ Ibid p.29

⁵¹ Jean-Paul Boucher, soldat au sein de la compagnie de support du Régiment de la Chaudière
<http://www.debarquement-normandie.com/>

I) Le cas de l'homme des origines

Dans le premier cas, vu sous l'angle de l'homme des premiers âges, Freud s'est interrogé sur la manière dont il percevait la mort. S'il admet que l'homme dès ses origines a reconnu la mort comme une « abolition de la vie⁵² », il précise que l'homme a également nié la mort de son ennemi, en ceci que cette disparition signifiait « l'anéantissement de ce qu'il haïssait ». L'homme moderne obéit aux mêmes schémas, comme si les motions pulsionnelles de notre inconscient ne connaissaient pas la mort et à qui nous donnons un contenu négatif.

Dans ce schéma, la guerre ferait réapparaître l'homme des origines⁵³, celui qui ne croit pas à sa propre mort et qui désigne l'étranger comme un ennemi. D'ailleurs Freud conclut son essai de psychanalyse sur ce constat : « aussi longtemps que les peuples auront des conditions d'existence si différentes et que leur répulsion mutuelle sera si violente, il y aura nécessairement des guerres ».

→ Le désir de meurtre à l'égard de l'étranger :

« Quand il frappait, c'était toujours avec des gants de cuir, à cause de la résonance. Je n'en ai connu qu'un qui n'ait pas été renversé du premier coup par ce colosse haut comme un arbre. Cette mésaventure le mit d'ailleurs en rage. Son prestige avait souffert. Il ne travaillait jamais sans spectateur. J'ai moi-même entendu parler d'un kapo vert du camp central qui, pour expliquer une nouvelle prise à un collègue, appela un Juif qui passait par là par hasard et démontra sur lui la manière de tuer un homme d'un seul coup. L'expérience réussit. Personne n'y prêta attention⁵⁴. »

II) La préexistence du combattant au conflit

« La guerre requiert une condition nécessaire sinon suffisante : qu'il existe des guerriers et des combattants⁵⁵ ». Pour Claude Barrois, qui a travaillé à partir des réflexions de Freud, ce qui peut paraître une évidence à savoir que des combattants préexistent à tous conflits, n'est pas si simple à appréhender au niveau des « intentionnalités guerrières humaines⁵⁶ » que décrit l'auteur. Il s'agit de répondre en fait à une interrogation précise qui appelle une réponse de la psychanalyse : qu'est ce qui détermine l'homme à commettre des violences lors de conflits ?

⁵² Ibid p.30

⁵³ Ibid p.38

⁵⁴ Max Mannheimer, cité par Hermann Langbein, extraits proposés : « Le Tigre : un Blockälteste de la quarantaine à Auschwitz-Birkenau », « Hommes et femmes à Auschwitz », Fayard, 1975

⁵⁵ : Claude Barrois : « Psychanalyse du guerrier », p.8, Collection Pluriel Hachette, 1993

⁵⁶ Ibid, p.9

A préciser que cette notion est demeurée peu étudiée, en effet, cette approche psychanalytique de la commission de violences à même été écartée par Freud qui avouait n'avoir pas assez de données à ce sujet...!

Cette non réponse de Freud amène tout de même la réflexion personnelle suivante : « la mort, en tant que telle, produit dans sa finalité le même résultat quel que soit l'individu. Elle doit donc, pour être analysée, être interprétée dans l'instant précédent la fin de la vie. Dans ce cadre, qu'en est-il au point de vue psychologique chez celui qui risque de succomber sur un champ de bataille –pour une cause, un idéal, sa défense, sa survie...- par rapport à l'éventualité de la mort que l'on pourrait considérer comme plus traditionnelle –à voir ?- qui surviendrait dans la vie courante ? »...

→ L'approche de la mort au nom d'un idéal :

« Nous devons faire la jonction avec la Troop 1 et la K.Gun avant tout. Puis nous nous sommes portés vers le casino, la riposte Allemande était très virulente, mais je crois que notre rage et notre cœur ont fait la différence, rien ne nous arrêtais plus, nous étions chez nous"... »

Ici, le fait pour ce soldat d'être chez lui transcende sa condition face à une « riposte virulente » et lui permet d'accepter le risque de perdre la vie : « rien ne nous arrêtais plus » donc ni même la mort. En outre, deux notions antinomiques se font face dans ses propos : « rage » et « cœur ». Si toutes deux sont des pulsions, chacune est sensée produire chez l'être humain des résultats différents. Combinées, le psychisme y puise une motivation personnelle pour justifier la violence.

III) L'inné et l'acquis

Une des premières questions à poser en préalable, est de déterminer, la part –si elle existe- entre le caractère inné que pourrait présenter le comportement guerrier dans la psychologie humaine, et le rôle de l'environnement sociétal -ou l'acquis- dans le développement de pulsions guerrières.

Pour Claude Barrois, il apparaît important de ne pas « nier les facteurs matériel, génétique et biologique dans les destins individuels⁵⁷ ».

Sous couvert de précaution, (d'après le renvoi précédent en bas de page), il sera nécessaire de décrire la théorie de Barrois, pour comprendre... la théorie de cet auteur qui cite André Langaney⁵⁸ comme base réflexive : « Dans un domaine où il nous plaît de souligner que l'interdétermination génétique (avec la quasi-absence de comportements innés stéréotypés), la curiosité et le non-conformisme ont sans doute été des conditions essentielles, l'Homme est resté un animal dont les motivations élémentaires sont les pulsions de la faim, du sexe, et de l'agressivité ».

⁵⁷ Claude Barrois appuie son analyse en affirmant que les disciplines de la génétique moderne, l'éthologie et la psychologie « ont déjà montré qu'il serait inconséquent » de nier ces facteurs (matériels, génétiques et biologiques), mais sans référence jointe pour le prouver ou étayer sa thèse.

⁵⁸ André Langaney, « Les hommes », Paris, Armand Colin,, 1988, p.197

A) Le caractère inné

« Le guerrier trouve dans le combat l'accomplissement d'un moment essentiel de son destin personnel [...] le guerrier n'est un guerrier que dans et par l'action de guerre⁵⁹. »

Pour Claude Barrois, le guerrier possède dans ses gènes des dispositions « puissamment ancrées », qui le déterminent dans sa conduite.

En évitant de voir dans cette réflexion de l'auteur une analyse qui tendrait à étudier uniquement un certain type de combattants -du militaire de carrière... au héros des champs de bataille-, sans prendre en compte le simple conscrit qui pourtant lors des deux grands conflits mondiaux a formé le gros des bataillon et qui répond à une analyse psychologique différente dans ses motivations, le comportement du combattant type relèverait donc d'un caractère psychologique inné qui le pousserait à réaliser son destin dans l'affrontement, le combat.

→ Le passage du caractère inné au caractère acquis dans le combat :

« En ces intenses minutes, je conservais encore mon innocence de recrue inexpérimentée. Je subissais les événements sans trop prévoir la suite. J'avancais tel un zombie. Pour être franc, ce n'est pas lors du débarquement que la peur fut la plus forte. J'en ai ressenti davantage encore lors des semaines et des mois suivant notre arrivée en Normandie. C'est, je crois, parce que l'expérience des combats devenait à chaque jour plus imposante. Plus l'expérience est là, plus la peur résonne en toi, car tu sais ce qui peut arriver. Tu peux prévoir le pire. L'innocence et l'insouciance te quittent rapidement à la vue des blessés, des cadavres.⁶⁰ »

Cet extrait traduit l'apprentissage de la violence subie par le psychisme humain. La conséquence peut se voir dans le fait que la peur initiale et inconsciente de l'inconnue ressentie par le combattant novice s'est transformée en une forme précise d'effroi en toute connaissance de cause. Cette transition est marquée par le fait qu'il « avançait tel un zombie », instant précis où le Moi prend conscience d'un changement par rapport à un instant initial.

B) Le caractère acquis

La difficulté à analyser le caractère acquis du guerrier tient en deux éléments subjectifs. D'une part, le guerrier observe une méfiance particulière à l'égard des tiers dans lequel il ressent un sentiment de dévalorisation de sa fonction par la société. Le second élément peut-être vu comme un affrontement interne, du point de vue psychologique qui intervient en temps de paix, entre ses préceptes qui font de lui un combattant (tuer, être tué) et l'ordre

⁵⁹ Ibid p.17

⁶⁰ Jean-Paul Boucher, soldat au sein de la compagnie de support du Régiment de la Chaudière lors du débarquement en Normandie : <http://www.debarquement-normandie.com>

moral de la société qui exclue la possibilité de donner la mort, à l'image des réflexions engagées autour de la possibilité de recourir à l'euthanasie dans des cas médicaux précis.

Pour Claude Barrois, ce double sentiment qui assaille le combattant ne doit pas être exagéré pour autant. Chacun d'eux ont pleinement conscience de la fragilité de la vie. S'ils ont tous accepté l'éventualité de leur propre mort –à rapprocher de l'analyse de Freud pour qui l'homme ne peut parler de sa propre mort, et finalement ne voit que la mort de l'autre-, chacun d'eux garde un sentiment de modestie et d'effacement devant la société civile. Barrois estime que cette réserve qui ne s'exprime que dans le civil définit le sentiment de méfiance exprimé précédemment, comme celui de la crainte de l'incompréhension pour celui qui n'est pas dans le même schéma de vie, de pensée.

Une autre facette de l'acquis chez le combattant se retranscrit par rapport à son expérience du terrain. Il apparaît que « les blessures psychiques » engrangées d'années en années semblent avoir produit chez la plupart des guerriers, un état de réserve renforcé par un caractère grave. Mais un point commun semble s'attacher à tous ces hommes : l'injustice.

Cette injustice semble prioritairement orientée contre l'Etat (leur Etat comme la fonction publique), et la déshumanisation de ses rapports avec eux-mêmes. Barrois a noté comme réflexion particulière illustrant le propos : « Dire que nous nous sommes battus pour ça...⁶¹ »

→ Démobilisation et démoralisation : le retour à la réalité psychosociale

« J'ai été démobilisé à Belfort, ma ville natale, au début de l'année 1946, après 8 ans sous les drapeaux dont 5 ans de guerre. L'atmosphère était celle d'un pays déchiré, qui devait se reconstruire avec toutes les séquelles que l'on imagine, divisée entre les Pétainistes, les Gaullistes, les communistes. On nous a rassemblés dans la cour d'une caserne. Un sous-officier nous a réparti en groupes par ces mots qui me sont restés gravés : les Français d'un côté, les Gaullistes de l'autre. Voilà comment on traitait les Français Libres à l'époque. Nos tickets de rationnement n'étaient pas non plus les mêmes que ceux de tout un chacun ; notre ration était divisée par deux.. Pourquoi ? Parce que justement, nous étions des Français Libres. Cela se passe de commentaires. La paix et le calme sont revenus avec le temps.⁶² »

Ce sentiment d'injustice qui peut être vu comme une frustration par le guerrier traduit pour certains un décalage avec la société et pour d'autres une non adaptation au monde contemporain, il traduit également l'idée « de la difficulté que représente le fait d'être un guerrier dans un pays qui a pratiquement oublié le mot et son sens⁶³. »

⁶¹ Claude Barrois : « Psychanalyse du guerrier », p.28

⁶² Jean Couturier, l'un des 177 Français du Jour J, présent lors du débarquement en Normandie : <http://www.debarquement-normandie.com>

⁶³ Ibid, p.29

C) La vocation guerrière

Barrois distingue principalement la vocation « par l'origine » de la vocation « sur le tas ».

La vocation par l'origine comme son nom l'indique, regroupe les vocations de combattants élevés au sein de familles traditionnellement militaires. Généralement aristocratiques, ces milieux se basent sur le respect de la tradition comme de l'honneur et professent dès l'enfance les qualités liées à la chasse ou au sport.

La deuxième forme de vocation, celle dont les guerriers se découvrent eux-mêmes dans la guerre, peut prendre plusieurs formes, comme l'attrait d'une cause inhabituelle, comme la défense de la nation, ou la découverte de ses propres capacités de meneur d'hommes qui peut amener à se surpasser.

Dans les deux cas, l'uniforme ne fait pourtant pas forcément le guerrier... et inversement. Barrois rappelle que durant les événements d'Algérie, et ce malgré une faible préparation autant au zèle patriotique qu'à la réalité du terrain, un nombre important de soldats se sont illustrés, « prenant leur destin en main. »

De même que durant la première guerre mondiale, conflit autrement destructeur sur le plan des vies humaines, un nombre important de « poilus » a su faire acte de bravoure, malgré le constant mépris que nombre d'entre-eux affichaient à l'égard de supérieurs jugés inaptes et à l'origine de massacres inutiles. Ce qui a conduit à produire en certain cas un sentiment de haine de la guerre.

→ Ambivalence entre l'intérêt national et le l'intérêt privé du soldat :

« En les reconduisant à Saint-Amant, nous croisons un marsouin qu'on va fusiller pour haute trahison. Il défile devant les troupes, soutenu par un aumônier. Il est blanc comme un mort, véritable loque humaine. On le dégrade après avoir lu sa sentence de mort : il a crié aux Boches, étant en sentinelle avancée, de venir le prendre, lui et ses camarades car, dit-il, ils ne sont que dix. Quant on lui dit qu'il est indigne d'être soldat français, il pleure. Il redéfile devant les troupes. C'est horriblement long. Puis, douze hommes le fusillent : il tombe doucement, s'affaisse sur ses genoux. Coup de grâce... c'est fini. Les troupes défilent devant lui en présentant les armes. Nous sommes un peu soulagé en entendant dire par ses camarades que c'était une parfaite crapule.⁶⁴ »

Dans cet exemple, il apparaît clairement que l'interrogation que se pose le témoin de l'exécution sur la validité de la mise à mort d'un combattant Français par ses propres compatriotes ne trouve sa contrepartie et son apaisement uniquement dans le fait que l'homme exécuté était avant tout une crapule.

Le dernier point concernant la vocation guerrière se rapporte plus particulièrement au statut du combattant et à son abnégation des privilèges et droits de la vie civile. En effet, au nom de l'honneur, le guerrier doit une obéissance absolue aux ordres supérieurs –le cas échéant

⁶⁴ Les carnets de l'aspirant Laby, médecin dans les tranchées, 28 juillet 1914 - 14 juillet 1919, Bayard, 2001, p.84-85

suyvant son grade, exercer lui-même l'autorité-. De ce fait il doit accepter sans condition toute mission de guerre, ce qui sous-tend l'éventualité de tuer ou d'être tuer⁶⁵.

Ce qui pose l'épineux problème de la culpabilité éventuelle qu'éprouve le soldat face à des actions susceptibles d'entraîner la mort chez l'ennemi, ou celle de ses camarades. La mort de soi-même n'entraînant pas à proprement parler de culpabilité.

D) Le sacrifice de soi ou de l'autre

Le combattant est-il insensible ? Cette question apparemment anodine suscite pourtant nombre de réflexions. En premier lieu, le combattant serait insensible à quoi ? À la mort de l'ennemi, ou à celle de ses camarades ? À donner la mort, ou à « reprendre » la vie ? Insensible par rapport à soi-même ou à la souffrance des autres ? S'agit-il d'une souffrance physique ou d'une souffrance morale ?

→ La souffrance morale face à la mort :

« À l'avant dernière contre-attaque allemande, des chars Panzer IV, des StuG's et quelques éléments de l'infanterie déferlent sur nous. Le Major Fernand Mousseau a alors demandé un tir de barrage sur nos propres positions de têtes. Effectivement, nous avons réussi à les repousser et ce malgré de très lourdes pertes. C'est là que nous avons eu le plus de touchés, je crois. Pendant cette contre-attaque et le tir de notre artillerie, j'étais enfoui dans mon trou et j'attendais le sifflement des balles, des obus et les explosions tout autour de moi. Les cris des chenilles des chars me stressent et tout est amplifié. À un certain moment, un gars juste à côté, dans un autre trou, me crie: qui sifflent non loin. .""Hey,Frève, regarde s'ils s'en viennent !.. Je lui réponds tout de suite : ..Fais-le toi-même !.. J'entends des crépitements, des balles ... C'est mon gars à côté qui s'est fait tiré dessus et malheureusement, il a tout reçu à la tête⁶⁶. »

Cet exemple traduit à la fois un sentiment de culpabilité et de souffrance par le fait que le second combattant meurt des suites du refus par le premier de se relever pour vérifier sa position : « Fais le toi-même », ici peut être analysé indirectement comme : « meurt toi-même ».

E) Culpabilité et souffrance

Pour Barrois, la culpabilité et la souffrance du combattant concernent en premier lieu le camarade mort au combat. Ce qui engendre en retour un sentiment de culpabilité qui fait souffler cette litanie dans les esprits, ondoyante comme une lancinante question sans réponse « pourquoi lui et pas moi ? »

⁶⁵ Voir sur ce point des droits et devoir du soldat, le Décret n° 2005-796 du 15 juillet 2005 relatif à la discipline générale militaire présenté en Annexes, p.78

⁶⁶ Wilfrid Freve, Lance Corporal des Fusiliers Mont Royal, <http://www.debarquement-normandie.com/>

→ La souffrance face à la mort du camarade :

« Nous avons déjà douze brancardiers hors de combat. Le bombardement redouble. Un obus tombe en plein à la porte de notre PS, à un mètre : tout est éclaboussé de sang. Il y a une dizaine de tués et blessés là, devant nous. C'est une vision horrible. Notre petit fanion de la Croix-Rouge est pulvérisé. Tout à coup, une marmite arrive, à une cinquantaine de mètre d'ici, près de mon vieil ami le capitaine Fenaux, qui tombe. Un poilu l'amène », couvert de sang, sur ses épaules. Il est grièvement blessé, à la tête, au bras, à la jambe : il me regarde et dit simplement : " Tu vois, Trutru, j'ai mon compte !" Je lui fais son pansement de la tête tandis que Touille et Lamaze pansent le reste. On lui coupe ses jumelles qu'il a au cou et il me les donne comme souvenir. De sentir son sang si rouge et si chaud couler plein mes mains, ça me fait mal. Je m'étrangle pour ne pas pleurer et dès que j'ai fini, je vais me cacher derrière le mur qui sert de porte –et je ne puis plus retenir mes larmes. A un moment il a du délire. Mais quand le soir arrive, il est moins mal. Il envoie chercher sa croix de guerre dans son sac et je la lui accroche avec une épingle : il veut l'avoir s'il meurt...⁶⁷ »

« La culpabilité se fond souvent dans le sentiment de dégradation morale générale que la guerre suscite, et l'effroi de constater, à la limite, sa propre insensibilité affective⁶⁸. »
Ainsi, face à la mort de compagnons d'armes, le doute semble s'insinuer dans l'esprit du combattant, non sur la moralité du combat auquel il participe, mais sur son propre comportement face à la mort. Ce qui lui fait peur, qui le rend coupable, c'est justement d'être insensible. Dès lors il serait peut être plus judicieux de voir dans ce sentiment de culpabilité un moyen d'extérioriser inconsciemment sa sensibilité... sans la montrer.

Pour Barrois, le plus souvent, les guerriers sont décrits comme des victimes sacrificielles « appelés à mourir pour la patrie⁶⁹ ». Hors qu'en est il dans la réalité ? Au nom de quels principes ou idéaux sacrifie t'on sa vie ? Si l'idée de défense de la Nation ou de la Patrie existe (pour notre société), un intérêt supérieur semble émerger chez le combattant qui engage sa vie : l'importance du réseau affectif de son petit groupe, que Barrois transcrit comme « l'honneur militaire [...], valeur essentielle du guerrier.⁷⁰ »

→ Le sacrifice de soldats :

Le lieutenant Lebrun, un copain aussi, est blessé à la tête : fracture ; très brave, ça le fait rigoler. Etant évacué, il croise le général qui veut lui donner sa croix de

⁶⁷ Les carnets de l'aspirant Laby, médecin dans les tranchées, 28 juillet 1914 - 14 juillet 1919, Bayard, 2001, p.178

⁶⁸ Claude Barrois, p.32

⁶⁹ Ibid

⁷⁰ Ibid

guerre. il refuse, disant ne pas la mériter, n'ayant pas atteint son objectif. (Trépané le lendemain, il refusa de se laisser endormir).⁷¹

Dans cet exemple, l'idée de sacrifice pour la nation est important, comme le fait pour le soldat de refuser une gratification pour un objectif manqué, qui entrerait en contradiction avec son idéal et ses interdits : son Surmoi.

F) Tuer, être tué

Un des éléments déterminants dans la compréhension de la psychologie du combattant –à défaut d'être sa principale activité- est ce qui le caractérise le mieux : tuer ou être tué.

Ce problème délicat qui va à l'encontre de la morale civile, n'est pas le domaine le plus facilement abordé par les analystes et chercheurs. Peut on y voir une forme de censure non morale, mais psychologique par rapport à ce qui à trait à la mort (donner et recevoir) et qui fatalement renvoie à soi-même ?

Le titre même de ce paragraphe « tuer, être tué » ne plonge t'il pas le lecteur dans un double malaise ? A savoir l'entremêlement d'une pulsion mortifère à une crainte de l'anéantissement subit et non désiré ? Est-ce pour cela que ces deux thèmes ne provoquent pas la même répulsion, et que le second « être tué » est d'avantage usité par les historiens de guerre ?

→ L'apprentissage de la peur :

« Pour être franc, ce n'est pas lors du débarquement que la peur fut la plus forte. J'en ai ressenti davantage encore lors des semaines et des mois suivant notre arrivée en Normandie. C'est, je crois, parce que l'expérience des combats devenait à chaque jour plus imposante. Plus l'expérience est là, plus la peur résonne en toi, car tu sais ce qui peut arriver. Tu peux prévoir le pire. L'innocence et l'insouciance te quittent rapidement à la vue des blessés, des cadavres⁷². »

Dans son analyse intitulée « Effet physique chez l'individu de l'idée de mort suggérée par la collectivité », Marcel Mauss a essayé de déterminer s'il existait chez l'humain des faits qui montrent la liaison directe du physique, du psychologique et du moral (social) en essayant de rapprocher psychologie et sociologie.

Pour ce faire, Mauss part d'un constat : les hommes sont susceptibles de causer la mort brutalement parce qu'ils savent (ou croient) qu'ils vont mourir.

Barrois voit dans cette peur d'évoquer la mort, une forme de « malaise suscité par l'idée que le guerrier exerce une fonction presque honteuse⁷³ » qu'il explique pour sa part comme un mécanisme de défense inconscient. Ce constat s'étend aux termes employés pour décrire la guerre du Golfe comme une « guerre propre ».

⁷¹ Les carnets de l'aspirant Laby, médecin dans les tranchées, 28 juillet 1914 - 14 juillet 1919, Bayard, 2001, p.160

⁷² Jean-Paul Boucher, soldat au sein de la compagnie de support du Régiment de la Chaudière : <http://www.debarquement-normandie.com/>

⁷³ Claude Barrois, p.132

Concernant la mort elle-même et le sentiment qui anime l'être humain face à elle, il apparaît logiquement que c'est au moment de la bataille qu'elle s'exacerbe dans un sentiment mêlant courage et peur, mort reçue et mort donnée. Face à cette impression, le guerrier est soit sublimé et emporté par le courage et la détermination au risque de sa vie, soit paralysé et acculé à l'effondrement. Ce constat est renforcé par la critique de Barrois « ce sont les guerriers qui décideront du devenir de la bataille⁷⁴. »

→ La sublimation du courage :

« A vingt heures, encore une alerte aux gaz. Cette fois je n'ai pas peur. Quelle éducation de la volonté cette guerre ! Dire que l'autre jour –et bien malgré moi – je me suis mis à trembler : un tremblement nerveux, idiot, contre lequel je réagissais de toutes mes forces, mais en vain. Je suis content de cette petite victoire sur ma carcasse. Ce n'est, aujourd'hui encore, qu'une fausse alerte. Mais la prochaine fois, j'espère être tout à fait à la hauteur⁷⁵. »

Ce témoignage offre la particularité de montrer comment le Moi essaie de se persuader que la peur est désormais absente et refoulée : « cette fois je n'ai pas peur ». Cette sensation dont veut se convaincre le soldat est néanmoins fortement remise en question par la fin de son intervention : « la prochaine fois, j'espère être tout à fait à la hauteur ».

⁷⁴ Ibid

⁷⁵ Les carnets de l'aspirant Laby, médecin dans les tranchées, 28 juillet 1914 - 14 juillet 1919, Bayard, 2001, p.141

Partie 3 : La lutte pour sa propre survie

Selon Darwin, partout où la vie foisonne, elle tend à se multiplier, entraînant une surabondance d'êtres dans la nature. Cependant, l'espace et la nourriture sont limités. Il est donc nécessaire qu'ait lieu une destruction permanente des êtres qui vivent dans la nature. Comme tous ne peuvent survivre, il en résulte une concurrence féroce entre les individus d'une même espèce tout comme entre chaque individu de chaque espèce. La lutte pour l'existence naît des limites inhérentes à un milieu écologique et à la tendance de la multiplication propre à toutes les espèces.

Cette lutte conduit à la survie des individus et des espèces les mieux adaptés à leur milieu. On constate qu'il y a une influence de la lutte pour l'existence sur la sélection naturelle et la sélection sexuelle : ce sont les variations qui procurent un avantage dans les rapports aux autres ou dans le rapport à l'environnement qui tendent à se préserver.

Section I : Psy et comportements face à la mort

Pour Paul Fussel⁷⁶, l'évolution décisive qui marque la transition entre le combat tel qu'on le connaissait⁷⁷ eu lieu lors de la seconde guerre mondiale, où le monde américain encore perclus dans ses idéaux de guerre « facile », mobile et mécanisée, découvre la réalité et la sauvagerie des combats dans une Europe meurtrie. « Personne ne voulait regarder en face la terrible vérité : les succès militaires se remportent au prix d'une violence, d'une peur et d'un martyre insensés⁷⁸. »

I) Dégâts de guerre

Un sentiment que traduit bien la sous évaluation de l'Intendance de l'US Army dans ses premières estimations du nombre total d'immatriculations de tombes nécessaires dès les premiers jours du conflit. Comme d'ailleurs de son équipement où trônait encore en belle place... le cheval⁷⁹. Du point de vue des forces blindées, le constat est le même. Une grande part des techniques utilisées dans la construction des matériels militaires datait des années 1920 –exceptée la Jeep-, qui se caractérisaient par une flottille de véhicules légers au blindage très mince et faiblement armés, des fusils aux baïonnettes démesurées et encombrantes... le

⁷⁶ Paul Fussel, lieutenant de la 103^e division d'infanterie de l'US Army durant la seconde guerre mondiale, professeur de littérature anglaise à l'Université de Pennsylvanie.

⁷⁷ Selon la conception de Clausewitz, la guerre était perçue comme un affrontement entre armées régulières aux procédures normalisées.

⁷⁸ Paul Fussel, «Wartime, Understanding and behavior in the second world war », Oxford University Press, 1989, p.12

⁷⁹ En 1941, le War Department des Etats-Unis recensait dans l'armée 20 000 chevaux.

tout selon Fussel, sous des allures de « boy scoutisme ». Mais les Etats-Unis n'étaient pas les seuls à présenter cet aspect étonnant, les armées britanniques présentaient des caractéristiques similaires, comme plus largement une grande partie des pays en conflits⁸⁰, exceptée l'Allemagne, mieux préparée psychologiquement et matériellement.

→ Le ressenti psychologique des soldats alliés face à la préparation matérielle allemande :

« Notre lieutenant fit stopper son char et mit pied à terre ; l'on fit de même. Au près d'un camion Mercedes gisait un feldwebel : pistolet LUG au côté, sacoche de cuir fixée par des mousquetons au ceinturon, et des jumelles dans un étui suspendues au cou. De Saint Olive ouvrit la sacoche. Celle-ci contenait des relevés, des cartes topographiques, du papier calque et des crayons de couleur impeccablement rangés. Les jumelles de grande puissance portaient la marque Carl Zeiss Iéna.

Comment se faisait-il qu'un sous-officier allemand soit aussi bien équipé, alors que les officiers français ne disposaient de rien ou presque⁸¹ ? »

Comment, dans cette présentation très sommaire relatant certains aspects des préparatifs de l'armée allemande, ne pas faire un parallèle entre le niveau de préparation des matériels, et l'absence de conditionnement psychologique des militaires face à la réalité de la guerre ? « La vérité, c'est que, dans les services du gouvernement, pas un homme sur vingt ne saisit dans quelle atroce, sale et terrible affaire nous sommes engagés⁸². »

Un sentiment que traduit la propagande militaire des années 1940 en faveur du recrutement pour l'effort de guerre, où l'on pouvait observer sur les affiches placardées dans les rues, des personnalités affublées d'un équipement désuet et inadapté aux exigences de cette guerre nouvelle. D'ailleurs, dès 1943, le ton change, et les corps morts de soldats présentés sur des affiches⁸³ commencent progressivement à faire prendre conscience à l'opinion de la réalité de la situation. Et vers la fin de la guerre, la morale initialement présente dans la propagande militaire, a définitivement fait place à l'absolue nécessité de terminer cette guerre si horrible et sanglante, par tous les moyens⁸⁴, même immoraux.

⁸⁰ En septembre 1939, la cavalerie polonaise se fit tailler en pièces par les Panzers allemands lors d'une charge restée célèbre et tragique.

⁸¹ Mémoires de Guerre de Michel Rousselle,
<http://pages.livresdeguerre.net/pages/sujet.php?id=rousselle&su=113&np=356>

⁸² Stephen E. Ambrose, « Eisenhower : Soldier, general of the Army, President-Elect, 1890-1952 », New York, 1983, Paris, Flammarion, 1986.

⁸³ Voir annexe p.90

⁸⁴ Voir annexe p.89

A) La prise de conscience de la réalité de la guerre dans l'opinion

La transition entre la prise de conscience du caractère atroce de la guerre dans l'opinion et la réalité du terrain qu'affrontaient les combattants s'est donc produite, d'avantage afin de terminer une impitoyable lutte sanguinaire au plus vite que de s'apitoyer sur la moralité des actions engagées. « Vers la fin de la guerre, les idées initiales de finesse, de précision et de subtilité avaient cédé à l'exigence d'achever le travail à tout prix⁸⁵. »

Le résultat de cette prise de conscience fut sans ambiguïté. En effet, il devenait limpide que les actions de précision jusqu'alors usitées, ne permettraient pas de terminer rapidement le conflit. L'évidence se fit jour que la solution consistait plus en l'intensification des frappes. Désormais il importait peu de viser soigneusement son adversaire. Avec le développement de nouveaux armements plus puissants, même si jugés moins pratiques ou... moins élégants, il suffisait de tirer dans le tas pour produire l'effet désiré.

L'autre grand perdant de cette nouvelle manière de combattre fut sans conteste la tactique, à laquelle on serait tenté de rapprocher l'adresse, qui fut supplantée par la tuerie de masse et le pilonnage des artilleurs, avions, tanks.... Un constat qui a permis à Geoffrey Perrett⁸⁶ d'affirmer que désormais « les guerres totales de l'histoire moderne donnent la victoire au camp qui a les plus grosses usines ».

Un constat à timorer tout de même, car le formidable engagement militaire des USA dans la guerre du Vietnam n'a pas permis de confirmer ce point de vue. Néanmoins il est permis de déceler dans cette nouvelle façon d'envisager les batailles – par la puissance- le futur emploi de la bombe atomique,- et par l'abandon de la morale- contre des cibles civiles.

D'ailleurs, Fussel cite à ce propos Catton : « Une particularité de la guerre moderne, c'est qu'elle mène le jeu. Une fois commencée, il faut la conduire jusqu'à son terme, ce qui met en route des événements qui échapperont peut-être au contrôle des hommes. En faisant le nécessaire pour gagner, les hommes accomplissent des actes qui altèrent le sol même où la société plonge ses racines⁸⁷. »

II) Parallélisme entre la psychologie individuelle et l'évolution de la guerre

Est-il permis d'envisager dès lors un éventuel lien entre cette évolution de la guerre, et la psychologie du combattant, telle que désormais ce dernier perçoit le combat et l'ennemi ? En effet, les scrupules du début du conflit de ne pas bombarder les civiles ont vite laissé la place aux bombardements massifs des villes autant du côté américain et anglais qu'allemand.

⁸⁵ Paul Fussel, p.18

⁸⁶ Geoffrey Perret, « Days of sadness », p.67

⁸⁷ Catton, guerre de sécession, (1861)

A) L'adaptation au carnage

En effet, il ne serait pas absurde de penser que l'être humain, aussi civilisé et moral qu'il soit, sache s'adapter au carnage, à la furie des combats, au sang versé, aux humiliations, à la peur... lorsqu'il y est perpétuellement confronté.

Mais dans le même schéma réflexif, il est également permis de poser cette question : le combattant ne lutterait-il pas davantage pour sa propre survie que par idéal ou esprit d'obéissance lorsqu'il est engagé dans un combat meurtrier ?

→ L'instinct de survie :

« Un obus de mortier a atteint de plein fouet l'avant du LCI 527, provoquant l'effondrement du pont, mais l'abordage de la plage me parut se faire sans réaction de l'ennemi, qui riposta après que nous ayons sectionné le premier réseau de barbelés... » Jean Couturier ajoute. "...En fait, je crois qu'à cet instant, chacun a perçu quelque chose de différent, lorsque nous en avons discuté après les combats, Bolloré par exemple se souvenait d'une riposte farouche. A peine sorti de mon L.C.I., j'ai couru, aussi vite que j'ai pu le faire, notre premier objectif était de nous mettre à couvert. Finalement, je n'ai pas prêté attention à ce qui pouvait se passer autour de moi, j'ai couru, de manière presque machinale. L'instinct de survie, sans doute.⁸⁸ »

A partir de là, est-il possible d'envisager le fait que l'esprit (le moi) l'emporte sur tout autre facteur face à une situation extrême où l'existence même de l'être humain est en jeu ? Ce qui peut avoir comme conséquence d'engendrer des pulsions mortifères suffisamment fortes pour parvenir à un état d'excitation propre à engendrer la mort de celui que l'on affronte, comme seule issue possible à sa survie. D'ailleurs, lorsque Freud analyse la mort donnée volontairement à autrui, ne mentionne-t-il pas le fait que la disparition physique de l'ennemi signifie en fait pour le combattant « l'anéantissement de ce qu'il haïssait » ?

Il est néanmoins dommage que Freud n'ait pas davantage qualifié cette haine. Concerne-t-elle une représentation physique en la personne de l'ennemi, ou au contraire une représentation mentale de la peur de la mort qu'il faut surpasser en tuant ce qui l'incarne, à savoir l'ennemi ?

⁸⁸ Jean Couturier, l'un des 177 Français du Jour J, présent lors du débarquement en Normandie : <http://www.debarquement-normandie.com>

B) La fierté dans le jeu de la vie et de la mort

Un autre facteur important dans la psychologie humaine peut contribuer à expliquer la manière dont le combattant parvient à lutter contre la peur et la mort. A noter que ces deux dernières notions –la peur et la mort- sont souvent liées. Il s’agit du sentiment de « fierté », qui peut s’appréhender autant du côté du regard extérieur que de l’estime personnelle.

→ Le besoin d’estime des camarades :

« Le courage physique n’est guère plus que la capacité de contrôler la peur physique que ressentent tous les hommes normaux, et la lâcheté ne consiste pas à avoir peur, mais à céder à la peur. Qu’est-ce qui, dans ces conditions, garde le soldat de céder à la peur ? La réponse est, tout simplement : son désir de conserver l’estime de ses amis et frères d’armes (...) sa fierté étouffe sa peur⁸⁹ ».

Ce texte, visiblement écrit par un officier ne renseigne pas forcément de l’état psychologique réel face à la peur dans laquelle se trouvent les combattants en première ligne. Mais il apporte un éclairage instructif sur la manière dont est abordé la peur au combat, et la façon de réagir : en plaçant le combattant face à lui-même et à ses responsabilités. S’il est admis que la peur est naturelle, chacun est invité à la combattre sous peine de lâcheté. D’ailleurs, l’accent est mis sur la responsabilité personnelle du combattant défaillant et ses répercussions sur l’esprit de groupe et de fierté qui anime l’armée. En clair : si tu veux te sauver... sauve ton voisin, mais en aucun cas n’abandonne pas.

La réalité semble en effet légèrement différente sur le terrain, pour exemple l’extrait suivant :

« Nous ne parlions pas de ces choses là. Elles étaient trop horribles et obscènes, même pour des vétérans endurcis [...]. C’est trop insensé de croire que des hommes peuvent réellement vivre et se battre pendant des jours et des nuits d’affilée dans des conditions aussi terribles et ne pas devenir fous [...]. Pour moi, la guerre, c’était la folie. »

Extrait que ce dernier témoignage complétera :

A propos de la guerre : *« s’imaginer qu’il s’agit d’autre chose que d’un tas de gens qui s’entre tuent, c’est prétendre que ce n’est pas la guerre. C’est interpréter de travers l’instinct de l’homme pour le meurtre⁹⁰. »*

⁸⁹ Joseph I Greene, The infantry journal reader, p.266

⁹⁰ Journey with a pistol

III) Les frustrations du désir

Face à la souffrance, la violence, ou la peur générée par cette hydre monstrueuse que devenait la guerre au fur et à mesure de l'avancée des combats, les satisfactions sensées jouer le rôle de pôles déstressants étaient bien évidemment peu nombreuses en 1940.

A) L'alcool et la drogue

Perclus dans sa solitude et son angoisse, le combattant américain s'est retourné vers l'usage de « calmants » sous forme d'alcool durant la seconde guerre mondiale, ou de drogue pendant les affrontements du Vietnam. L'emploi qui en a été fait fut tel, que certains n'hésitent pas à parler aujourd'hui de « culture alcoolique » pour qualifier l'ampleur du phénomène. Alors que durant la guerre de 14-18, les organisations anti-alcooliques et autres associations vertueuses ou morales sont parvenues à fortement limiter l'usage de ce breuvage, l'emploi de l'alcool depuis 39-45 était quasi institutionnalisé.

Au sein même des unités combattantes il n'était par rare de voir s'installer des cantines avec alcool, ou l'enivrement était autorisé pour tous les grades dans les limites du camp.

Désormais on buvait ou on fumait pour tromper sa peur, et non la combattre. Ce sentiment d'isolement alcoolique contre la réalité traduit particulièrement l'angoisse quotidienne des combattants.

B) La frénésie sexuelle

Un autre aspect de frustration que connaissaient les combattants en période de guerre reste sans équivoque possible le désir sexuel. Ce sujet intéressant, voir ludique ne doit pas cacher le fait que le désir humain comme l'a démontré Freud reste une pulsion.

Si comme le reconnaît Fussel, les soldats du front qui nommaient ce désir « le problème de l'arrière⁹¹ » n'étaient pas les plus concernés. La peur comme la faim, l'épuisement comme le désespoir les tenaillaient en permanence, abolissant le désir sexuel immédiat. Ce qui ne signifie nullement que personnes n'y songeait. Hors si le front se caractérise par un comportement asexué, l'arrière en revanche n'obéissait pas aux mêmes impératifs. Le discours officiel prônait pourtant bien l'absence de rapports entre partenaires non mariés⁹²,

⁹¹ Fussel, p.150

⁹² L'homosexualité n'est pas étudiée dans cette partie, par manque de supports et d'études réalisées durant cette période. Un constat que corrobore Fussel qui reconnaît que la seconde guerre se démarque de la première en ceci que la convention voulait que la sexualité durant cette guerre soit hétérosexuelle. Ce qui n'a pas empêché le fait que ce type de liaison entres hommes étaient courantes, surtout selon les rares témoignages essentiellement américains, entre prisonniers de guerre japonais. Ce qui n'exclue par le fait que l'homosexualité ait forcément été présente dans chaque camp.

mais ce même discours précisait tout de même qu'au cas où, l'emploi du préservatif était fortement conseillé, de même que la visite médicale. D'ailleurs la distribution des préservatifs était gratuite dans l'armée américaine, et le fait d'attraper une maladie vénérienne était passible de sanctions. L'information était d'ailleurs répandue au sein des armées. Les américains disposaient de documentaires dont le plus célèbre était « Good girls have VD too⁹³ ». Les anglais et leur célèbre « non sens » leur préféraient l'humour verbal⁹⁴.

Loin d'être anecdotique, la frénésie sexuelle a semblé être magnifiée par la guerre. Peut-être est-ce du aux longues périodes d'abstinences forcées des combattants. Mais lorsque l'occasion se présentait, même Fussel constate que « le sexe surgit avec une puissance et une violence qui suggérait que les soldats en avaient manqué depuis trop longtemps. »

Cette situation a été particulièrement importante lors des mois qui ont précédé le Dday. Londres s'est remplies de prostituées de tous âges, officiant dans chaque recoin de la ville.

→ Le besoin de frénésie sexuelle avant la mort :

« Nous étions sur le point d'ouvrir un second front. Tout le monde le savait, et aussi que beaucoup d'hommes allaient mourir [...] Je ne décrirai pas ce qu'on pouvait voir et entendre dans Hyde Park ou Green Park au crépuscule et à la nuit tombée. C'était tout simplement indescriptible. Vous n'avez qu'à imaginer un grand champ de bataille du sexe⁹⁵. »

Cet exemple traduit le besoin ressenti par les combattant d'expulser la crainte et la peur ressenties au quotidien. Paradoxalement, cette frénésie sexuelle s'est accompagnée de ce que l'on pourrait qualifier de frustrations pour une autre part des combattants, frustrations conduisant au viol.

C) Les dérives sur le viol (voir section 2)

D) La souffrance gâchée

Un des aspects particuliers que représentent les guerres dans la psychologie des combattants tient dans la différence de perception qu'en ont les acteurs confrontés à la réalité quotidienne des situations et la vision qui en est offerte aux populations.

Edulcorée serait un doux euphémisme lorsqu'il s'agit de qualifier la représentation de la guerre qui est offerte aux familles des combattants ou plus largement au public qui soutient l'effort de guerre.

⁹³ Traduction : « les chic filles ont aussi des maladies vénériennes »

⁹⁴ « N'oubliez pas, les mouches répandent leurs maladies. Gardez les vôtres fermées. »

⁹⁵ Barry Broadfoot : « Six war years », cit. p.70

→ La perception de la guerre à l'arrière :

Lundi 17 juillet 1916 lors d'une permission : « Arrivée à Paris à six heures. Le soir, je vais aux Folies-Bergères ma chère !! –avec Richard. Les parisiens ne se font pas de bile, c'est scandaleux, pendant que nous nous faisons trouser la peau.⁹⁶ »

Il est très rare, encore aujourd'hui, de découvrir des ouvrages photographiques présentant la guerre telle qu'elle se déroulait, avec son cortège de soldats mutilés. Les représentations photographiques de la seconde guerre mondiale, même les plus crues se contentent de montrer des combattants « entiers », dont aucun membre ne manque, et dont le visage quelque soit la gravité des blessures, affiche toujours une expression courageuse.

Pour Paul Fussel, c'est cette réalité, transcrite de manière si « mensongère » qui a contribué largement à la subversion du langage et au mépris verbal constant du combattant. « Ils savaient que, dans la version présentée aux profanes, ce qui leur arrivait était systématiquement aseptisé et norman-rockwellisé, pour ne pas dire disneyifié⁹⁷ ».

C'est pour cela que l'auteur parle de la « souffrance gâchée » du combattant dans une Amérique éloignée et épargnée par les bombardements. Un sentiment toutefois différent animait les populations britanniques soumises elles aussi aux bombardements presque quotidiens. Il est permis de penser que leur rapport à la réalité du terrain en était de ce fait modifié... tout en gardant à l'esprit que l'homme observe d'abord son malheur avant d'aller voir celui des autres.

Cette ironie de la guerre, entre ceux qui la vivent au quotidien, et ceux qui pensent en saisir les contours et la réalité a contribué à nourrir le mépris des soldats envers ceux qui les observaient de loin.

→ La fracture entre combattants et civils :

« J'ai été démobilisé à Belfort, ma ville natale, au début de l'année 1946, après 8 ans sous les drapeaux dont 5 ans de guerre. L'atmosphère était celle d'un pays déchiré, qui devait se reconstruire avec toutes les séquelles que l'on imagine, divisée entre les Pétainistes, les Gaullistes, les communistes. On nous a rassemblés dans la cour d'une caserne. Un sous-officier nous a réparti en groupes par ces mots qui me sont restés gravés : les Français d'un côté, les Gaullistes de l'autre. Voilà comment on traitait les Français Libres à l'époque. Nos tickets de rationnement n'étaient pas non plus les mêmes que ceux de tout un chacun ; notre ration était divisée par deux.. Pourquoi ? Parce que justement, nous étions des Français Libres. Cela se passe de commentaires. La paix et le calme sont revenus avec le temps. »

⁹⁶ Les carnets de l'aspirant Laby, médecin dans les tranchées, 28 juillet 1914 - 14 juillet 1919, Bayard, 2001, p.186

⁹⁷ Paul Fussel, p.375

E) Colère et incompréhension

Cette colère vécue comme une incompréhension par ceux qui étaient sensés accomplir une tâche juste et salvatrice révèle l'ironie d'une situation ambiguë. « L'opinion publique s'attendait, bien sûr, à ce que les soldats de première ligne fussent touchés et mis à mal par des balles et des fragments d'obus, mais on l'avait si hermétiquement isolée des réalités qu'elle ne s'attendait nullement à ce qu'ils fussent frappés et parfois tués par des parties du corps de leurs amis violemment arrachés.⁹⁸ »

→ La réalité de l'atrocité des combats :

« Je suivais à environ vingt pas derrière quand il y eu un éclair aveuglant à quelques mètres devant moi. Je n'avais aucune idée de ce que c'était, et je me suis jeté à plat ventre face contre terre. Je n'ai pas tardé à le savoir : un certain nombre de fantassins portaient des mines sanglées au creux des reins, et une balle de fusil ou de mitrailleuse en avait frappé une qui avait explosé, faisant éclater l'homme en trois morceaux : deux jambes, et l'ensemble tête-tronc. Ses entrailles s'étaient répandues sur la pente et j'ai rampé dedans dans le noir⁹⁹. »

Pour Fussel, ces visions sont pourtant « tristement familières » pour les combattants, qui de toutes façons n'ont pas le choix et doivent faire avec leur réalité quotidienne. Ce qui ne veut pas dire qu'ils les acceptent sans dommage d'ordre psychiatrique. « On ne peut encaisser ce genre de chose à forte dose sans devenir fou » note Fussel face à la réaction du général Hackett qui constatait que la « sauvage destruction des êtres humains ennemis apportait moins de satisfaction que de détresse¹⁰⁰. »

Dans cette dernière citation, un terme prend toute son importance et dénote avec vigueur l'ambivalence qu'avait à subir quotidiennement les combattants au front. Le terme « êtres humains ennemis » employé par le général Hackett traduit quelque part une influence du subconscient pour le caractère humain – et donc semblable au Moi– de l'ennemi que l'on combat. Est-ce une reconnaissance de l'identité humaine de l'ennemi en tant que telle, ou est-ce tout simplement une transcription de sa propre peur sur soi-même ? Un sentiment que Freud pourrait qualifier par le fait que l'homme ne peut imaginer sa propre mort, mais qu'il l'observe en tant que témoin.

D'ailleurs Fussel note que face à l'horreur, la distinction traditionnellement admise entre ennemi et ami s'estompe, le démembrement devant trop traumatisant. En prenant comme exemple la réflexion d'un soldat allemand après la désastreuse tentative de raid canadien à Dieppe : « Il y avait des morceaux d'êtres humains partout sur la plage. Il y avait des corps sans tête, il y avait des jambes, il y avait des bras. », Fussel soulève un nouveau problème qu'il ne développe pourtant pas. Peut-être d'ailleurs n'y a-t-il pas songé. L'interrogation pourrait être la suivante : l'homme s'il accepte la mort pour une cause juste, le fait-il dans les mêmes conditions psychologiques face à l'éventualité du démembrement de son corps ?

Il ne s'agit pas d'essayer de faire de cette question du sensationnel ni du macabre gratuit, mais de tenter de saisir la réalité humaine face à l'horreur. Selon une étude psychologique, la phobie première de l'homme est d'être dévoré. Ne peut-on y voir un lien avec le fait d'être

⁹⁸ Paul Fussel, p.375

⁹⁹ Jean Couturier, l'un des 177 Français du Jour J, présent lors du débarquement en Normandie <http://www.debarquement-normandie.com/>

¹⁰⁰ Fussel, p.381

démembré et donc de perdre la propre image inconsciente de la représentation que l'homme a de lui-même ?

→ La banalisation des atrocités de guerre :

« Le caporal Carpentier, que je fais asseoir devant moi pour le panser, me cause encore très distinctement avec un hémisphère cérébral hors du crâne -et que je tiens dans une compresse dans ma main.¹⁰¹ »

F) L'imagos du corps morcelé

Pour Lacan, qui a poursuivi le travail de Freud sur la question du rapport de l'homme à la biologie, c'est l'instinct de mort qui « est au cœur de la notion d'agressivité¹⁰² ». Et la peur, ou plutôt le sentiment de crainte d'une forme de mort particulière, à savoir le démembrement, ne peut s'appréhender sans utiliser des images, ou un *imago* pour Lacan.

Ces images ont ceci de particulier dans la psychologie humaine que chacune d'elle influe ou détermine des inflexions individuelles à partir de tendances.

Selon Lacan, l'*imago* vu comme une multitude de vecteurs électifs des intentions agressives a une forte influence sur la psychologie humaine, notamment l'imago du corps morcelé, lorsqu'il véhicule des images de « castration, d'éviration, de mutilation, de démembrement, de dislocation, d'éventrement, de dévoration ou d'éclatement du corps¹⁰³ ».

Pourquoi dès lors ces images morbides produisent-elles un effet si fort sur l'esprit humain ? De la même manière, on pourrait retourner l'interrogation principale sous cette forme : pourquoi est-il moins pénible d'observer un animal gisant à terre qu'un homme dans la même situation ? Et existe-t-il un lien entre le fait que plus la forme morbide observée se rapproche d'une plastique humanoïde, plus il est pénible de l'observer ?

Pour Lacan, l'explication de ce ou de ces phénomènes est relativement simple et tient principalement au fait du rapport spécifique qu'entretient l'homme avec son propre corps « qui se manifeste aussi bien dans la généralité d'une série de pratiques sociales – depuis les rites du tatouage, de l'incision, de la circoncision dans les sociétés primitives, jusque dans ce qu'on pourrait appeler l'arbitraire procustéen de la mode, en tant qu'il dément dans les sociétés avancées ce respect des formes naturelles du corps humain, dont l'idée est tardive dans la culture.¹⁰⁴ »

→ L'endurcissement face à l'horreur :

"Ça vient qu'on voit tant d'affaires, tant de mort [...] Tu viens endurcis, tu t'inquiètes pas de ce qui va arriver [...] (je) ne pourrai(s) jamais conter toutes les horreurs (que j'ai) vu lorsque (j'étais) sur le front [...] Une fois (j'ai) vu un soldat qui tenait ses tripes dans ses mains pour ne pas qu'elles tombent et qui courait en criant. On voyait ça à tous les jours¹⁰⁵ "

¹⁰¹ Les carnets de l'aspirant Laby, médecin dans les tranchées, 28 juillet 1914 - 14 juillet 1919, Bayard, 2001, p.161

¹⁰² Conférence prononcée à Bruxelles en mai 1948 au 11ème Congrès des psychanalystes de langue française, publiée dans la Revue Française de Psychanalyse, juillet-septembre 1948, tome XII, n° 2 pp. 367-388.

¹⁰³ Ibid

¹⁰⁴ Ibid

¹⁰⁵ "Un vétéran se rappelle", reprinted de "La Boueille", 1980, Maurice Landry
<http://www.lib.byu.edu/~rdh/wwi/memoir/gould.html>

Section 2 : L'anéantissement de ce que l'on hait/est

A cet égard, Audoin-Rouzeau soulève une question intéressante à plus d'un titre. Sans nier la nazification de la Wehrmacht, l'auteur s'interroge sur le fait de déterminer si on « ne surestime pas le rôle joué par [cette] nazification de l'armée allemande sur les pratiques des combattants mises en œuvres sur le front de l'Est ?¹⁰⁶ » En d'autres termes, l'auteur se pose la question suivante : « n'est-ce pas l'intériorisation par les combattants du système de représentation nazi qui a servi à posteriori de justification aux actes commis à l'encontre de l'adversaire, actes dont on ne peut exclure qu'ils se seraient produits de toute façon ?¹⁰⁷ ». L'auteur étaye sa thèse sur le fait que ces massacres de prisonniers se seraient déjà produits sur le même front lors de la première guerre mondiale.

Mais Audoin-Rouzeau pose-t-il le problème correctement ? Ne sommes-nous pas tentés de poser cette réflexion sous une autre forme : les agissements de l'armée allemande à l'égard des soldats russes durant le premier conflit mondial ne sont-ils pas un des éléments a priori de la nazification des armées en 1940... comme du système politique ? En effet, comment penser que cet apprentissage du massacre de prisonniers en grand nombre n'ait pas eu des répercussions sur la psychologie militaire et politique par la suite¹⁰⁸ ? Même si, comme il le souligne, l'auteur soulève l'hypothèse d'une « mémoire conservée et fantasmée » du soldat de 14-18 dans celle du combattant de 39-45.

→ Les actions de perfidie et leurs répercussions sur le psychisme du combattant :

« On m'avait dit que les Allemands ne viseraient pas directement les hommes portant un casque avec la croix rouge. Après quelques heures de bataille, j'ai retiré mon casque parce que j'étais convaincu que c'est cette croix rouge qu'ils

¹⁰⁶ Audoin-Rouzeau, « La violence de guerre », Editions Complexe, 2002, p.87

¹⁰⁷ Ibid p.87

¹⁰⁸ Extrait d'un discours d'Himmler fait à Posen au cours des journées SS Gruppenführer, le 4 octobre 1943 : "Il doit y avoir une règle absolue pour les SS : être honnêtes, corrects, loyaux et amicaux envers les membres de notre propre race et envers personne d'autre. Le sort d'un Russe, comme celui d'un Tchèque, m'est totalement indifférent... Que les autres nations vivent dans l'opulence ou qu'elles meurent de faim cela ne m'intéresse que dans la mesure où nous avons besoin d'esclaves pour notre « Kultur », sinon cela ne m'intéresse pas. Si dix mille femmes russes tombent d'épuisement en creusant un fossé anti-tank, seul m'importe l'achèvement du fossé anti-tank pour l'Allemagne. Nous ne serons jamais brutaux et insensibles lorsque cela ne sera pas indispensable, c'est évident. Nous, Allemands, qui sommes les seuls au monde à avoir une attitude correcte envers les animaux, nous aurons également une attitude correcte envers ces animaux humains. Mais ce serait un crime contre notre race de nous soucier d'eux et de leur donner un idéal, car nos fils et nos petits-fils auraient encore plus de difficultés avec eux. (...)

Si quelqu'un vient vers moi pour me dire: «Je ne peux pas faire construire le fossé anti-tank par des enfants ou des femmes. Cela est inhumain, car ils en mourront, je dois lui répondre : «Tu es un assassin pour ceux de ta race, car Si le fossé n'est pas construit, des soldats allemands mourront et ce sont des fils de mères allemandes. Ils sont de notre race ». C'est ce que je voudrais inculquer à chaque SS, et - comme je le crois - ce que j'ai inculqué comme une des lois les plus sacrées de l'avenir: « Notre souci, notre devoir c'est notre peuple, c'est notre race ». Cela doit être notre souci, notre pensée, notre travail, notre combat et rien d'autre... Tout le reste n'est que bulles de savon, imposture envers notre propre peuple et entrave à un succès proche dans la guerre."

prenaient pour cible. Je suppose que les Allemands considéraient que pour chaque brancardier qu'ils éliminaient, il y aurait plus de pertes. Des brancardiers morts ne sauvent pas de vies¹⁰⁹. »

I) La représentation de l'ennemi

Et dans ce contexte, comment analyser au niveau psychique – et non au niveau du renseignement cherché - la pratique de tortures sur l'ennemi prisonnier alors que la tension née de l'affrontement est terminée. Et par ailleurs, comment expliquer le fait que le psychisme humain peut être capable de produire des violences sur un être semblable à lui-même ?

A) La torture

La cruauté des tortures infligées à l'ennemi, ne s'apparente t'elle pas à une volonté de déshumanisation de l'homme en tant qu'être humain et ainsi le rabaisser au rang d'animal, pour mieux nier son besoin d'existence ou affirmer la nécessité de le supprimer ? Ainsi, Véronique Nahoum-Grappe¹¹⁰ souligne t'elle avec justesse ce fait en analysant le tranchement des parties génitales vu sous l'angle de l'atteinte à la filiation.

Et l'on serait tenté de rajouter à cette dernière analyse que cette émasculatation peut également être perçue comme une manière ultime d'ôter à l'homme sa virilité comme son dernier honneur. Cette humiliation sanglante peut ainsi procurer au bourreau, un sentiment de supériorité dont la caractéristique est à rechercher du côté « animal » de l'être humain comme dans les instincts grégaires de l'espèce hominidé et sa volonté de survie en éliminant l'enfant du rival ou sa faculté d'engendrer.

→ La torture le sourire aux lèvres :

« Ce capo était certainement le plus terrible de Monowitz et il avait quelques morts sur la conscience.

Il était néerlandais et s'appelait JUP. Il mesurait près de 2 m. et c'était un rouquin. Toujours le sourire aux lèvres, mais un drôle de sourire, vicieux ou sadique pourrait-on dire. Donc le sourire aux lèvres et la matraque à la main avec laquelle il aimait tant frapper les déportés. Il était déjà depuis un long moment à Monowitz, lorsque je suis arrivé. Il était le Capo du "Kabelcommando" le commando du câble. Le commando le plus craint. Les déportés devaient installer ces câbles sous terre. Des câbles très lourds, et il y avait trois hommes sur une distance où il en aurait fallu le double. Aussi la matraque allait bon train. J'ai toujours eu très peur d'être désigné pour aller dans ce commando. Bien sûr, ça pouvait arriver. Bref ce capo était un vrai tueur, et s'il y a encore des survivants

¹⁰⁹ James Roland Argo, Omaha Beach - Pharmacist Mate 1st class for LCI 489, http://www.6juin1944.com/veterans/argo_fr.php

¹¹⁰ Véronique Nahoum-Grappe, Anthropologue, chercheur à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, auteur de « Guerre et différence des sexes », Albin Michel, Paris, 1997, p.159-184

de Monowitz, ils se souviendront facilement de ce capo. Petit Paul s'en souvient bien.

Après la libération il a été rapidement exécuté par des déportés qui avaient été ses victimes. Il y avait près de 200 déportés dans son commando. Voilà tout ce que je peux te dire, mais je pense que c'est suffisant pour situer le personnage, que les SS aimaient bien, et pour cause.¹¹¹ »

Un fait est toutefois utile à rappeler : les violences, tortures, exactions commises sur les prisonniers militaires semblent nettement plus nombreuses au cours de la seconde guerre mondiale, sans passer sous silence le fait que ces pratiques étaient déjà présentes en 1914. D'ailleurs, il semble qu'elles aient toujours existées quelques soient les époques.

L'explication pourrait venir du fait que justement une dichotomie anthropologique s'installe entre combattants – captifs et geôliers – ce qui expliquerait que le passage à l'acte de torture est vu comme un geste brutal certes, mais normal vis-à-vis d'un homme qui a cessé d'être perçu comme un semblable. L'homme ainsi ravalé au rang de la bête est traité de la même manière.

B) Les rapports entre chasse et guerre : l'animalisation

Si l'anthropologie admet que des liens étroits sont présents entre la chasse et la guerre, le phénomène d'animalisation du corps adverse s'inscrit dans cette même idée comme une réaction physiologique récurrente.

Un fait est d'ailleurs troublant dans l'histoire de nos sociétés. Quel rapport existe-t-il entre nos ancêtres Celtes (Gaulois) qui ornaient leurs chevaux (ou leurs portes) de crânes humains ennemis, et les pratiques –des américains eux-mêmes entre autres – qui consistaient à orner les chars de scalps ennemis sur le front Pacifique¹¹² ?

L'homme est-il définitivement un animal ? Ou au contraire cherche t'il à échapper à ce paradigme en animalisant l'adversaire ?

Paradoxalement, avec l'évolution de la technologie des armements militaires, la société n'a pas assisté à une élévation de la psychologie humaine face à la terreur, la guerre, la crainte, l'humiliation, la défaite, la torture, la souffrance... On meurt désormais plus vite, plus nombreux, plus jeunes, plus vieux, mais toujours avec autant de souffrance et de larmes. L'homme apparaît dans le même schéma structurel de déshumanisation qui l'encadre depuis l'aube de l'humanité et qui continue de rythmer sa vie : tuer ou être tuer.

¹¹¹ Serge Smulevic : <http://perso.orange.fr/d-d.natanson/temoignages.htm>

¹¹² A relativiser tout de même, ces comportements n'ont pas été le fait d'une majorité.

Selon les périodes historiques, ce phénomène s'est accrue ou au contraire stabilisé, mais il ressurgit toujours, ramifiant les racines de la conscience humaine et gouvernant le psychisme de l'homme comme un élément essentiel à sa survie : le combat.

C) La mise à mort des blessés

Ne nous leurrions pas, si la guerre reste à l'évidence davantage une lutte pour la survie qu'un combat pour la démocratie... les affrontements où l'on ne sait qui l'on tue, ni qui nous tue, peuvent entraîner paradoxalement une certaine déculpabilisation du soldat dans certaines situations. Ainsi, le bombardement d'une zone par avion à 10.000 mètres d'altitude, aussi meurtrier qu'il puisse l'être, ne laisse pas le même sentiment de culpabilité/satisfaction que la même tâche effectuée au sol où l'ennemi est visible et la mort presque palpable à chaque instant, dans un camp comme de l'autre.

Ce constat de dépersonnalisation du combat, voir d'anonymat dans la tuerie illustre parfaitement une part des deux grands conflits mondiaux.

Mais cela ne doit pas occulter le fait que d'autres formes de combats à « forte charge de culpabilité¹¹³ » entraînant des violences interpersonnelles coexistent avec ce type d'affrontement... comme par exemple les combats au corps à corps¹¹⁴ à l'arme blanche.

Dès lors, comment analyser les pratiques de violence ou de mise à mort des blessés ou des prisonniers par les combattants ? Loin de représenter des faits isolés et disparates, ces agissements ont été assez fréquents et suffisamment durs pour que certains combattants préfèrent le suicide à la captivité... Un constat que fait également Omer Bartov qui estime que près de 600.000 soldats russes captifs ont été exécutés par la VIe armée allemande lors de son avancée en terre soviétique.

Ces agissements ne caractérisent pas seulement l'armée allemande, en effet, il semble bien que toutes les armées ont eu recours à ce genre de pratiques extrêmes. Comme le rappelle John W. Dower¹¹⁵, les Américains eux-mêmes ont également participé à ces comportements agressifs vis-à-vis des prisonniers, en effet, tout débarquement des troupes U.S face à l'ennemi japonais était salué par les cris de guerre « Kill the Japs bastards, take no prisoners ».

D) Le massacre des prisonniers

¹¹³ Audoin-Rouzeau, « La violence de guerre », Editions Complexe, 2002, p.84

¹¹⁴ L'armée allemande discernait dès 1944 une « barrette d'or du combat rapproché » à chacun de ses soldats qui avait remporté... 50 corps à corps. Un chiffre hallucinant qui traduit non seulement la force de l'engagement humain personnel, mais met également en exergue le caractère de démodernisation des armées.

¹¹⁵ John W. Dower, « War without mercy », Pantheon Books, 1986, p.399

Par contre, s'il est avéré que toutes les armées ont participé à ces massacres de prisonniers, aucune ne l'a fait – ou à de rares exceptions - sur les fronts occidentaux¹¹⁶ durant le second conflit, à la différence de la Grande guerre. Faut-il y voir une transgression autorisée du droit de la guerre face pour répondre à l'urgence des situations conflictuelles, ou une émanation barbare¹¹⁷ du combat dont l'explication doit être trouvée, soit du côté de « l'anéantissement de ce que l'on hait », soit du côté de « l'anéantissement de ce que l'on est. » Et doit on parler dans ce cas de critères basés sur une reconnaissance ethnique suffisamment forte qui justifierait l'anéantissement ou non des prisonniers de guerres en fonction de leurs origines¹¹⁸ ?

→ Les exécutions sommaires de prisonniers de guerre : (voir exemple p.23)

→ La sensibilité malgré tout :

« Un troisième gros obus, tout à côté, jette les bonhommes par terre et nous précipite sur notre blessé qui nous cris que nous allons nous faire tuer. Il y a une véritable bouillie de Boches. Un grand Allemand, qui ressemble à Maurice et que j'avais remarqué à cause de cela, se tord à mes pieds, dans une mare de sang : il a un gros éclat, comme le poing, dans le poumon : il met six heures pour mourir. Ça a beau être un Boche, c'est poignant – surtout à cause de la ressemblance¹¹⁹. »

Exemple intéressant de transposition de la souffrance par rapport au fait que l'ennemi abattu n'est finalement pas si différent de soi-même. Le facteur déclencheur est ici la mort qui joue comme catalyseur de nos propres répulsions ambivalentes. D'un côté la ressemblance produit un effet d'attendrissement sur le sort du soldat gisant à terre : « c'est poignant », et d'un autre, le combattant qui observe la scène ne porte pas pour autant secours aux blessés et l'observe mourir pendant 6 heures.

¹¹⁶ A cet effet, il est utile de rappeler que les américains sont toujours marqués par un des rares faits de guerre où des prisonniers (U.S) ont été exécutés sommairement sur le front occidental (Ardennes). C'est le caractère rare du cas en occident qui agit ici comme catalyseur des pensées.

¹¹⁷ « Barbare » est employé ici au sens non péjoratif.

¹¹⁸ Les troupes sénégalaises de l'armée française capturées par l'armée allemande en juin 1940 ont été systématiquement massacrées : Julien Fargettas, « Le massacre des soldats du 25^e RTS », mémoire de maîtrise, Université de Saint-Etienne, 1999-2000.

¹¹⁹ Les carnets de l'aspirant Laby, médecin dans les tranchées, 28 juillet 1914 - 14 juillet 1919, Bayard, 2001, p.240

II) Le renversement des règles ordinaires de la vie sociale : le viol

Sur le même schéma que pour l'animalisation, le renversement des règles de vies prévalant en temps de paix, pour une expression des pulsions humaines les plus grégaires, voire bestiales, a engendré un phénomène loin d'être isolé, et au contraire largement répandu parmi toute les armées : le viol. Ce sentiment qui permet à l'homme de s'affirmer en tant que tel – le moi, ou le ça pour les autres – et d'afficher une forme de supériorité instinctuelle ou génétique le rapproche encore davantage de l'animal qu'il n'a jamais cessé d'être.

En jouant sur la déshumanisation de sa victime, le violeur éprouve un sentiment de supériorité que l'on ne lui reconnaît pas dans la vie ordinaire soumise à des règles de vies en sociétés. Avec la guerre, ces règles de conduites volent en éclat. Ne demeure que l'instinct pulsionnel qui faute d'être limité par le Moi, se répand d'une manière incontrôlée hors du corps humain. Si la peur de la mort semble avoir un effet inhibant sur la pulsion, en revanche les périodes de répit entre les combats où la menace vitale s'estompe, vont agir comme des éléments catalyseurs sur les pulsions fondamentales de l'être humain.

Ces pulsions individuelles peuvent également s'exprimer collectivement lors de viols en groupe¹²⁰ commis par des hommes en recherche d'affirmation collective de virilité –et de cohésion de groupe. Violer en groupe, c'est se sentir d'autant moins coupable qu'il y a de participants.

Les études sur ces violences sexuelles attestent qu'elles ont été majoritairement commises le soir ou la nuit dans « un moment de sécurité momentanée¹²¹ » où la peur de la mort ou du combat était temporairement laissée de côté. Il est permis d'analyser cet état comme Enfin, il apparaît que la peur pour sa propre vie entraîne une tendance chez le soldat à s'affranchir des interdits ordinaires. Et c'est justement dans ces instants de répit où la peur et l'angoisse sont laissées entre parenthèse que les besoins du corps se déclenchent de manière irrépressible.

A) La virilité masculine et la dévalorisation de la femme en temps de guerre

La guerre en tant que telle, et plus largement le combat offrent le caractère particulier d'appartenir ou de définir un monde essentiellement constitué d'hommes. Dans ce registre, la place de la femme et la vision qu'en a le monde masculin occupent une place totalement différente en temps de paix. Ce monde guerrier où domine la virilité transforme le rapport des sexes. C'est pour cela que Françoise Thébaud parle à cet effet de « dévalorisation de l'image féminine¹²² » lors des conflits, qui s'exprime par « la dégradation du langage sexuel. »

¹²⁰ Peggy Reeves Sanday, « Fraterniy gang rape, sex, Brotherhood and privilege on Campus », New York University press, 1990, p.201

¹²¹ Audoin-Rouzeau, « L'enfant de l'ennemi 1914-1918 », Aubier collection historique, Paris, 1995, p.80

¹²² Françoise Thébaud, professeur d'histoire contemporaine à l'Université d'Avignon (France), codirectrice de la revue " CLIO, Histoire, Femmes et Sociétés " et présidente de l'Association pour le

Selon elle, la guerre agit comme un puissant outil de résurgence des mythes virils qui contribuent à établir un partage entre les univers masculin et féminin. Selon ce principe, l'homme est fait pour combattre, et la femme réduite à enfanter... On pourrait ajouter : et à assumer son viol souvent vu comme une honte par la société qui parfois lui rejette la faute, en l'insultant.

→ L'honneur perdu dans le viol :

« Elève le boche Elie ! Qu'il soit devant vous comme le témoignage de ta lâcheté et de ta honte, comme le souvenir de ton enfant massacré, de ton bien, de ton honneur perdus, de ta femme violée, de ton pays vaincu¹²³ ».

Ces comportements agressifs vis-à-vis des femmes obéissent en fait à une multitude de facteurs propres à chaque homme. Pour les résumer, nous pouvons retenir la conquête et l'humiliation des femmes des vaincus, le sentiment d'impunité, les traumatismes dus aux combats, l'étouffement de la peur, les groupes de combattants à la recherche de virilité.

Sur le plan psychologique, il est tout à fait envisageable de dire que le viol des femmes représente une fascination tendant au phantasme chez l'homme. Que cette tension soit exacerbée en raison des causes évoquées ci-dessus est un fait. Mais il est indéniable que le viol et le phantasme qu'il représente chez l'homme préexiste à la guerre. En somme la guerre ne serait qu'un exutoire masculin permettant à la libido mise en veille de s'exprimer. Ce viol de la femme est à rapprocher du viol de la Nation. Car cette honte personnelle n'est pas seulement celle de la femme victime, c'est également celle de la Nation violée et envahie qui n'a pas su préserver la vie et l'honneur de ses citoyens, c'est également le viol du sol, celui des pères.

Enfin pour mémoire, dans l'histoire de France, une des rares femmes à avoir sauvé le destin du royaume, a offert la pureté de son corps et de son âme à un bûcher anglais. Le symbole du pays non souillé par l'ennemi, comme d'une Jeanne d'Arc trépassée mais vierge, représente à la fois l'image de l'innocence retrouvée et de l'idéalisation de la Nation.

B) Psychanalyse du viol

« J'ai les idées belliqueuses, je voudrais bouffer du Boche, je voudrais voir leur sale gueule, il paraît qu'ils s'en font mettre, salauds, cochons, qu'est ce que je leur passerais, je plains ceux qui auraient le malheur de tomber entre mes mains. Ah ! si jamais nous allons en Bochie nous allons leur faire voir un peu à ces salauds de quel bois on se chauffe, ils ont violé nos filles, déshonorés nos femmes, nous en ferons autant, pour ma part je fais venir un stock de capotes car j'aurais trop peur de me salir à leur contact de ces superbes gretchens, il paraît qu'elles sont toutes couleur filasse, qu'elles ont du rabiote de gras double et qu'elles

développement de l'histoire des femmes et du genre-Mnésosyne. Elle a notamment dirigé le volume 5 (Le XX^e siècle) de la collection Histoire des femmes (Plon-Laterza, 1992 ; réédition complétée en poche en 2002) et publié *Ecrire l'histoire des femmes* (ENS Editions, 1998). Elle a aussi codirigé *Féminismes et identités nationales* (Lyon, Centre Jacques Cartier, 1998) et *Le Siècle des féminismes* (Editions de l'Atelier, 2004)

¹²³

*sentent toutes l'aigre, vivent nos petites Françaises si gracieuses et si jolies, seules, elles sont capables de nous inspirer de réelles passions*¹²⁴. »

Comment qualifier scientifiquement nos conduites sexuelles et essayer d'en expliquer les dérives ?

Tout d'abord, une conduite sexuelle s'entend sous deux aspects. D'un point de vue biologique, la conduite sexuelle est un ensemble de phénomènes et comportements mécaniques, hormonaux et métaboliques tous reliés à la reproduction de l'espèce.

Selon un autre point de vue, psychologique celui-ci, la conduite sexuelle peut être appréhendée comme la manière de se comporter du sujet vis-à-vis de son propre sexe comme celui du sexe opposé.

Ainsi posé, nous pouvons dire que toute recherche de plaisir lié ou non lié à une satisfaction de besoins fondamentaux est qualifiée de « sexuel ». Par contre, la recherche du plaisir essentiellement liée aux besoins fondamentaux est qualifiée de « génitale ».

De la même manière, l'excitation qui provient du désir est entendue comme l'éveil de la zone érogène que traduit la sensation corporelle. L'inhibition elle, est une censure intérieure proportionnelle au désir. Si Freud rattache cette inhibition au désir d'inceste, il réfute le fait d'attribuer au terme de perversion le caractère de blâme. En effet, en psychanalyse, il n'y a de perversion qu'en relation à la sexualité, toute perversion étant érotique. De ce fait la perversité (conduite occasionnelle et épisodique) est exclue du champ freudien des perversions (aberration sexuelle permanente).

Aujourd'hui, la perversion sexuelle est traitée comme une maladie par la psychanalyse, en ceci que cette conduite pathologique dévie la pulsion sexuelle de son objet naturel.

Freud identifie trois mécanismes importants liés à la sexualité : l'angoisse de la castration, le déni de la différence des sexes, et le clivage du Moi. Ces mécanismes psychiques ne doivent pas être vus de manières indépendantes. Ainsi, dans les perversions, les pulsions partielles obtiennent une satisfaction dans la réalité, contrairement à la névrose qui luttera contre ces mêmes pulsions partielles. Selon Freud, le Surmoi du pervers est toujours au stade pré-Oedipien, c'est-à-dire sans avoir accès aux lois de types sociales, puisque ces lois sociales sont justement le produit de la confrontation oedipienne.

Par contre, le Surmoi du névrosé est tyrannique et culpabilisant. Lorsque le pervers agit, le névrosé fantasme.

Pour conclure sans aller trop en avant sur la psychanalyse liée au sexe, le viol est considéré comme un but à atteindre par l'auteur (et non comme un choix de partenaire), de la même manière que l'exhibitionnisme, le sadisme, la masochisme...

La pulsion de l'auteur prendra fin par l'atteinte du but qu'il s'est fixé. D'ailleurs « le viole reste le seul crime dont l'auteur se sente innocent et la victime honteuse¹²⁵ ».

¹²⁴ Ecrit d'un artilleur du 224 régiment d'artillerie, le 4 avril 1918, Audoin-Rouzeau, « L'enfant de l'ennemi 1914-1918 », Aubier collection historique, Paris, 1995, p.81-82

¹²⁵ Jean-Claude Chesnais, Economiste et démographe, chercheur à l'INED, Institut national d'études démographiques.

Partie 4 : Syndrome de stress post-traumatique et psychonévrose

Une des difficultés éprouvée dans la description et l'analyse du comportement humain dans les batailles tient au fait que la plupart des récits ne traitent pas directement des comportements individuels. La question pertinente à poser concerne bien évidemment la cause de cette absence d'analyse de l'analyse des comportements individuels ?

I) Après la victoire

→ La délivrance dans la victoire :

« Tout Guadalcanal était vivant d'espoir et vibrait du parfum de la victoire [...] L'ennemi était en fuite ! Le siège était brisé ! Et toute la journée, tel un puissant Te Deum, montant aux cieux, ce fut le roulement des moteurs d'avion. Oh, qu'il était doux, l'air que j'ai respiré ce jour-là ! Qu'elle était fraîche, propre et pétillante, la vie qui bondissait dans mes veines¹²⁶. »

A) La non reconnaissance du statut de soldat dans les comptes rendu de bataille ?

Doit-on voir dans cette non prise en compte des comportements individuels dans les batailles une sublimation des analystes pour le domaine de la stratégie militaire ?

Auquel cas, l'analyse des batailles et des guerres, généralement instruites par des gradés ou des stratèges retranscrirait in situ la non reconnaissance du statut particulier du soldat, comme individu en tant que tel.

A contrario, l'accent des analystes est mis sur la reconnaissance d'une entité qui semble supérieure au simple soldat pris en tant qu'individu, et dans lequel prend place l'esprit de sacrifice : le groupe, la section, le régiment¹²⁷.

¹²⁶ Robert Leckie, « Helmet for my pillow », NY, 1957 p.111

¹²⁷ A-PD-150-001/AG-001, « Description des exigences militaires fondamentales -Officiers », 2e révision (Octobre 1994), préface, p. ii-iii. : « La conviction d'être différent du reste de la société est commune à la plupart des organisations militaires modernes. Les Forces canadiennes ne font nullement exception par rapport aux autres forces armées à cet égard. En 1869, William Windham a dit que les forces armées constituaient généralement « une classe d'hommes qui se distinguent de la masse, qui reçoivent une formation axée sur des objectifs particuliers, auxquels on inculque des notions spéciales, qui sont régis par des lois spéciales et qui se caractérisent par des traits distinctifs particuliers ». D'après une version récente du credo du militaire canadien produite par le MDN, les Forces canadiennes se considèrent comme « un groupe distinct dans la mosaïque canadienne ». Le concept de la responsabilité illimitée dans le contexte de la défense des intérêts nationaux distingue la profession militaire des autres professions. Par ailleurs, les membres des forces armées sont autorisés de tuer dans l'exercice de leurs fonctions. La responsabilité du leadership militaire permet le sacrifice de la vie des soldats pour atteindre les objectifs militaires. La réalité brutale de ces différences par rapport à la société normale a toujours constitué un trait distinctif de la vie militaire, contribuant au sentiment de faire partie d'une classe à part voire supérieure - par rapport à la population civile. »

Pour corroborer cette vision de la non prise en compte de l'individualité du combattant, Claude Barrois souligne que depuis 1973 (guerre du VietNam), on assiste à l'effacement net des grands faits d'arme individuels –qui ont tout de même dû se produire en interne au sein des unités- , et qui illustre ce qu'il nomme « l'aventure humaine ».

B) Le rôle des médias

Cette particularité peut être due à plusieurs facteurs, qui ne concernent pas forcément l'armée au premier plan. L'évolution et le développement des moyens de communication notamment dans le secteur de la presse ont permis de rendre compte précisément de la réalité du terrain en temps de guerre. L'exemple de la guerre du VietNam dans laquelle les USA devaient affronter une opinion de plus en plus hostile, dont les sentiments anti-guerre relayés –ou exacerbés– par les médias, ont pu contribuer à démystifier le héros traditionnel pour le replacer au centre d'une réalité souvent insoutenable vue de l'extérieur.

Alors que vue de l'intérieur, c'est-à-dire par ceux qui participent directement aux affrontements, la vision peut être toute autre. Ce thème fera d'ailleurs l'objet d'une analyse dans les parties suivantes...

→ Le besoin de rappeler la vérité aux médias pour que l'humanité prenne conscience :

« Moi j'ai quelque chose à dire. Dites leur que c'est trop sacrément sérieux ici pour parler de hot-dogs, de boîtes de haricots et de ce qui manque. Dites leur [...] qu'ils sont des hommes qui se font tuer et blesser à chaque minute, et qu'ils sont malheureux, et qu'ils souffrent. Dites leur que c'est plus sérieux qu'ils ne pourront jamais comprendre [...] Dites leur que c'est un boulot dur, sérieux. C'est tout. C'est tout¹²⁸. ».

Un autre facteur explicatif de cette tendance peut s'originer selon Barrois de la « quasi répulsion, du désir d'ignorance¹²⁹ » qu'observent les sociétés occidentales à l'égard du guerrier. Un sentiment qui tend presque au refoulement conscient ou inconscient de la violence dans nos sociétés.

Encore que cette dernière affirmation soit à modérer quelque peu. Si l'être humain éprouve désormais une certaine répulsion pour les faits de guerres et la violence voulue et provoquée, la violence en tant que phénomène quotidien est constamment présente dans la société, et se manifeste à tous les échelons : manifestations, émeutes, délinquance, rapports humains, cinéma, jeux vidéos... comme si l'homme recherchait un substitut à la violence tragique.

→ Le blood shock :

« Il raconte aussi à propos d'un camarade, Charlie Castonguay, qui ne s'est jamais remis de l'horreur de la guerre. Georges Gould le trouva une journée les yeux fixés sur un mort qui avait la jambe droite de passée en travers du corps, tout le dessus de la tête arrachée et qui le regardait, les yeux grands ouverts.

¹²⁸ Claude Barrois, p.32

¹²⁹ Claude Barrois : « Psychanalyse du guerrier », p.24

Georges le sorti de là car Charlie était dans un état de choc nerveux. Il l'amena au docteur et celui-ci renvoya Charlie chez-lui parce qu'il était dans un état de "blood shock". Charlie Castonguay n'a plus jamais parlé par après. »

Il est particulier d'observer dans les récits d'historiens traitant des conflits mondiaux, l'absence ou la quasi-absence de la mention des paroxysmes de guerre. Une constatation très généralisée qu'Audoin-Rouzeau n'hésite pas à qualifier de « refus suspect de l'essentiel¹³⁰ ».

Comment interpréter cette absence – volontaire - de mentions réelles portant sur les atrocités de la guerre ? Faut-il comme James Lecas parler d'une forme d'auto-censure lorsqu'il admet que « cette animosité mutuelle [entre Russes et Allemands durant la seconde guerre mondiale] a produit des deux côtés des actes d'une nature si atroce [qu'il] les [a] délibérément exclus. »

Hors, il est un fait certain. Toute guerre, fut-elle courte, n'est jamais une partie de plaisir, et la mort qui intervient souvent dans des conditions terribles, est néanmoins une donnée incontournable... fatale et abominable – certes - mais indissociable des conflits.

Dans ce contexte, écarter le caractère trop violent et destructeur des conflits réduit d'autant la compréhension des faits réels survenus lors des guerres par les observateurs, comme de la compréhension du pourquoi des violences –sur l'adversaire militaire ou civil.

Une tentative d'explication de ces « oublis » peut provenir d'une cause psychologique provoquant l'apathie, comme le gêne manifeste, la crainte de retracer avec précision les atrocités commises... et la peur d'affronter la réalité vue dans le prisme de leurs auteurs.

II) Une mémoire sélective

Les historiens ne sont pas les seuls à procéder à cette mémoire sélective. Les combattants participent également à ce constat que Paul Fussel nomme « la pulsion de silence » où intervient la rumeur et le phantasme qui « déréalisent les pratiques véritables¹³¹ ».

→ La perfidie :

« L'ennemi usa de divers stratagèmes... qui s'ajoutèrent à la confusion. Un groupe d'Allemands, avançait les mains levées sur la tête ou en brandissant un drapeau blanc. Parvenus à quelques centaines de mètres de nos positions, ils plongeaient dans des tranchées toutes prêtes, pendant qu'à l'arrière, leurs mitrailleuses ouvraient le feu sur nos fantassins qui se portaient à leur rencontre pour les ramener comme prisonniers.¹³² »

¹³⁰ Audoin-Rouzeau, « La violence de guerre », Editions Complexe, 2002, p.73

¹³¹ Ibid

¹³² Wilfrid Freve, Lance Corporal des Fusiliers Mont Royal, <http://www.debarquement-normandie.com>

A partir de ce constat, Audoin-Rouzeau s'interroge avec justesse sur les outils statistiques ayant servi à mesurer le nombre de morts durant les deux grands conflits mondiaux du 20^e siècle. Une constatation s'impose d'emblée pour l'auteur. La moyenne des pertes journalières des soldats –hors pertes en captivité – offre entre les deux conflits une similarité étonnante. Mis à part le cas Russe qui à lui seul représente la plus large part des soldats tués (5628 soldats par jour, soit des données multipliées par 3.8 par rapport à 1914-1918), le chiffre¹³³ de soldats morts sur les champs de bataille du côté Allemand est de 1083 morts par jour entre 1939 et 1945 contre 1303 durant 14-18. Cette situation est identique pour les Etats-Unis qui ont perdu entre 1939 et 1945 près de 123 soldats par jour contre 195 en 14-18 (les Anglais 147 contre 457...).

Cette étude tendrait à montrer que le second conflit mondial fut en réalité – le cas Russe excepté- moins mortifère¹³⁴ pour les soldats que le premier conflit.

A) Le rapport entre le nombre de morts et nombres de blessés

La même constatation prévaut dans le rapport entre soldats morts et soldats blessés. Durant les deux conflits susmentionnés, on note le rapport d'un soldat tué pour 4 blessés¹³⁵. Une fois encore, le cas Russe est à examiner à part puisque ces armées ont enregistré le total effarant d'un mort pour deux blessés. Sur ce dernier point, Audoin-Rouzeau émet l'hypothèse que la réalité de l'importance du nombre de morts suite à des blessures est davantage à rechercher du côté des carences technologiques de la médecine soviétique.

D'autre part, la majorité des blessés – et donc des morts également ?... ce que ne précise par l'étude - au combat durant les deux grands conflits le furent par les tirs d'artillerie (70 à 80 %). Les blessures par balles n'occupent que la deuxième place loin derrière. Quant aux blessures infligées par des armements plus modernes (aviation, mines...) elles sont en proportion encore moindres¹³⁶.

Enfin, l'auteur soulève une problématique intéressante à plus d'un titre, que l'on serait tenté de rapprocher d'une analyse psychologique voire anthropologique : Pourquoi les gaz de

¹³³ Ibid, p.81

¹³⁴ A noter que cette étude ne porte que sur les pertes militaires au combat, les pertes de soldats en captivité n'étant pas incluses dans les statistiques réalisées, ni les pertes civiles d'ailleurs. Néanmoins l'analyse montre que les combats en tant que tels furent moins dévastateur en vies humaines que les affrontements qui eurent lieu durant la « la grande guerre », malgré la modernisation des armées et l'augmentation des pouvoirs destructeurs des armements.

¹³⁵ 70% des blessés le sont aux membres. Un constat qui ne reflète qu'imparfaitement la réalité des atteintes subies, puisque les autres types de blessures sont mortelles et donc non comptabilisées.

¹³⁶ Encore une fois, il est nécessaire de préciser que ces chiffres ne représentent pas forcément le caractère mortifère propre à chaque armement employé, ni du type de cible visée (militaires, civils...). L'artillerie étant davantage employée contre une armée ennemie identifiée que contre des civils, ces derniers étant beaucoup plus ciblés par les attaques aériennes (hors politique d'extermination).

combats employés essentiellement contre les militaires durant la première guerre mondiale¹³⁷, ne sont-ils plus usités durant le second conflit contre des soldats, mais contre des civils¹³⁸ ?

Cette question peut également être jointe à une seconde qui permettrait de déterminer pourquoi a-t-on assisté à une augmentation du nombre de victimes civiles durant le second conflit... alors que (comme vu précédemment) le nombre de victimes militaires restait proportionnellement le même ?

Faut-il voir dans cette problématique une distinction entre d'un côté, le soldat quelque soit sa nationalité, vu comme un être à respecter autant dans le combat que dans la mort –le fait de mourir par les armes sur le champ d'honneur- , et d'autre part le civil qui n'est ni régi par les mêmes lois de guerre, ni soumis aux mêmes contraintes d'affrontement (bien qu'il en subisse les conséquences indirectes).

Pour Audoin-Rouzeau, le fait que « la violence de guerre [...] est consubstantiellement liée, dans nos structures psychiques, à l'écoulement du sang, à l'ouverture du corps de ceux qui combattent¹³⁹ » permet de rejoindre les théories des valeurs guerrières nobles propres à chaque combattant et à chaque époque.

Mais plus prosaïquement, il est également permis de déceler dans ce non emploi des gaz de combat entre militaires, le fait que chacun ne souhaite pas se voir infliger ce qu'il inflige lui-même à l'adversaire... A l'inverse, ce statu quo dans le non emploi d'armements chimiques interdits ne s'est pas appliqué aux civils prisonniers et déportés. C'est sur ce point particulier que l'on peut dresser un premier constat de la distinction entre le soldat et le civil en temps de guerre¹⁴⁰.

B) Distinction entre civil et non-combattant

Encore faut-il s'entendre sur le sens à donner au terme "civil", comme le précise John Horne¹⁴¹. Si "civil" doit s'entendre comme non engagé dans les forces armées, cela n'exclue pas le fait que "non combattant" ne veut pas dire "hors du combat". Ce principe sous-tend l'idée de la nation en armes et les valeurs de résistance. A cet effet, Horne note trois cadres dans lesquels les populations sont susceptibles d'être soumises à des violences de la part de l'ennemi, mais également de la part de leurs propres armées : l'invasion, la retraite et l'occupation.

¹³⁷ Les gaz de combats ne représente que 1% des causes de décès durant le premier conflit.

¹³⁸ Shoa : Le nombre exact de victimes des camps est inconnu. De nombreux historiens estiment que le nombre des victimes se situe autour de 6 millions de personnes.

¹³⁹ Audoin-Rouzeau, « La violence de guerre », Editions Complexe, 2002, p.83

¹⁴⁰ A noter que cette distinction s'est largement amenuisée au fur et à mesure de l'avancée de la seconde guerre mondiale, notamment sur les fronts de l'Est et sur la zone Pacifique.

¹⁴¹ John Horn, « Les civils et la violence de guerre », sous la direction d' Audoin-Rouzeau, « La violence de guerre », Editions Complexe, 2002, p.135

Concernant le premier point, dès la campagne de la Gaule dans la période pré-christianique, les écrits de César¹⁴² mentionnent le sort réservé aux villes et places fortes prises par les troupes romaines. La population –hommes, femmes, enfants- était exécutée sans que ne s'en émeuvent leurs auteurs, comme une chose naturelle, voir indispensable. Ces massacres peuvent être perçus sous deux angles. Le premier consiste voir le massacre de population comme un message d'avertissement destiné aux autres villes insoumises ou rebelles. Le second, plus psychologique, peut-être vu comme la volonté d'anéantissement total de l'ennemi et de sa descendance.

Pour essayer de détailler la situation, Horne sous-divise le phénomène d'invasion en invasion d'ordre racial et idéologique (Pologne et URSS par les troupes allemandes) et invasion territoriale et politico-militaire (Pays-Bas et France par l'Allemagne). Le constat prend dès lors toute son ampleur. Les répressions collectives du premier cas ne sont en aucune mesure comparable à celles subies par les populations du deuxième cas.

¹⁴² Jules Cesar « La guerre des Gaules »,

Conclusion

Le sujet étudié dans ce présent mémoire de recherche répond à une interrogation précise : le rapport des combattants face à la violence et à la mort. Dans ce contexte, une des difficultés rencontrées est le peu d'analyses effectuées sur le thème de la mort du soldat. La mort est-elle un sujet tabou ? En outre, peu d'analyses psychanalytiques ont été entreprises sur ce sujet sensible, une des raisons pourrait être le manque de sources disponibles sur l'engagement individuel du combattant, à la différence des sources de stratégies militaires. En effet, la plupart des travaux de recherche réalisés à ce jour sont essentiellement le fait d'officiers et retracent davantage l'aspect stratégique des affrontements plutôt que de mettre l'accent sur l'individualité et le ressenti de chacun dans le combat.

Des interrogations demeurent : comment les soldats ont-ils pu durant de si longues périodes, résister à la furie des combats, à la violence des affrontements, à la perte de camarades, à la disparition de proches ou d'amis ? De la même manière, comment à l'issue de la guerre chacun a-t-il analysé ses propres crimes, ses haines, ses peurs, ou comment chacun a-t-il fait son devoir de mémoire pour essayer de tourner la page sur un évènement majeur de l'histoire des sociétés ?

Pour Omer Bartov¹⁴³, le soldat fait partie d'un contexte militaire où tout est fait pour que l'endoctrinement qui lui est proposé, le guide et l'aide à accomplir la tâche pour laquelle on l'emploie.

Lors du second conflit mondial, la jeunesse allemande a été très tôt embrigadée par le système éducatif lui-même qui agissait comme un guide des pensées. Ce système nazifié proposait un mode de vie fondamentalement nouveau avec déjà en lui les germes d'une idéologie basée sur la distinction des races et la suprématie de la nation allemande. Dans ce contexte, l'endoctrinement militaire de la Wehrmacht n'avait plus qu'à accentuer les résolutions idéologiques déjà fortement implantées dans les esprits. A tel point comme le souligne Bartov, qu'« il est encore plus frappant de noter à quel point les soldats s'approprièrent la vision de l'ennemi et la perception de leur mission, telles que le régime les leur présentait, à travers leur façon de représenter la réalité dans les lettres, les journaux intimes¹⁴⁴. »

Non seulement les soldats rencontrèrent une fois confrontés à l'ennemi, ce à quoi on les avait préparé, mais ils firent face également des situations où la réalité dépassait allégrement leurs prévisions les plus pessimistes. Comme si leurs propres peurs et angoisses avaient trouvé un terrain fertile où étendre sa haine et son refus de l'étranger, savamment enrichi par une propagande répondant aux dictats du régime politique nazi.

C'est réellement cet embrigadement militaire, cet esprit de groupe que l'armée essaie de faire partager à chacun et qui agit comme un élément unificateur à la fois pour la discipline de

¹⁴³ Bartov, historien israélien, professant aux Etats-Unis travail sur l'idée que l'armée nazie a délibérément participé aux oeuvres de destructions totales, avalisant l'idée d'un assentiment allemand ultranationaliste à la politique du Führer dans son ensemble.

¹⁴⁴ Omer Bartov, « Barbarossa et les origines de la solution finale » extrait de « La violence de guerre », Editions Complexe, 2002, p.203

groupe et le respect de l'autorité, que du soutien actif entre compagnon partageant les mêmes conditions d'existence.

Il est important de comprendre le rôle capital que joue la discipline dans la vie militaire - sa signification, sa raison d'être et ses objectifs.

La discipline revêt des notions très larges, telles l'instruction, la formation, le conditionnement afin de mettre ne place à la fois un ordre et un contrôle de l'être humain dans le but de mobiliser sa motivation dans la poursuite d'un objectif collectif.

C'est réellement cette recherche de canalisation des pulsions individuelles au profit d'une démarche collective qui permet l'emploi de la force de manière à la fois contrôlée et ciblée, en laissant de côté tout intérêt personnel, toute peur, toute appréhension.

Ainsi, en captant la volonté de chaque individu, la discipline autorise une réponse aux besoins du groupe en opérant une réelle cohésion collective. C'est réellement cette discipline imposée aux forces armées qui a permis à chaque soldat d'affronter des tragédies vécues au quotidien, avec le soutien de ses camarades.

Mais cette discipline propre à former un véritable esprit d'équipe au nom d'un unique objectif aura toujours ses limites car si le soldat n'est jamais réellement isolé sur les champs de bataille, en revanche il est toujours seul face à sa mort.

Cet aspect de la discipline (comme de l'embrigadement idéologique) n'est pas le thème central du mémoire et n'a donc pas été développé, mais il est vrai que l'étude de la capacité psychologique du combattant à s'inscrire dans un schéma disciplinaire propre à permettre, non au niveau individuel mais collectif, de parvenir aux objectifs fixés par les autorités supérieures mériterait une analyse plus poussée. Ne serait-ce que pour essayer de déterminer la résistance psychologique de l'individu soumis à des ordres qui rentrent en contradiction avec son propre schéma de pensée et de vie. Ou encore d'essayer de déterminer à quel moment le psychisme humain entre en conflit avec des ordres manifestement illégaux et comment se les représente t'il et les analyse t'il. Ceci afin de déterminer les éventuelles réactions envisagées. Ou enfin, d'essayer de déterminer quelles pulsions sont mises en œuvre et quelle part de soi-même est-on obligé de laisser de côté pour répondre à une discipline dont une des finalités est de donner la mort.

Un autre aspect intéressant qui aurait mérité un développement conséquent est le suivi post traumatique des combattants. En ceci qu'il apparaît utile d'assurer un suivi de l'individu après l'issue des combats pour analyser à froid les réactions des hommes qui ont combattu. Pourquoi une telle démarche ? Tout simplement pour mettre en évidence les éventuels liens ou divergences entre une situation finie et une situation à chaud. C'est-à-dire essayer de déterminer -sinon comprendre- comment l'esprit humain se répercute sur lui-même les tensions subies, les frustrations, les joies, les peines éprouvées au combat. Et surtout, essayer d'assurer un suivi des évolutions des pulsions éventuelles naissant à posteriori chez les sujets étudiés. En quelques sortes, il s'agirait d'essayer d'étudier si des conséquences pathologiques dériveraient des pulsions développées au combat, à l'image des vétérans américains lors de leur retour du Viet-Nam.

Un autre aspect que je n'ai pas réussi à déterminer par manque d'analyses réalisées à ce jour – Freud lui-même à renoncé à étudier cette question - est la réaction psychologique de l'homme engagé durant un certain temps dans un combat, à l'image des longs affrontements de tranchées de la Première Guerre mondiale. Comment le psychisme humain réagit-il face à une

violence sans fin, et incessamment renouvelée ? Quels sont les mécanismes qui entrent en jeu à ce moment précis pour lui permettre de tenir, et assurer sa tâche. Une des explications est l'instinct de survie, mais cette recherche sur la volonté de survivre nécessiterait une analyse précise pour déterminer justement comment cet instinct se met en place, et d'où vient cet instinct.

Le dernier point qu'il serait utile de développer concerne le fait de déterminer comment le psychisme humain, celui de l'homme de tout les jours qui a une famille, un travail, qui œuvre peut-être dans organismes charitables, peut-il se transformer lorsque les circonstances l'exigent, en soldat qui donne la mort. Le psychisme humain apparaît comme un formidable outil parsemé de méandres qui mériterait des analyses poussées afin d'essayer de comprendre comment et pourquoi l'homme peut tuer en temps de guerre.

Un point à développer pourrait également concerner sur ce sujet « l'état de nature » cher à Hobbes. Mais ne faudrait-il pas plutôt parler « d'état naturel » de l'homme qui ressurgirait sans contrôle lorsque sa vie est en péril ?

Un début d'explication peut-être trouvé dans le témoignage de Wilfrid Freve, Lance Corporal des Fusiliers Mont Royal :

« Lors de notre débarquement en terre de France, ce 7 juillet 1944 quelles étaient nos pensées au moment où nous traversions la Manche pour nous rendre à Courseulles-sur-Mer?

Cette question peut nous paraître étrange, quoique parfaitement humaine. Nos dispositions prises, nous avons eu le temps de réfléchir, de notre camp de Newpound Common vers nos points d'embarquement (New Heaven ou Londres). Pour tout vous dire, nous songions à la France, courbé sous le joug allemand. Nous songions aux femmes, aux mères désespérées, aux enfants à qui les nazis arrachent le pain de la bouche; nous songions aux Français, devenus esclaves; nous songions que le prix de la capitulation est infiniment plus grand que le prix de la victoire. Nous songions à nos mères, à nos femmes, à nos enfants. Nous savions que pour certains d'entre nous, ce serait un aller simple seulement. Mais nous étions convaincus que la cause sacrée que nous défendions vaut bien le sacrifice de notre vie. Ces pensées vers les nôtres, la conviction que nous allions nous battre pour eux, pour notre pays, pour la liberté, le plus cher de tous les liens, affermissaient notre détermination. Sous le couvert d'une blague, on pouvait discerner chez quelques-uns une partie de nostalgie... qui devait, quelques jours plus tard, inspirer des hauts faits d'armes. Nous avons appris que le soldat allemand se bat habilement derrière ses positions défensives, il se rend au premier assaut à l'arme blanche. Le boche ne tient pas devant une baïonnette canadienne, à armes égales, le Boche nous le battons.¹⁴⁵ »

¹⁴⁵ <http://www.debarquement-normandie.com>

Annexes

Définitions de termes liés à la psychanalyse freudienne

Pulsion :

La pulsion est une force biologique inconsciente qui, agissant de façon permanente, suscite une certaine conduite. La source des pulsions est corporelle. C'est un état d'excitation (comme la faim, la soif, le besoin sexuel...) qui oriente l'organisme vers un objet, grâce auquel la tension sera réduite. La pulsion fournit l'énergie psychique nécessaire à l'activité de l'appareil psychique. C'est une charge énergétique qui fait tendre l'appareil psychique vers un but. Ce concept se place à la limite du somatique et du psychique, une pulsion a trois composantes : la source (excitation interne prenant naissance dans le somatique), le but (pour éliminer la tension, donc chercher le retour à l'état antérieur de quiétude), l'objet (c'est ce par quoi le but est atteint).

Agressivité :

Phénomène pulsionnel résultant de l'idée de projeter sa mort ou la mort sur l'autre

Libido :

La pulsion, l'élément déclencheur

Moi :

Pôle défensif de la personnalité, réalisé avec les exigences du ça et les interdits du Surmoi face au réel. C'est la partie de la personnalité la plus consciente, en contact avec la réalité extérieure. Le Moi s'efforce de faire régner l'influence du monde extérieur sur le ça. Soumis au principe de réalité, il a un rôle de régulateur et de médiateur. Ses opérations sont inconscientes (mécanismes de défense). Il est issu du ça confronté à la réalité extérieure et se forme à partir d'identifications et de gratifications successives. Le refoulement par exemple, est un des mécanismes de défense du Moi. Il se manifeste lorsque le désir et les pulsions ne peuvent être acceptés et doivent être dérivés de leur Objet.

L'instance première est le ça. En sont issus dans un premier temps le Moi, formé grâce au contact avec la réalité extérieure, puis le Surmoi introjecté par le Moi qui fait se retourner l'énergie pulsionnelle contre lui-même. A la rencontre du ça et du Surmoi (ainsi que son "pendant" plus élaboré qu'est l'Idéal du Moi) se trouve le Moi.

Ça :

L'élément premier, pôle pulsionnel, besoin de satisfaire les pulsions, principe de plaisir. C'est le pôle pulsionnel de la personnalité, la partie la plus chaotique et la plus obscure. C'est entièrement le domaine de l'instinctif, du biologique qui ne connaît ni règle de temps ou d'espace, ni interdit. Totalement inconscient, il est régi et dirigé par le seul principe de plaisir. De ce fait, les choses les plus contradictoires peuvent y exister.

Deux aspects le caractérisent : l'héréditaire (sexualité et agressivité propres à l'espèce), et l'acquis (formes que prendront cette agressivité et cette sexualité). Le ça entre ensuite en conflit avec le Moi et le Surmoi. Réservoir de la libido et de l'énergie psychique, ses contenus sont d'une part héréditaires puis d'autre part refoulés et acquis. Les pulsions (pulsion de vie et pulsion de mort) sont contenues dans le ça :

La pulsion de vie (ou d'auto conservation, ou sexuelle) :

Les pulsions qui en découlent ont pour fonction de lier les énergies et de maintenir la vie.

La pulsion de mort :

Elle fait tendre l'organisme vers un état zéro et comprend la destruction (principe d'agressivité), la répétition et la régression.

Surmoi :

Interdits, lois, limites. Le Surmoi est l'instance refoulante, le support de tous les interdits et des contraintes sociales et culturelles. Son activité est partiellement inconsciente. Héritier du complexe d'Oedipe, il se constitue par intériorisation des exigences et interdits Parentaux. L'Enfant renonce au désir incestueux grâce à la fonction séparatrice du Père, puis la découverte des règles sociales sous la pression de l'instance refoulante: le Surmoi.

Le Soi :

Le Soi, d'après JUNG, c'est quelque chose qui se construit, très en rapport avec la culture

L'Imago :

Personnage interne que l'on a fabriqué. Prototype inconscient d'un personnage qui va orienter toutes nos relations par la suite. Ce qu'on pense, ce qu'on ressent d'un individu n'a rien à voir avec la réalité. Ainsi l'Imago de la bonne mère s'exprime dans le personnage de la fée, tandis que l'Imago de la mauvaise mère sera représenté par la sorcière.

Œdipe :

L'histoire du complexe d'Oedipe est associée à la théorie freudienne ainsi qu'à l'histoire de la psychanalyse dans son ensemble. En ce qui concerne le développement d'un enfant, la psychanalyse identifie trois étapes fondamentales: le Stade Oral, le Stade Anal et le Stade Phallique. C'est lors du Stade Phallique que survient chez le garçon le complexe d'Oedipe (complexe d'Electre chez la fille). Le complexe d'Oedipe est un ensemble organisé (et structurant) de désirs amoureux et hostiles que l'enfant éprouve à l'égard de ses parents. Sous sa forme dite positive, le complexe se présente comme dans l'histoire d'Oedipe: désir de la mort de ce rival qu'est le personnage du même sexe et désir sexuel pour le personnage du sexe opposé. Sous sa forme négative, il se présente à l'inverse: amour pour le parent du même sexe et haine et jalousie envers le parent de sexe opposé.

Spécificité de l'angoisse :

- L'inquiétude : elle concerne les destinées humaines. C'est une impression d'insécurité inexprimable. Elle peut se rapprocher de l'angoisse.
- Doute et soucis : ils se rapportent à une chose, un évènement.
- La peur : c'est une sensation immédiate, spontanée. Elle est liée à l'instinct de conservation. Elle provoque une réponse qui est la fuite ou la riposte. Elle est conséquente à la perception d'un danger extérieur. La peur est le choc face à ce danger.

Il faut distinguer plusieurs intensités :

- La crainte, qui est une petite peur.
- La terreur, paralysante, qui tend à déformer la perception. Il y a introduction dans l'imaginaire.
- L'horreur, avec impression de dégoût, de recul par rapport à la réalité.
- L'effroi, paralysant.
- La panique, où l'imaginaire tient une place importante et empêche l'analyse de la situation, entraînant des ripostes exagérées.

- L'anxiété : c'est un sentiment proche de l'angoisse mais relatif à une difficulté réelle, bien qu'intense. Etant plus mentalisé, ce sentiment est maîtrisable.
- L'angoisse : elle est de l'ordre du vécu et sans objet, face à laquelle il n'y a pas de solution. On observe alors une immobilité de l'esprit. Si l'on peut dire que la phobie est une peur sécurisante ("je n'aurai peur qu'en présence des serpents"), l'angoisse par contre ne permet pas la représentation de la peur, et sera donc dramatique pour celui qui la vit.

Décret n° 2005-796 du 15 juillet 2005 relatif à la discipline générale militaire

Article 1 : La discipline militaire.

1. Le service des armes, l'entraînement au combat, les nécessités de la sécurité et la disponibilité des forces exigent le respect par les militaires d'un ensemble de règles qui constituent la discipline militaire, fondée sur le principe d'obéissance aux ordres.

2. Le militaire adhère à la discipline militaire, qui respecte sa dignité et ses droits.

La discipline militaire répond à la fois aux exigences du combat et aux nécessités de la vie en communauté. Sa forme est différente dans le service et en dehors du service, où elle a pour objet d'assurer la vie harmonieuse de la collectivité.

Article 5 : Obligations générales.

Tout militaire peut être appelé soit à donner des ordres en tant que chef, soit à en recevoir en tant que subordonné. L'une ou l'autre de ces situations comporte les obligations générales suivantes :

1. Membre des armées et des formations rattachées, le militaire doit :

- obéir aux ordres reçus conformément à la loi ;
- se comporter avec honneur et dignité ;
- observer les règlements militaires et en accepter les contraintes ;
- respecter les règles de protection du secret et faire preuve de réserve lorsqu'il s'exprime, notamment sur les problèmes militaires ;
- prendre soin du matériel et des installations appartenant aux armées et formations rattachées ou placés sous leur dépendance ;
- prêter main-forte aux agents de la force publique si ceux-ci requièrent régulièrement son aide ;

2. Exerçant une fonction dans sa formation, il doit :

- apporter son concours sans défaillance ;
- s'instruire pour tenir son poste avec compétence et contribuer à la valeur collective de sa formation ;
- s'entraîner en vue d'être efficace dans l'action ;
- se préparer physiquement et moralement au combat.

Article 8 : Devoirs et responsabilités du militaire au combat.

1. L'efficacité au combat exige que chaque militaire participe à l'action contre l'ennemi avec énergie et abnégation, y compris au péril de sa vie, jusqu'à l'accomplissement de la mission reçue.

2. Le chef conduit la lutte et poursuit le combat jusqu'au succès ou à l'épuisement de tous ses moyens.

Il stimule la volonté de combattre et maintient en toutes circonstances l'ordre et la discipline. Il prend toutes dispositions pour qu'aucun document important ni matériel utilisable ne tombe aux mains de l'ennemi.

En cas de regroupement fortuit d'unités relevant de différents commandements et coupées de leur chef, le commandant de l'unité le plus ancien dans le grade le plus élevé prend le commandement de l'ensemble. Il confirme à ces unités leurs missions et, le cas échéant, en fixe une nouvelle à celles qui ne seraient plus en mesure d'exécuter leur mission initiale.

3. Le militaire, seul ou comme membre d'une formation ou d'un équipage :

- met tout en oeuvre pour atteindre l'objectif désigné ou tenir le poste qui lui est assigné ;
- sert les armes ou le matériel dont il a la charge et assure au mieux le service des armes ou des matériels collectifs dont le personnel a été mis hors de combat ;
- évite la capture et rejoint la formation ou l'autorité la plus proche si, dans l'impossibilité de remplir sur place sa mission, il ne peut plus recevoir d'ordres de ses chefs.

En aucun cas il ne doit :

- abandonner des armes et des matériels en état de servir, le drapeau ou l'étendard de sa formation ;
- entrer en rapport avec l'ennemi ;
- se rendre à l'ennemi avant d'avoir épuisé tous les moyens de combattre.

4. Quand tous les chefs sont hors de combat, le militaire le plus apte prend le commandement et poursuit le combat.

5. Fait prisonnier, tout combattant reste un militaire dont le devoir est d'échapper à la captivité, de résister aux pressions et de chercher à reprendre le combat.

Statistiques du nombre de soldats morts, blessés, prisonniers et disparus lors de la deuxième guerre mondiale.

PAYS	HOMMES MOBILISÉS	Morts	Blessés	Prisonniers et disparus	TOTAL DES PERTES	PERTES EN POURCENTAGE
Russie	12 000 000	1 700 000	4 950 000	2 500 000	9 150 000	76,3
France	8 410 000	1 357 800	4 266 000	537 000	6 160 800	73,3
Britannique	8 904 467	908 371	2 090 212	191 652	3 190 235	35,8
Italie	5 615 000	650 000	947 000	600 000	2 197 000	39,1
États-Unis	4 355 000	126 000	234 300	4 500	350 300	8,0
Japon	800 000	300	907	–	1 210	0,2
Roumanie	750 000	335 706	120 000	80 000	535 706	71,4
Serbie	707 343	45 000	133 148	152 958	331 106	46,8
Belgique	267 000	13 716	44 686	34 65	93 061	34,9
Grèce	230 000	5 000	21 000	1 000	27 000	11,7
Portugal	100 000	7 222	13 751	12 318	33 291	33,3
Monténégro	50 000	3 000	10 000	7 000	20 000	40,0
Alliés total	42 188 810	5 152 115	12 831 004	4 121 090	22 089 709	52,3
Allemagne	11 000 000	1 773 700	4 216 058	1 152 800	7 142 558	64,9
Autriche-Hongrie	7 800 000	1 200 000	3 620 000	2 200 000	7 020 000	90,0
Turquie	2 850 000	325 000	400 000	250 000	975 000	34,2
Bulgarie	1 200 000	87 500	152 390	27 029	266 919	22,2
Empires centraux total	22 850 000	3 386 200	8 388 448	3 629 829	15 404 477	67,4
TOTAL GÉNÉRAL	65 038 810	8 538 315	21 219 452	7 750 919	37 494 186	57,6

Extraits de mémoires de combattants

Textes ayant servi de base de travail de recherche au présent mémoire.

Les Jagdpanthers font de suite “mouche”

Témoignage vécu de la seconde guerre mondiale. Le jeune Raymond Lescastreys qui, à seize ans, passe du courrier clandestinement à Mont de Marsan et, dénoncé à la Gestapo, doit s'enfuir en Zone Libre où il s'engage dans l'armée française. Après deux ans de classes en Afrique du nord, il débarque enfin en Septembre 1944 en terre française où il participe avec son régiment de Cuirassiers à la libération de l'Alsace et poursuit jusque sur les rives du lac de Constance une épopée victorieuse.

« L'entrée de Suarce est difficile d'accès car la route est encaissée; le char Nomade (celui du S/Lt Bruneau et que pilote mon ami, le Brigadier François Lasserre pénètre le premier, suivi par le char Noailles, tous deux entourés et précédés de légionnaires combattant à pied. Ils n'ont pas vu un Jagdpanther en arrière du village, bien camouflé dans un bosquet en léger surplomb, qui les a dans la ligne de mire de son canon de 88mm anti-chars qui, malheureusement, est nettement supérieur au canon de 75mln dont nos Sherman sont équipés.

C'est le drame ! Les coups du Jagdpanther font de suite “mouche”; le Nomade, le Noailles puis le Nemrod du 1er Peloton qui tente de déborder, percés par les obus, flambent comme des allumettes. Cinq tués, dont Lasserre. Pauvre François, mon ami, mon frère, compagnon depuis 3 ans de tous mes bons et mauvais moments! Mort au Champ d'Honneur et dont on ne retrouvera rien, brûlé dans son char, déchiqueté par l'explosion des obus qu'il contenait, tout comme son co-pilote Raphael premier “pied-noir” de l'escadron mort pour la France qu'il n'avait, auparavant, jamais vue. Les autres membres des trois équipages sont tous blessés plus ou moins grièvement. Un gros “coup dur” pour l'escadron. »

<http://www.duhamel.bz/souvenir/index.htm>

Le 6 juin... « Ce fut terrible »

Angelo Marsella est né le 28 mars 1925 dans la ville de Philadelphia, en Pennsylvanie (USA). Approchant l'âge de 18 ans en 1943, il décide de s'engager à la Marine et passe des tests physiques le 24 mai 1943 pour être accepté. Le 7 juin 1943, il commence, sous une pluie battante, un entraînement intensif en compagnie de nombreuses autres recrues à l'U.S. Naval Training Center situé dans ville de Bainbridge dans le Maryland (USA). Voici le témoignage de ses journées passées aux Etats-Unis puis à travers le monde, et notamment au large des côtes Normandes, le 6 juin 1944, à bord du L.S.T. 281...

« La nuit du 6 juin, nous n'étions pas encrés très loin de la côte Normande et heureusement pour nous, un navire Britannique nous a prévenu que nous avions perdu notre ancre, que nous dérivions vers un champ de mines et qu'il nous fallait trouver un nouvel endroit où ancrer.

Une fois les plongeurs-démineurs partis, nous avons reçu l'ordre de nous diriger en direction de Utah Beach. L'activité à bord du 281 devenait soudain de plus en plus importante, tout comme notre peur. Mon poste de combat se situait à l'avant babord, à la mitrailleuse de 20 millimètres. Je pouvais voir les balles traçantes et entendre les tirs d'armes automatiques tout autour de nous.

Le 281 approchait de plus en plus de la plage de Utah Beach. J'ai vu de nombreux corps de soldats américains flotter dans l'eau, ainsi que plusieurs épaves.

Ce fut une terrible chose pour moi d'être le témoin d'une telle scène. Cela m'a beaucoup perturbé, et aujourd'hui encore. Je peux toujours voir ces soldats flottant dans l'eau. A ce moment précis, j'étais en état de choc. Je me sentais concerné par la mort de ces hommes.

Je me souviens avoir dit à mon compagnon de bord : mais qui va leur venir en aide ?

Puis je me suis souvenu que les deux vedettes d'assistance qui nous accompagnaient avaient la responsabilité de récupérer ces soldats, qu'ils soient morts ou vivants.

Au loin, j'ai vu deux éclairs monter dans le ciel. Sur ma gauche, j'ai vu le navire de guerre U.S.S. Nevada ouvrir le feu en direction de la côte ennemie avec ses canons de 400 millimètres.

Pendant ce temps, nous nous approchions toujours de la plage de Utah, et sur la gauche, j'ai aperçu un DUKW (véhicule amphibie) heurter une mine et s'enfoncer dans la mer. Quelques temps plus tard, j'ai vu un avion allemand s'écraser à proximité de notre flanc babord. Je me suis dit : comment a-t-il pu traverser notre rideau de feu ?

A ce moment, nous étions très proche de Utah Beach, mais nous avons reçu l'ordre du Bataillon de plage de ne pas accoster directement sur le sable, mais de débarquer notre transport en mer.

Durant les premières heures, nous avons débarqué les hommes et le matériel que nous avons transporté depuis l'Angleterre. Avec la présence de nombreuses vagues, la tâche n'était pas facile. Ce débarquement a causé beaucoup de dégâts à notre navire et un certain nombre des hommes d'équipage ont été légèrement blessés.

Une fois la cargaison en hommes et en matériel débarquée, le 281 s'est transformé en un navire hôpital auxiliaire. Les premiers blessés que nous avons embarqué provenaient du dragueur Osprey. Il avait heurté une mine. L'U.S.S. Correy, l'un de nos navires d'escorte, a également touché une mine. Les survivants de ces deux bâtiments étaient sévèrement brûlés. Je me souviens que certains des soldats que nous avons embarqué étaient très gravement touchés. Je peux décrire un de ces soldats, qui avait été touché de manière très violente à la tête.

Les navires de guerre tiraient toujours en direction de la plage. Au-dessus de nos têtes, une importante quantité d'avions Alliés volaient en direction du rivage ennemi. L'équipe médicale et les membres d'équipage du 281 ont fait de leur mieux pour que les blessés aient un voyage confortable jusqu'en Angleterre.

Image : Le 6 juin 1944, des blessés Américains sont transportés à bord du L.S.T. 281 Le 6 juin 1944, des blessés américains sont transportés à bord du L.S.T. 281.

Le 9 juin, le 281 a quitté le port de Southampton avec à son bord un transport complet de soldats américains équipés. A la fin de la traversée, nous avons débarqué les transports à Omaha Beach. Une fois notre L.S.T. au sec, je suis allé marcher sur la plage avec quelques uns de mes camarades et j'y ai vu plus de corps et d'épaves que sur Utah. Nous en avons parlé avec des soldats américains présents sur la plage. Ils m'ont assuré qu'ils s'occuperaient des corps des soldats tués. Nous leur avons également parlé des corps de soldats allemands morts que nous avons vu dans le secteur de la plage. Ils nous ont répondu qu'ils seraient juste recouverts de terre par des bulldozers.

Le 281 a effectué 5 voyages pour acheminer des renforts en hommes et en matériel. Beaucoup de choses se sont passées le Jour J, mais voilà ce dont je me souviens."

Angelo Marsella

http://www.dday-overlord.com/angelo_marsella.htm

Le Commando Kieffer, H - 20...

Maurice Chauvet (Caporal, 1er Bataillon Fusiller Marin, N°4 Commando) est l'un des 177 Français du Commando Kieffer, qui débarque le 6 juin 1944 à Sword Beach. Il appartenait à ce moment à la Section de Renseignement et il devait effectuer la liaison entre l'Etat-Major et les troupes.

« C'est l'heure H moins 20 environ. Le colonel du commando nous a fait bonjour de la main en passant le long du bord ; il a pris place dans une très petite barge d'assaut plus rapide que la nôtre avec à l'avant le drapeau blanc à croix rouge de la Marine de Guerre anglaise.

Je ne sais pas comment se sont passées les dernières minutes, les barges ont touché le sol, et les deux coupées ont été poussées, quatre matelots sont blessés sur le pont, des balles de mitrailleuses sifflent de tous côtés, venant de la gauche. Les garçons debout sur la deuxième barge sont Français. La barge a perdu ses deux coupées par un obus de 75 et je passe sur celle d'à côté, la 528. Il est 7H50. Je vois encore les trois piliers en faisceaux, enfoncés dans le sable, avec une mine accrochée dessus, qui ont effleuré la barge : reste des défenses allemandes, assez abîmées par le bombardement.

Le commando au premier plan est un camarade anglais. Il porte une échelle. Il a sans doute été blessé, quelques secondes plus tard en mettant pied sur le sol. J'ai entendu dire qu'il était mort. La planche du débarquement de la barge du second plan est en train de tomber ; une douzaine d'hommes seulement l'ont empruntée, dont les deux officiers de la première troupe française, ils ont tous été blessés en mettant le pied à terre, par une seule bombe de mortier tombée au milieu d'eux. Si la coupée n'était pas tombée j'aurais été avec eux.

Après 25 ou 30 mètres dans l'eau jusqu'à la ceinture, il nous fallait traverser le plus vite possible le sable et les flaques d'eau pour atteindre le sable sec. Toute cette partie était balayée par un feu de mitrailleuse venant de gauche. Certains des hommes qu'on aperçoit couchés, se sont jetés à terre par un réflexe parce que une balle les a effleurés ; d'autres sont déjà blessés ou morts. Pour moi, aussitôt touché le sol, je me suis mis en marche le plus vite possible, avec de l'eau jusqu'à la ceinture, mais je ne me souviens pas d'avoir eu l'impression d'être mouillé. Il y avait déjà beaucoup de blessés, et tout le monde se rendait vers son emplacement de ralliement.

C'est à ce moment que j'ai aperçu le Capitaine Kieffer, commandant le détachement français, blessé à la cuisse ; un de nos infirmiers lui faisait un pansement d'urgence, et nous sommes repartis ensemble. Au passage, j'ai vu les gars de notre commando couchés là. A l'endroit où le sable commençait à être recouvert de végétation, il y avait un réseau de barbelés. Une brèche de 2 mètres y avait été faite. Il fallait se mettre en file pour passer. Je suis resté quelques secondes là à attendre mon tour. Un camarade m'a dépassé à ce moment, et me dit deux ou trois noms de ceux qui venaient d'être blessés. »

Le 6 juin... Nous nous sommes jurés de venger sa mort sans porter attention aux lois de la guerre.

Sergent D. Zane Schlemmer, Compagnie du Quartier Général, Second Bataillon, 508ème Régiment d'Infanterie Parachutiste : Saut en parachute au-dessus de la Normandie et premières heures de combat le Jour J

« Le 6 juin 1944, à 0 heure et 1 minute (heure anglaise), nous approchions de la Manche... Quand nous avons atteint la Manche, il faisait de plus en plus sombre, mais nous pouvions remarquer que la mer était recouverte d'embarcations. Il était visible que lorsque nous étions au-dessus de la Manche, nos mines ont arrêté d'exprimer une relative tranquillité et le stick est devenu très calme et même pensif. Avec le recul, on comprend que ce changement était dû à l'appréhension du saut et du baptême du feu... Pour nous autres, debout dans la cabine, le temps semblait sans fin et nous allions d'un nuage à un autre, jusqu'à ce que nous quittions d'un seul coup la masse nuageuse. C'est à cet instant que nous avons fait l'expérience de la FLAK (artillerie anti-aérienne allemande) et des armes de poing dont les projectiles, lorsqu'ils heurtaient l'avion, émettaient un bruit similaire à du gravier s'écrasant sur une tôle en métal (c'était un son assez impressionnant et une fois qu'on l'entend, on s'en souvient pour toujours)...

Nous avons continué de vérifier nos équipements. Le stick de paras s'est ensuite rapproché de la porte de sortie le plus rapidement possible, attendant que la lumière verte s'allume alors que les tirs de la FLAK se poursuivaient.

A ce moment, je ne pensais plus qu'à deux choses : premièrement je voulais sortir de l'avion le plus rapidement possible, puisque j'étais le dernier du groupe à sauter, et deuxièmement je me demandais ce que je fichais dans une telle situation (je me suis posé la même question à de nombreuses reprises les jours qui ont suivi)... Le côté embarrassant du saut de nuit est que vous ne pouvez voir le sol s'approcher et que vous devez en conséquence anticiper votre atterrissage... Je n'avais aucun moyen de retrouver les autres parachutistes de mon stick. Je devais apprendre plus tard que le Lieutenant Talbert Smith, qui a sauté en premier, a été immédiatement capturé, fait prisonnier. Il a été tué par la suite lors d'une attaque en rase-mottes d'un avion américain.

Alors que je quittais le verger pour rejoindre le petit chemin de campagne, une énorme boule de feu orange est apparue au-dessus de ma tête, descendant rapidement en direction de l'Est. Cela ressemblait beaucoup à la chute d'un météore ou d'une météorite. Mais le tout était accompagné par le gémissement de deux moteurs à pleine puissance qui s'emballaient, apparemment un avion transporteur de troupe qui allait s'écraser... Trois éléments ne nous avaient pas été communiqués, et nous nous en sommes très vite aperçu. Premièrement, la zone où j'avais été parachuté était occupée par les Allemands de la 91ème Division, qui était relativement redoutée. Le poste de commandement de la division était situé au bord de notre "drop zone" (point de chute), et il semblait que les Allemands occupaient toutes les grandes fermes françaises de la partie Ouest de la rivière Merderet.

Deuxièmement, personne ne nous avait informé de la taille des immenses haies françaises. Nous avons été, bien entendu, prévenu que la région était parsemée de parcelles entourées par des haies, et nous nous étions fait à l'idée qu'il s'agissait d'une végétation identique à celle rencontrée en Angleterre, sachant les chasseurs à cour pouvaient facilement passer au-dessus des haies britanniques.

Troisièmement, personne ne nous avait prévenu que les terres à proximité de la rivière Merderet ou encore de la rivière Douve étaient inondées. Au lieu de ça, on nous avait parlé d'un simple parterre humide identique à ceux que l'on peut trouver sur la plupart des fleuves et courts d'eau. Ces marais étaient comme des lacs peu profonds qui s'étendaient sur de longues distances. ...J'ai apprécié cette position d'avant-poste, bien que parfois les tirs provenaient de plusieurs directions différentes, parce qu'à l'arrière les blessés et les mourants étaient nombreux et qu'il n'y avait aucun moyen de les évacuer. Il était très difficile d'entendre leurs cris et leurs gémissements, d'autant plus que nous n'avions plus aucun matériel médical. Nous n'avons pas non plus été ravitaillés en munition, équipement, eau ou nourriture, mais nous pouvions faire sans, bien que le manque de plasma et d'autres ressources médicales se soit fait sentir.... Le 6 juin 1944, à 11 heures 59, mon corps devenait très las, mais j'étais actif mentalement (probablement grâce à la Bensedrine), luxueusement emmitoufflé dans un parachute qui tenait très chaud dans mon trou de souris. Nous ne pouvions pas

savoir si le débarquement sur les plages avait ou non réussi, mais nous savions que nous pouvions tenir au moins cinq jours contre les attaques allemandes. Pendant ces journées d'attente des renforts, j'ai beaucoup mûri et seul un soldat confronté à ce genre de situation pourra comprendre.

Je dois aussi mentionner que pendant la matinée du Jour J, nous avons appris la mort de notre aumônier catholique qui avait sauté avec nous et qui a été tué par des grenades allemandes alors qu'il était auprès de nos blessés. Nous nous sommes jurés de venger sa mort sans porter attention aux lois de la guerre. »

http://www.dday-overlord.com/temoignages_veterans.htm

Omaha Beach... Des brancardiers morts ne sauvent pas de vies.

James Roland Argo

Omaha Beach - Pharmacist Mate 1st class for LCI 489

« Ce que je me rappelle est que notre LCI et 5 autres, parmi des LST et des LCM, abordèrent Omaha Beach au lever du jour, le 6 juin 1944. En réalité, notre LCI n'a pas atteint la plage proprement dite, qui était l'objectif de tous les LCI. Nous avons heurté un obstacle submergé, et nous n'avons pas pu monter sur la plage. Chuck Phillips doit en savoir plus. D'ailleurs il y avait un banc de sable, et nous n'aurions de toute manière pas pu aller jusqu'à la plage. Je me trouvais sur la passerelle de commandement, avec le Lieutenant. Montgomery, et Neikerk et Wilson. Il y avait encore quelqu'un mais je ne sais plus qui. Le Lieutenant Montgomery repérait les cibles sur lesquelles il voulait orienter nos tirs. Soudain c'était l'enfer. Montgomery a crié "Quittez la passerelle" et nous l'avons dégagé aussitôt. Les bunkers Allemands qui étaient censés avoir été écrasés par les bombardements aériens ne l'étaient pas. On nous tirait dessus de partout. Pour aggraver la situation, la mer était très agitée. Nous avons transporté des hommes de la 1ère Division (The Big Red One) vers Omaha Beach le 6 juin 1944.

Des pieux, des poutres et des barbelés étaient attachés à des mines. Une des premières visions dont je me souviens est celle de deux morts accrochés à ces obstacles, dans les eaux peu profondes. J'ai appris plus tard que ces hommes avaient été envoyés pour dégager et baliser les chenaux, pour nous et pour d'autres péniches de débarquement. Les combats sur la plage étaient le plus effroyables pendant les 5-6 premières heures. Ils se sont un peu atténués à un moment qui me semblait être proche de l'heure du déjeuner, mais la canonnade a encore continué pendant deux jours. Vous auriez du voir mon casque. Je regrette de ne pas l'avoir gardé pour mes petits enfants. On m'avait dit que les Allemands ne viseraient pas directement les hommes portant un casque avec la croix rouge. Après quelques heures de bataille, j'ai retiré mon casque parce que j'étais convaincu que c'est cette croix rouge qu'ils prenaient pour cible. Je suppose que les Allemands considéraient que pour chaque brancardier qu'ils éliminaient, il y aurait plus de pertes. Des brancardiers morts ne sauvent pas de vies. »

http://www.6juin1944.com/veterans/argo_fr.php

« C'était effroyable »

Eugene D. Shales

Sergeant, 3rd Platoon, Company B, 299th Engineer Combat Battalion

« Aux premières heures de l'aube, chaque bateau de l'armada ouvrit le feu de toute sa puissance en direction de la côte et des batteries allemandes. Les bombardements aériens s'amplifiaient. C'était effroyable. Les éclairs des navires dessinèrent les silhouettes des innombrables bâtiments de guerre restés jusqu'alors invisibles dans la brume de l'aube. Pour nous, c'était un spectacle rassurant, qui nous stimula. Dans nos petites embarcations, nous savions que nous pouvions bénéficier de ce support impressionnant. Plus les bombardements duraient et plus notre espoir de survivre augmentait. Enfin vint le signal pour notre cercle d'embarcations de nous diriger vers l'endroit de la côte qui nous était assigné. Au passage, nous aperçûmes des barges qui avaient sauté sur une mine ou avaient été touchées par des obus ennemis. Les corps des GI flottant sur l'eau me donnèrent la première vision de ce qu'est vraiment la guerre. En fait, pensai-je, les chances ne sont peut-être pas conformes aux prévisions. »

http://www.6juin1944.com/veterans/shales_fr.php

Omaha Beach... « Le navigateur abaissa la rampe et hurla : "Foncez!" »

Melvin B. Farrell

Omaha Beach - 2nd Platoon, B Company, 121st Engineer Combat Battalion

« A environ 200 yards de la plage notre LCM avançait péniblement, quand il heurta de plein fouet un obstacle de plage et s'enfonça dedans rapidement. Le navigateur fit reculer le LCM et repartit mais cela ne marcha pas. Le tir de mitrailleuse ricochait sur les côtés de l'embarcation produisant un vacarme difficilement imaginable. Le navigateur abaissa la rampe et hurla : "Foncez!"

Je fus le troisième homme dehors. Nous, les trois premiers hommes, roulâmes sur la gauche et sautâmes par le côté de la rampe. Le feu des mitrailleuses balayait désormais l'intérieur du LCM et un fort pourcentage de nos hommes fut tué avant qu'ils n'aient pu sortir.

Quand les deux premiers hommes et moi-même eurent sauté, nous retombâmes dans un trou d'obus et avec le poids de nos bagages coulâmes brusquement comme des cailloux. Nous marchâmes sur le fond jusqu'à pouvoir sortir du trou. Il sembla se passer une éternité avant de parvenir à atteindre la surface. Nous fûmes ensuite sur le sable mais il y avait une autre étendue d'eau entre nous et la plage. Cette étendue contenait un dédale de pièges à chars, de mines et tous les objets que les boches avaient pu planter pour contrecarrer une tentative de débarquement.

Tout cela semblait irréel, une sorte de rêve éveillé, les hommes criaient et mouraient tout autour de moi. Je me suis souvent demandé si tous les hommes avaient prié de manière aussi fervente que je l'avais fait. Je me souviens être passé devant un obstacle contre les chars fait de rondins de bois. Je me hissai à côté de lui et m'accroupis aussi bas que je pus pour me reposer un moment et trouver le meilleur abri qu'il était possible de trouver contre l'averse de balles des mitrailleuses.

La B Company subit 73% de pertes pendant ce débarquement, mais allongés derrière le mur nous ne pouvions détourner notre regard de l'infanterie. Ils couraient à travers la colline en un flot incessant, les morts et les mourants s'empilaient derrière eux. Honnêtement, j'aurais pu marcher sur toute la longueur de la plage sans toucher le sol que les corps jonchaient. Dans toutes les formes imaginables, la mort rôdait tout autour de nous. Je me souviens d'un caporal marchant toujours à la recherche d'un médecin, il avait le menton et le nez atteints, coupés proprement et régulièrement. »

http://www.6juin1944.com/veterans/farrell_fr.php

Un des 177 français... « On ne dira jamais assez quelle était notre cohésion à ce moment-là »

Jean Couturier, l'un des 177 Français du Jour J, présent lors du débarquement en Normandie

« Même dispersés dans plusieurs bateaux, nous étions ensemble. On ne dira jamais assez quelle était notre cohésion à ce moment-là. Cette cohésion et cette fraternité entre commandos nous ont fait faire des miracles. Avec du recul, c'est comme cela que je vois les choses. Hitler l'a même renforcée en nous condamnant à la mort en cas de capture. Finalement, cela n'a fait qu'augmenter notre combativité et notre osmose.

Un obus de mortier a atteint de plein fouet l'avant du LCI 527, provoquant l'effondrement du pont, mais l'abordage de la plage me parut se faire sans réaction de l'ennemi, qui riposta après que nous ayons sectionné le premier réseau de barbelés..." Jean Couturier ajoute. "...En fait, je crois qu'à cet instant, chacun a perçu quelque chose de différent, lorsque nous en avons discuté après les combats, Bolloré par exemple se souvenait d'une riposte farouche. A peine sorti de mon L.C.I, j'ai couru, aussi vite que j'ai pu le faire, notre premier objectif était de nous mettre à couvert. Finalement, je n'ai pas prêté attention à ce qui pouvait se passer autour de moi, j'ai couru, de manière presque machinale. L'instinct de survie, sans doute."

Nous devons faire la jonction avec la troop 1 et la K.gun avant tout. Puis nous nous sommes portés vers le casino, la riposte Allemande était très virulente, mais je crois que notre rage et notre coeur ont fait la différence, rien ne nous arrêtait plus, nous étions chez nous"...

Pour moi, la campagne de Hollande s'est achevée le 17 novembre 1944, lors de l'une de ces missions. Les points de résistance Allemands existaient toujours et j'ai été atteint par un obus de mortier. Ma seconde blessure après la Normandie. j'ai été rapatrié en Angleterre et c'est ainsi que la guerre s'est achevée. Nous ne sommes rentrés en France que fin 1945. Au retour, notre impression fut très contrastée. On nous a rapatriés sur un bateau rendant l'âme dont les moteurs ne fonctionnaient plus, tiré par deux remorqueurs. C'est dans ces conditions que nous avons atteint le port de Brest. Lorsque j'y repense aujourd'hui, je me dis que nous la France a eu une curieuse manière de nous remercier.

J'ai été démobilisé à Belfort, ma ville natale, au début de l'année 1946, après 8 ans sous les drapeaux dont 5 ans de guerre. L'atmosphère était celle d'un pays déchiré, qui devait se reconstruire avec toutes les séquelles que l'on imagine, divisée entre les Pétainistes, les Gaullistes, les communistes. On nous a rassemblés dans la cour d'une caserne. Un sous-officier nous a réparti en groupes par ces mots qui me sont restés gravés : les Français d'un côté, les Gaullistes de l'autre. Voilà comment on traitait les Français Libres à l'époque. Nos tickets de rationnement n'étaient pas non plus les mêmes que ceux de tout un chacun ; notre ration était divisée par deux.. Pourquoi ? Parce que justement, nous étions des Français Libres. Cela se passe de commentaires. La paix et le calme sont revenus avec le temps. »

<http://www.debarquement-normandie.com/>

Juno Beach... « Un spectacle effroyable se déroulait sous mes yeux »

Jean-Paul Boucher, soldat au sein de la compagnie de support du Régiment de la Chaudière

« On dériva à droite de notre objectif situé dans le secteur de Juno Beach. Les gars sautaient à l'eau. Des péniches inondées semblaient avant même d'atteindre la plage. Les combats sévissaient partout autour de nous. Je priais le Bon Dieu pour chasser la peur incontrôlable et l'horreur qui montaient en moi. J'ai descendu mon bren carrier sur le sable. Je me trouvais à l'intérieur, en compagnie du caporal Robert Degrâce. On ne pouvait guère avancer, vu que l'infanterie buttait sur le mur du fond de la plage. Un spectacle effroyable se déroulait sous mes yeux... Des bras, des jambes... des corps morts, des noyés...Le bruit de notre artillerie tirant par-dessus ma tête. Nos tanks tirant à demi-immergés.

La riposte ennemie se mêlant au reste. J'aurais tellement voulu que mes émotions s'inscrivent à ce moment-là sur une grande feuille blanche pour que je puisse les dire encore aujourd'hui... Trouver les mots, c'est tellement difficile.

Vous savez, en guerre, un plan fonctionne tant que sa mise en application n'est pas commencée. Après, tout bascule. Exposé au feu, je ne pouvais avancer. Les minutes s'écoulaient dans le vacarme. Les corps de ceux qui avaient péri s'accumulaient autour de mon véhicule immobilisé. La marée montait lentement derrière nous, réduisant sans cesse l'espace entre nos troupes et l'ennemi placé droit devant. Un véhicule du Queen's Own Rifle of Canada se trouvant à mes côtés sauta sur une mine. Je demeurais sur le sable sans mur ni haie pour me protéger. C'est terrible d'être ainsi exposé. J'aidais les blessés, sans trop m'éloigner de mon unité.

En ces intenses minutes, je conservais encore mon innocence de recrue inexpérimentée. Je subissais les événements sans trop prévoir la suite. J'avançais tel un zombie. Pour être franc, ce n'est pas lors du débarquement que la peur fut la plus forte. J'en ai ressenti davantage encore lors des semaines et des mois suivant notre arrivée en Normandie. C'est, je crois, parce que l'expérience des combats devenait à chaque jour plus imposante. Plus l'expérience est là, plus la peur résonne en toi, car tu sais ce qui peut arriver. Tu peux prévoir le pire. L'innocence et l'insouciance te quittent rapidement à la vue des blessés, des cadavres. Le Régiment de la Chaudière, le seul régiment canadien-français à prendre part aux opérations du Jour J, attendit jusqu'à 8h30 ou 9h environ pour entrer dans Bernières-sur-Mer. Le Queen's Own Rifle s'y était déployé avant notre arrivée et menait toujours de vifs combats parmi les maisons fortifiées du petit bourg. Durant la matinée, notre bataillon prit une batterie allemande de six canons de 88mm au sud de Bernières avant d'emprunter la direction de Beny-sur-Mer, le premier objectif du régiment en Normandie. Toute la journée, des prisonniers allemands longèrent les routes. La guerre fondait sur nous. »

<http://www.debarquement-normandie.com/>

Caen... « La terreur nous habite toujours »

Joseph Paul Desjardins, soldat du régiment de la chaudière (Canada), l'un des trois régiments francophones ayant combattu en Normandie.

« La mi-juillet, nous entrons dans Caen. Nos motorisés ne peuvent même pas négocier les rues de la ville tant la destruction est totale. La vue de cette ville ruinée, de tous ces morts, des Français pour la plupart m'émeut. N'y avait-il pas d'autre moyen de chasser les Allemands? Une tristesse s'empare de nous à la vue de ce carnage.

Tout le mois de juillet et le début du mois d'août nous sommes dans la région de Caen en direction de Falaise. J'ai peur tout le temps. Tellement que c'est comme si je suis désensibilisé. Mon grand copain Omer Aubain m'accompagne partout. Ensemble nous ferons toute la campagne de France et jusqu'en Hollande, il sera mon fidèle compagnon d'armes. Plusieurs fois nous devons sauter de notre véhicule pour échapper au tir des quelques avions de chasse allemands qui persistent à tirer sur nos positions.

La terreur nous habite toujours, nous rend nerveux, la gachette facile. Lorsqu'en poste de guet une nuit nous entendons marcher, nous crions « who goes there ». Pas de réponse. « Who goes there », une deuxième fois. Toujours pas de réponse. Nous tirons de notre mitrailleuse Bren. Le lendemain matin, nous découvrons sept jeunes hommes d'environ 18 ans, beaux et blonds, membres des SS, sans doute en patrouille de reconnaissance, étendus dans le champ. Étant dans un motorisé pour l'essentiel de la guerre, il ne m'est pas arrivé souvent de tirer sur des individus et d'en voir les conséquences. A chaque fois j'en suis ébranlé. Mais c'est la guerre et il faut survivre. Oui, survivre, c'est tout ce qui compte. »

<http://www.debarquement-normandie.com/>

Lendemain du 6 juin... stratagèmes et perfidies

WILFRID FREVE, Lance Corporal des Fusiliers Mont Royal
<http://www.debarquement-normandie.com/>

« Lors de notre débarquement en terre de France, ce 7 juillet 1944 quelles étaient nos pensées au moment où nous traversions la Manche pour nous rendre à Courseulles-sur-Mer?

Cette question peut nous paraître étrange, quoique parfaitement humaine. Nos dispositions prises, nous avons eu le temps de réfléchir, de notre camp de Newpound Common vers nos points d'embarquement (New Heaven ou Londres). Pour tout vous dire, nous songions à la France, courbé sous le joug allemand. Nous songions aux femmes, aux mères désespérées, aux enfants à qui les nazis arrachent le pain de la bouche; nous songions aux Français, devenus esclaves; nous songions que le prix de la capitulation est infiniment plus grand que le prix de la victoire. Nous songions à nos mères, à nos femmes, à nos enfants. Nous savions que pour certains d'entre nous, ce serait un aller simple seulement. Mais nous étions convaincus que la cause sacrée que nous défendions vaut bien le sacrifice de notre vie. Ces pensées vers les nôtres, la conviction que nous allions nous battre pour eux, pour notre pays, pour la liberté, le plus cher de tous les liens, affermissaient notre détermination. Sous le couvert d'une blague, on pouvait discerner chez quelques-uns une partie de nostalgie... qui devait, quelques jours plus tard, inspirer des hauts faits d'armes. Nous avons appris que le soldat allemand se bat habilement derrière ses positions défensives, il se rend au premier assaut à l'arme blanche. Le boche ne tient pas devant une baïonnette canadienne, à armes égales, le Boche nous le battons.

«L'ennemi usa de divers stratagèmes... qui s'ajoutèrent à la confusion. Un groupe d'Allemands, avançait les mains levées sur la tête ou en brandissant un drapeau blanc. Parvenus à quelques centaines de mètres de nos positions, ils plongeaient dans des tranchées toutes prêtes, pendant qu'à l'arrière, leurs mitrailleuses ouvraient le feu sur nos fantassins qui se portaient à leur rencontre pour les ramener comme prisonniers»

À l'avant dernière contre-attaque allemande, des chars Panzer IV, des StuG's et quelques éléments de l'infanterie déferlent sur nous. Le Major Fernand Mousseau a alors demandé un tir de barrage sur nos propres positions de têtes. Effectivement, nous avons réussi à les repousser et ce malgré de très lourdes pertes. C'est là que nous avons eu le plus de touchés, je crois. Pendant cette contre-attaque et le tir de notre artillerie, j'étais enfoui dans mon trou et j'attendais le sifflement des balles, des obus et les explosions tout autour de moi. Les cris des chenilles des chars me stressent et tout est amplifié. À un certain moment, un gars juste à côté, dans un autre trou, me crie: qui sifflent non loin. .""Hey,Frère, regarde s'ils s'en viennent !.. Je lui réponds tout de suite : ..Fais-le toi-même !.. J'entends des crépitements, des balles ... C'est mon gars à côté qui s'est fait tiré dessus et malheureusement, il a tout reçu à la tête

À la dernière attaque, les Allemands nous ont isolés par petits groupes, et de plus en plus ça sent mauvais pour nous. Je décide donc, avec une prière, l'implorant de demeurer en vie, de tirer ma «BREN» sur le côté et je me mets les mains sur mon casque, en signe de reddition. J'espère que les Allemands comprennent que j'en ai assez et que je suis leur prisonnier de guerre. Toujours ébranlé, j'entends des cris, des détonations et tout à coup des Allemands autour de moi. J'entends des "Raus !!! " »

"Ça fait jongler quand tu penses à ça que t'as vu"

Georges Gould et Tom DesRoches - Canadiens- faisaient partie du 65e régiment d'infanterie. Ils traversent l'Atlantique en bateau et débarquent à Boulogne, France, au printemps de 1917. Lorsqu'ils arrivent en France, Georges Gould est transféré au 26e régiment d'infanterie qui avait été quasiment entièrement détruit lors de batailles précédentes.

Georges Gould s'en rappelle très bien de son premier contact avec la guerre. Ils avaient marché tout l'après-midi et le soir pour se rendre dans les tranchées. Ils pouvaient entendre les coups de fusils de loin. Le soir ils voyaient les bombes exploser et c'était comme si il n'y avait rien que du feu. "Je va être là demain soir" se disait Georges Gould la veille de son arrivée au front.

Ça n'a pas pris longtemps avant qu'il commence à voir les morts partout. En arrivant aux tranchées, une bombe explose et un éclat fend en deux celui qui marchait en avant de lui. On continue à marcher en passant par dessus son corps comme si rien n'était arrivé. "Ça m'a mis sur mes nerfs" de dire Georges Gould.

Pendant plus d'un an, Georges Gould vivra dans les tranchées à faire la guerre. A chaque jour, il ne voit que la destruction et la mort. Six jours par semaine, on restait sur le front en avant. On couchait dans la vase avec les rats. Le dimanche, on les envoyait sur les lignes arrières pour se reposer. Le dimanche, c'était le beau temps, on n'était pas constamment sous le feu et l'ennemi (même si des bombes tombaient à côté d'eux de temps en temps quand même) et on pouvait enlever les hardes pour tuer les puces.

S'il avait peur les premiers jours, Georges Gould dit qu'après un élan on vient accoutumé. "Ça vient qu'on voit tant d'affaires, tant de morts..." dit-il. "Tu viens endurcis" dit-il, "tu t'inquiètes pas de ce qui va arriver". Il ajoute qu'il ne pourrait jamais conter toutes les horreurs qu'il a vu lorsqu'il était sur le front. Il conte qu'une fois il a vu un soldat qui tenait ses tripes dans ses mains pour ne pas qu'elles tombent et qui courait en criant. "On voyait ça à tous les jours" ajoute-t-il.

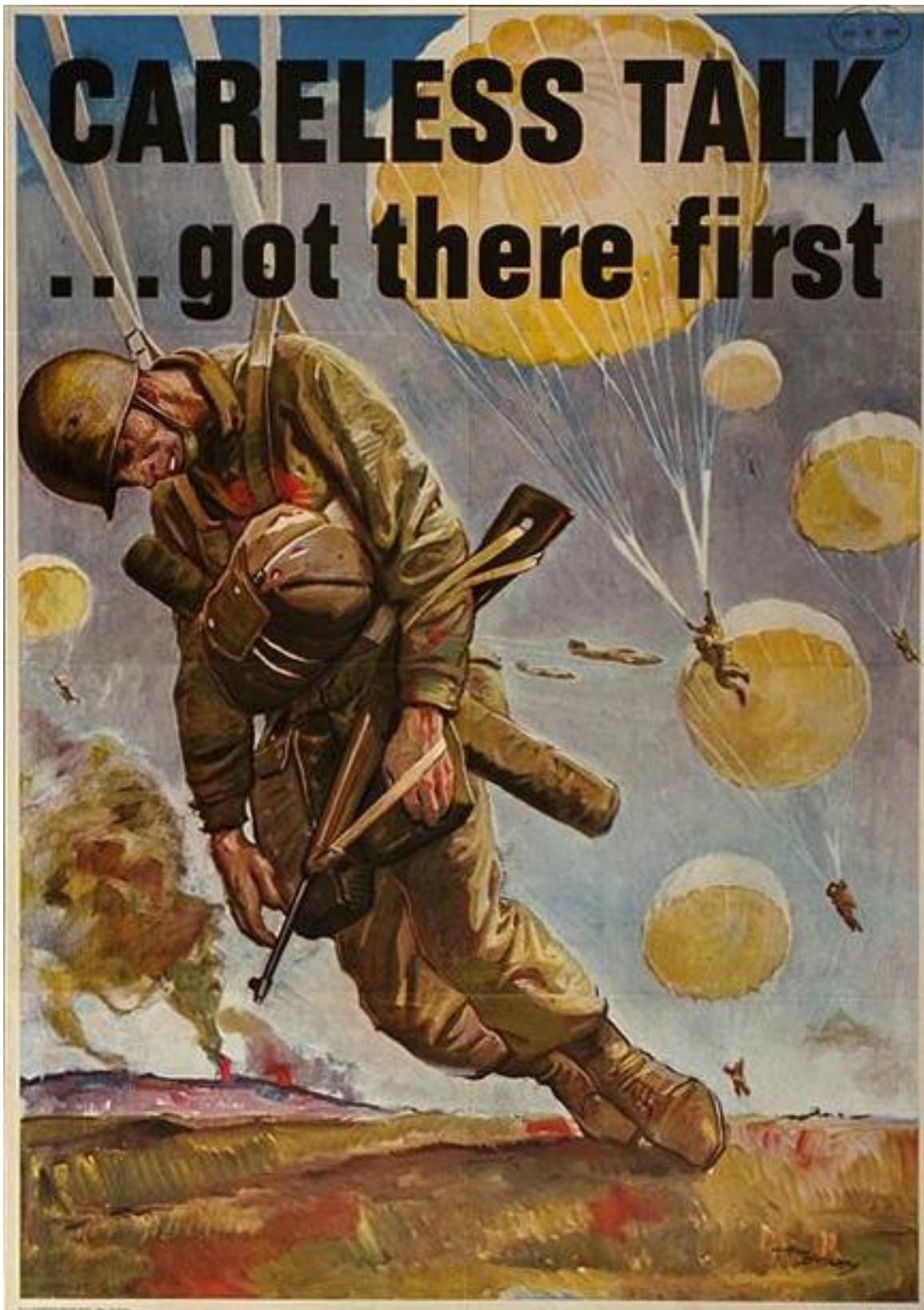
"Ça fait jongler quand tu penses à ça que t'as vu" dit-il. Il raconte par exemple qu'après les batailles, on trouvait des fois un Canadien et un Allemand morts un à côté de l'autre. Ils avaient chacun planté leur baïonnette dans le corps de l'autre et étaient restés là, couchés un à côté de l'autre avec les baïonnettes dans le corps.

Il raconte aussi à propos d'un camarade, Charlie Castonguay, qui ne s'est jamais remis de l'horreur de la guerre. Georges Gould le trouva une journée les yeux fixés sur un mort qui avait la jambe droite de passée en travers du corps, tout le dessus de la tête arrachée et qui le regardait, les yeux grands ouverts. Georges le sorti de là car Charlie était dans un état de choc nerveux. Il l'amena au docteur et celui-ci renvoya Charlie chez-lui parce qu'il était dans un état de "blood shock". Charlie Castonguay n'a plus jamais parlé par après.

<http://www.lib.byu.edu/~rdh/wwi/memoir/gould.html>



Légende : Affiche de propagande des USA traduisant le passage à la guerre sans merci, le but étant de terminer la guerre à tout prix. L'outil tenu dans la main semble symboliser l'engagement de toute une classe sociale : les ouvriers, derrière l'unité américaine symbolisé par les habits traduisant la nation US. L'âge du personnage n'est pas innocent non plus puisque ce dernier incarne soit l'Oncle Sam, soit le regroupement de toutes les classes d'âges derrière un seul objectif : terminer ce qui a été commencé.



Légende : Affiche de propagande de la seconde guerre mondiale. C'est l'une des premières fois où la réalité des combats est représentée à la vue du public, la posture mort du soldat mort l'arme à la main sans avoir touché le sol devait faire prendre conscience aux populations de la rudesse des engagements militaires. Fait exprès ? L'arme du soldat forme une croix (symbolique ?) avec le bardage qu'il porte en bandoulière. Deuxième point important, la poitrine du soldat est tachée de sang, pourtant sujet tabou dans l'imaginaire collectif.

Bibliographie :

Ouvrages :

Sigmund Freud, « *Métapsychologie* », Folio essai Gallimard, 1968

Sigmund Freud « *Essai de psychanalyse : considérations actuelles sur la guerre et sur la mort* », Petite bibliothèque de Payot, 1981

Claude Barrois : « *Psychanalyse du guerrier* », Collection Pluriel Hachette, 1993

Paul Fussell, « *Wartime, Understanding and behavior in the second world war* », Oxford University Press, 1989, (version française : Edition du Seuil)

S. Audoin Rouzeau, A. Becker, Ch Ingrao, H. Rouso, « *La violence de guerre 1914-1918* », Editions Complexe IHTP CNRS, 2002

S. Audoin Rouzeau, « *L'enfant de l'ennemi 1914-1918* », Aubier, 1995

S. Audoin Rouzeau « *Combattre* », Centre régional de documentation pédagogique de Picardie, 1995

« *Les carnets de l'aspirant Laby, 28 juillet 1914 – 14 juillet 1919* », Bayard, 2001

Konrad Lorenz, *Das sogenannte Böse zur Naturgeschichte der Agression*, Borotha-Schoeler, 1963, *L'Agression, une histoire naturelle du mal*, Flammarion, Champs n°20, Paris, 1969

Stephen E. Ambrose, « *Eisenhower : Soldier, general of the Army, President-Elect, 1890-1952* », New York, 1983, Paris, Flammarion, 1986.

André Langaney, « *Les hommes* », Paris, Armand Colin, 1988

« *Description des exigences militaires fondamentales -Officiers* », 2e révision (Octobre 1994),

Geoffrey Perret, « *Days of sadness* », p.67

Joseph I Greene, « *The infantry journal reader* »

Barry Broadfoot : « *Six war years* »

Robert Leckie, « *Helmet for my pillow* », NY, 1957

Internet :

Enseignement et recherche en psychopathologie – psychopathologie psychanalytique

<http://www.e-monsite.com/isabellesamyn/rubrique-1011984.html>

La pulsion

<http://psychiatriinfirmiere.free.fr/infirmiere/formation/psychologie/psychologie/pulsion.htm>

Les conduites sexuelles

<http://psychiatriinfirmiere.free.fr/infirmiere/formation/psychologie/psychologie/conduite-sexuelle.htm>

La conception freudienne de l'homme

<http://www.colvir.net/prof/serge.lapierre/Freud.html>

6 juin 1944

<http://www.liberation.fr/page.php?Article=210906>

Collectif de recherche internationale et de débat sur la guerre de 1914-1918

<http://www.crid1418.org/>

Michel Rousselle , « Mémoires de Guerre »

<http://pages.livresdeguerre.net/pages/sujet.php?id=rousselle&su=113&np=356>

« Un vétéran se rappelle », repris de "La Boueille", 1980, Maurice Landry

<http://www.lib.byu.edu/~rdh/wwi/memoir/gould.html>

Rapport de la commission d'enquête sur la Somalie, Culture et éthiques militaires canadienne

<http://www.dnd.ca/somalia/vol1/v1c5f.htm>

La Seconde Guerre mondiale

<http://www.arte-tv.com/fr/histoire-societe/resistance/792530,CmC=792628.html>

Revues :

Le Point, 20 avril 2006 n°1753, p 63-73 « La vérité sur Freud »

Conférence prononcée à Bruxelles en mai 1948 au 11ème Congrès des psychanalystes de langue française, publiée dans la Revue Française de Psychanalyse, juillet-septembre 1948, tome XII, n° 2 pp. 367-388.

Documents numérisés :

Marcel Mauss (1926), « Effet physique chez l'individu de l'idée de mort suggérée par la collectivité »,

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi,

Site web: <http://pages.infinet.net/sociojmt>

Sigmund FREUD (1915), “ Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort ”

Traduction de l'Allemand par le Dr. S. Jankélévitch en 1915 revue par l'auteur.

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole, professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Lacan : Conférence prononcée à Bruxelles en mai 1948 au 11^{ème} Congrès des psychanalystes de langue française, publiée dans la Revue Française de Psychanalyse, juillet-septembre 1948, tome XII, n° 2 pp. 367-388.

Arnaud Plagnol : « Connaissance tragique, folie et psychologie chez Nietzsche »

Site Web : http://www-ihpst.univ-paris1.fr/_sources/apla_nietzsche.pdf

« Violence et agressivité : légitimité en matière de défense »

4 décembre 2003, Michèle Agrapart-Delmas

Psycho-criminologue, expert auprès de la Cour d'appel de Paris

http://www.chear.defense.gouv.fr/fr/cahiers_chear/jeudis/jeudis_2003_2004/p63jdc0304.pdf

« Correspondances et carnets de soldats de la Grande Guerre. 1871-1931 »

Inventaire, Nicolas Veysset, Nanterre, BDIC, Mars 2005

Site Web : <http://www.bdic.fr/internet/goto.php3?id=1000>

Erich Fromm : Autres aspects de l'avoir et de l'être :

<http://www.sospsy.com/Bibliopsy/Biblio9/biblio010.htm>